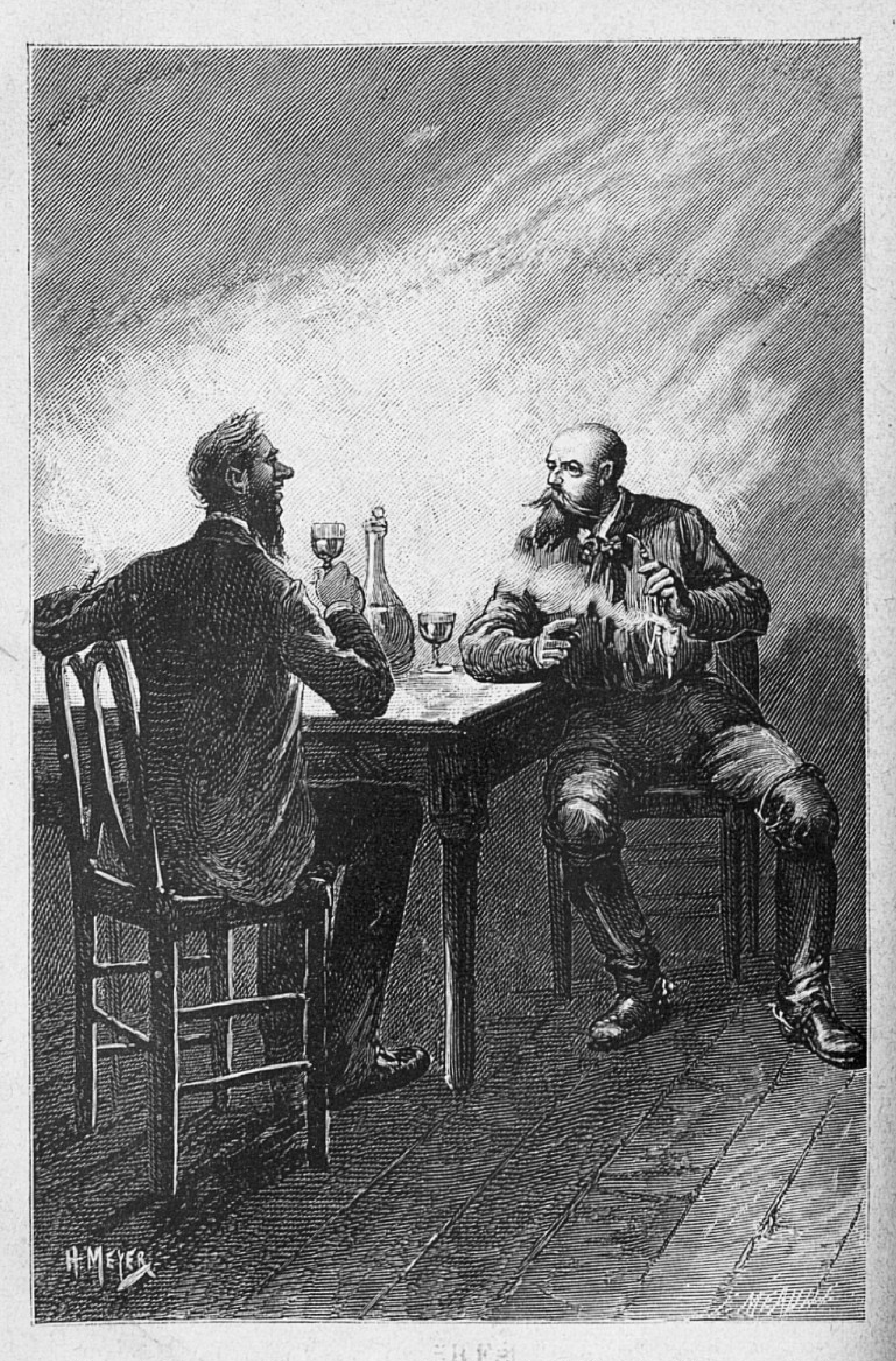
Une Maison mystérieuse

à Stamboul

N° 70



Deux hommes assis dans une chambre de l'hôtel de Péra causaient comme de vieux amis. (P. 123).

KARL MAY

Une Maison mystérieuse à Stamboul

SOUVENIRS DE VOYAGE

TRADUIT PAR J. DE ROCHAY



TOURS

MAISON ALFRED MAME ET FILS



PRÉFACE

Les voyages de M. Karl May dans le Levant ont déjà rempli trois volumes de cette collection. Ces volumes s'intitulent : *les Pirates de la mer Rouge, Une Visite au pays du diable* et *la Caravane de la mort*. Quoique ces ouvrages puissent se lire séparément, ils ont ensemble une liaison que nous tenons à renouer par un court avant-propos placé en tête de chaque volume. Dans celui que nous publions aujourd'hui, notre narrateur, après avoir failli mourir de la peste aux environs de Bagdad, reprend le cours de ses pérégrinations, se rend à Damas, à Balbek, puis à Constantinople, autrement dit Stamboul, où l'attendent de nouvelles aventures non moins émouvantes que les premières.

Avant de laisser l'auteur les raconter, nous rappellerons qu'il voyage avec un Arabe du désert, son serviteur, presque son ami, l'intelligent, le dévoué, le brave petit Halef, dont le caractère, les reparties aussi fines que naïves, ne sont pas un des moindres attraits du récit. Notre explorateur a été accompagné dans une grande partie du chemin par un riche Anglais, original et bon

enfant, sir David Lindsay. Brusquement séparé de ce dernier pendant sa terrible maladie, M. May n'est pas sans inquiétude sur le sort de l'insulaire, tombé peut-être entre les mains de quelques Arabes maraudeurs.

Dans le volume intitulé *Une Visite au pays du diable*, M. Karl May a raconté son séjour à Amadiah, où il s'était rendu pour tenter de délivrer Amad el Ghandour, le fils de Mohammed Emin, ce vieux chef des Haddedîn avec lequel notre voyageur avait contracté un pacte d'amitié. C'est à Amadiah, et plus tard en traversant les pays kurdes, qu'il fait connaissance d'une femme remarquable et singulière, la célèbre centenaire Marah Dourimée. Elle descend des anciens rois de ces contrées, et s'est acquis par ses vertus un pouvoir mystérieux sur les peuples crédules de la contrée. On l'appelle le *Rouhi Koulyan*, « l'Esprit de la caverne. » Marah Dourimée professe le christianisme au milieu d'une population entièrement mahométane. Sa rencontre avec un Européen catholique lui inspire une profonde sympathie pour le voyageur. C'est à sa maternelle sollicitude que M. May doit les moyens de continuer sa route sans avoir à y souffrir trop de privations.

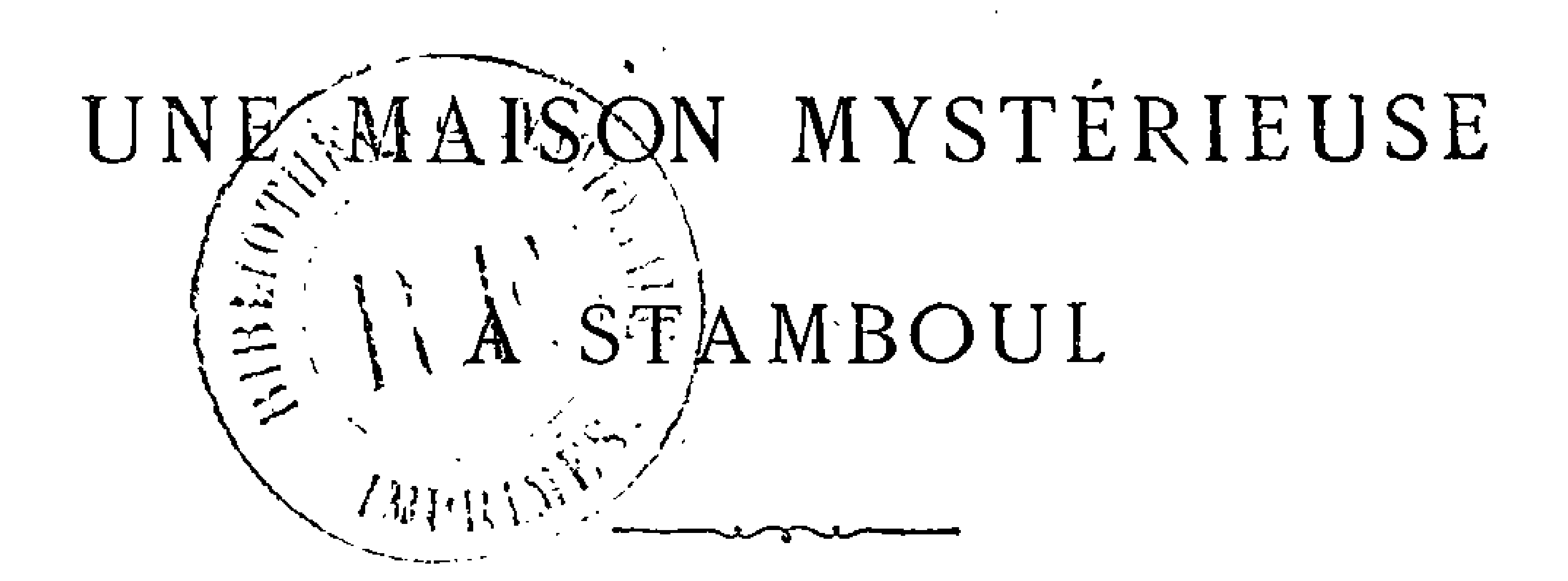
Quant aux autres personnages qui reparaissent au courant du présent volume : Ibrahim Mamour, Isla ben Mafleï, Hanneh, Senitza, etc., leurs antécédents se trouvent assez indiqués pour qu'il soit inutile de nous y arrêter.

Ces nouveaux épisodes nous ont paru aussi intéressants que ceux qui précédent : même agrément dans la narration, même intérêt toujours soutenu, même naturel,

même vivacité dans les dialogues. Ce quatrième volume offrira, comme les trois autres, une lecture amusante, instructive, saine surtout. Aussi la pensée d'ajouter un ouvrage de plus à la liste des publications honnêtes et chrétiennes nous a-t-elle encouragé dans le labeur de cette longue traduction.

Contribuer, pour une part si modeste qu'elle soit, au bien que peut produire la bonne presse, est une des meilleures joies d'ici-bas. Nous souhaitons, pour eux et pour nous, que nos lecteurs nous la donnent.

J. DE ROCHAY.



UNE MAISON MYSTÉRIEUSE À STAMBOUL

I

DAMAS. — BALBEK

« Salut, ô Damas, reine des fleurs, ville des parfums, œil brillant de la face du monde, vierge à la couronne de figues délicieuses, dispensatrice de toutes les joies !... O toi, la victorieuse de tous les chagrins !... »

Ainsi salue Damas le voyageur oriental en apercevant, du haut de Koubbet-en-Nasr, la mosquée qui s'élève tout en face de lui, sur le Djebel es-Salehieh, comme la dominatrice et la gardienne de la cité.

Ce sommet du Salehieh offre incontestablement un des plus magnifiques points de vue de la terre.

En arrière s'étendent les montagnes si pittoresques de l'Anti-Liban, se dressant pareilles à une gigantesque muraille et touchant les cieux. Devant se déroule une plaine où l'on a cru retrouver l'emplacement du paradis

terrestre, et dont les poëtes musulmans ont tant vanté les délices.

Voici tout d'abord El-Goutah, le vallon fertile qui, sur un mille au moins d'étendue, présente une si riche profusion de verdure, d'arbres fruitiers, de fleurs magnifiques.

Huit branches du fleuve Barada arrosent de leurs eaux limpides cette contrée charmante.

Du sein de la verdure et des fleurs émerge la ville, appelée par les Arabes Ech-Châm. On dirait la réalisation des séduisants mirages qui font tant soupirer le pèlerin du désert.

A Damas, nous mettons le pied sur le domaine de l'histoire, tandis que la légende brode de ses arabesques d'argent les pages de ses antiques annales.

Vers le nord de la cité, voyez-vous le Djebel-Kassioum, sur lequel, suivant les traditions orientales, Caïn tua son frère Abel ?

Dans l'El-Gou , disent les Arabes, croissait l'arbre de la science ; sous son ombre fut commis le premier péché. A Damas même s'élève la célèbre mosquée des Ommiades. Le Christ doit s'asseoir sur le minaret de ce temple pour juger, au jour des suprêmes justices, les vivants et les morts.

Les fastes de Damas commencent avec l'origine du monde et ne finiront qu'à ses derniers jours. Nulle autre ville, répètent fièrement les fanatiques damascènes, ne peut se vanter d'une pareille gloire.

Il est certain que Damas compte au nombre des plus antiques cités de notre globe ; mais l'époque de sa fondation ne saurait être exactement déterminée : les fantaisies de l'imagination musulmane ont emmêlé l'écheveau

des traditions, au lieu de le débrouiller. La sainte Écriture mentionne souvent le nom de Damas, qu'on appelait aussi, dans ces temps reculés, Aram-Damach. David, qui s'en empara, la regardait comme une des plus belles perles de sa couronne. Damas tomba tour à tour sous la domination des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, des Séleucides, des Romains, des Arabes.

Au temps de saint Paul, elle subissait le joug des Romains. « Lève-toi, va dans la rue appelée la rue Droite; demande, dans la maison de Jude, un nommé Saul de Tarse, qui est en ce moment en prière[1], » dit le Seigneur à Ananie lorsqu'il l'envoie pour rendre la lumière au grand converti du chemin de Damas. Cette rue Droite subsiste encore; elle conduit de Bab-el-Charki, à l'orient, à Bab-Yahia, vers l'ouest. Elle constitue l'artère principale de la ville, et se nomme Souk el-Djama.

A un quart d'heure de la ville, on voit près du cimetière chrétien une pierre plate qui marque la place où Saul, environné de clarté, entendit la voix divine lui crier : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon[2]. »

Tout proche de la porte orientale, belle ruine romaine à trois arcades, on montre la maison d'Ananie. On n'a pas oublié non plus l'endroit de la muraille par lequel saint Paul descendit dans une corbeille; on le fait voir au voyageur. Il y a là, près d'une ancienne porte murée, une fenêtre qui servit, dit-on, à l'évasion de l'illustre prisonnier[3].

Souvent, très souvent même, Damas fut prise et

[1] Act. IX, 11.
[2] Act. IX, 5.
[3] Act. IX, 25.

démantelée ; elle se releva toujours avec une nouvelle vigueur. Une des époques où la ville souffrit davantage fut l'année 1400, lorsque Tamerlan permit à ses hordes féroces de piller Damas pendant dix jours. Les rues se remplirent de sang et de carnage ; les flammes dévorèrent ce que l'ennemi ne put emporter.

Sous le règne des Osmanlis, Damas perdit successivement de son importance ; l'ancienne capitale fut traitée en ville de province et devint le siège d'un pacha. On sait que ce titre répond à celui d'un gouverneur ou d'un administrateur ; on n'ignore pas non plus comment la rapacité des fonctionnaires turcs ou arabes arrive à transformer en désert les plus belles provinces, à précipiter dans une ruine complète les plus florissantes, les plus riches cités.

Aujourd'hui le chiffre officiel de la population de Damas s'élève à deux cent mille habitants ; en réalité, il faut réduire ce total à cent cinquante mille.

Les chrétiens sont au nombre de trente mille et même davantage. La population juive varie entre cinq mille et trois mille. Quant aux musulmans, qui forment la majorité, ils sont renommés pour leur fanatisme, lequel surpasse même celui des Arabes de la Mecque. Le temps n'est pas encore éloigné où les chrétiens ne pouvaient monter ni chevaux, ni mulets, ni chameaux. Ils allaient à pied ou sur un âne quand ils voulaient voyager.

Ce fanatisme amenait facilement des rixes sanglantes, des attaques à main armée. On se souvient qu'en 1860 mille chrétiens au moins furent égorgés dans les rues de Damas et aux environs.

Les terribles préludes de ces massacres commencèrent simultanément à Hasbeya, sur le versant ouest de l'Her-

mon, à Deir-el-Kamr, au sud de Beyrouth, et dans la ville côtière de Saïda. Le 9 juillet 1860, le muezzin appelait les croyants pour la prière à l'heure de midi, lorsque la populace armée, conduite par les bachi-bouzouk, se jeta sur le quartier chrétien de Damas. Les hommes et les enfants mâles furent égorgés; les femmes, indignement traitées, périrent en partie ou subirent l'esclavage.

Le gouverneur, Achmet-pacha, resta tranquille au fond de son palais pendant ces effroyables massacres. Seul un homme influent et généreux prit la défense des chrétiens, qu'il avait passé sa vie à combattre. Cet homme, on le sait, c'est Abd el Kader, le héros des guerres d'Algérie, qui avait choisi Damas pour lieu de son exil.

Il ouvrit sa maison aux malheureuses victimes du fanatisme mahométan, et combattit avec les hommes de sa famille pour assurer le passage des chrétiens qui fuyaient vers l'ancienne citadelle. Dix mille personnes trouvèrent un refuge dans cette vieille forteresse. Mais à peine les chrétiens y étaient-ils renfermés, que les égorgeurs tentèrent d'enfoncer les portes. Abd el Kader se présenta alors en armes devant les furieux; il menaça de faire mettre le feu aux quatre coins de Damas si la citadelle n'était pas respectée. Cette courageuse attitude sauva les malheureux fugitifs.

De Damas à la Mecque, la grande route de la caravane demande quarante-cinq jours de parcours. Pour aller à Bagdad, la caravane met de trente-cinq à quarante jours; mais le courrier de la poste fait le trajet en douze jours, à dos de chameau. L'emploi de cette poste est un peu coûteux : le port d'une simple lettre monte à trente-cinq francs, et pour une lettre recommandée il faut payer soixante-douze francs cinquante centimes!

Moi aussi j'avais fait le chemin de Bagdad à Damas, mais non par la route de la poste. J'avais mes raisons pour cela.

On se souvient que nous étions restés près d'un cours d'eau, dans le voisinage de la tour de Nemrod, afin de nous rétablir le plus complètement possible avant de rentrer à Bagdad.

Lorsque nous fûmes prêts à partir, nous interrogeâmes avec grand soin toutes les traces des environs du canal Anana, dans l'espoir de trouver quelque indication sur le sort de mon compagnon anglais, sir Lindsay. Mais nous ne découvrîmes pas le plus petit indice. Arrivés à Bagdad, nous retournâmes chez notre hôte polonais, qui n'avait ni revu l'insulaire ni entendu parler de lui. Je fis des recherches minutieuses, je m'adressai au consulat : tout cela fut en vain.

Il fallait se décider à quitter la ville.

Les ressources pécuniaires ne me manquaient pas : j'avais trouvé un trésor près de la tour de Belus, non pas en grattant parmi les décombres, croyez-le bien, mais d'une autre façon très singulière, et à une place où je ne m'attendais guère à faire pareille découverte. Non, je ne croyais pas que ce perfide et si indispensable Mammon se pût cacher là !

Un jour, tandis que mon domestique fidèle, le pauvre Halef, abattu par la fièvre, dormait d'un sommeil profond, je songeais avec inquiétude aux difficultés de la situation, aux soucis de l'avenir. Tout à coup les derniers mots de Marah Dourimée me revinrent en mémoire. Elle m'avait dit, en me remettant l'amulette que je conservais comme souvenir et curiosité : « Tant que cet objet restera fermé, il ne te sera d'aucun secours; mais, si tu as besoin d'aide,

ouvre le sachet, et le Rouhi Koulyan t'assistera, si loin que tu puisses être de lui. »

Ces mots mystérieux ne me préoccupèrent pas longtemps ; les Orientaux aiment les énigmes. Depuis lors je portais l'amulette au cou sans y prendre garde. Ce jour-là, le désœuvrement fit que je m'amusai à ouvrir mon petit sachet : que pouvait-il contenir ? en quoi son contenu me serait-il utile ? J'étais curieux de le savoir.

Je déliai donc l'amulette, j'en déchirai l'enveloppe... Sous l'étoffe je trouvai un morceau de parchemin, je le dépliai : il enveloppait deux bank-notes anglaises.

Il est à présumer qu'en cet instant ma figure exprima tout autre chose que la contrariété.

Oui, la bonne vieille avait raison : elle savait me venir en aide, même de loin.

Mais comment cette femme d'Orient s'était-elle procuré ces précieux papiers anglais ?

Pourquoi me creuser la tête là-dessus ? N'y a-t-il pas un peu partout des banques de la vieille Albion ? Ce qui me semblait clair, c'est que Marah Dourimée devait être très riche ou très généreuse, et qu'elle s'était montrée pour moi pleine d'une maternelle sollicitude. J'aurais voulu pouvoir retourner à Lizan, afin de la remercier dignement.

Son présent allait me permettre de faire face à bien des nécessités. La perte de Lindsay me privait d'un riche caissier, et bien souvent déjà je m'étais rappelé sa manière de dire :

« Je paye bien, *well!* »

Pour un pauvre diable comme moi, la disparition d'un tel compagnon était une épreuve doublement pénible ;

mais le don de l'Esprit de la caverne me tirait pour un temps d'un grand embarras.

Lorsque Halef s'éveilla, je lui fis part de ma découverte. Il s'en réjouit d'autant plus, que je lui promis de l'accompagner bientôt au campement des Haddedîn. Les bank-notes me donnaient le moyen d'entreprendre le voyage, et je tenais non seulement à ramener mon dévoué serviteur parmi les siens, mais encore à délivrer les deux domestiques de Lindsay, qui étaient restés là-bas. Il me semblait avoir reçu à cet égard une sorte de legs implicite du malheureux Anglais; je me regardais comme moralement obligé à le recueillir.

Après nous être reposés, rétablis et habillés de neuf à Bagdad, nous partîmes à la recherche du camp des nomades, laissant les indications nécessaires pour l'envoi de mon courrier. Nous nous dirigeâmes vers Tekrit, en passant par Samara; puis nous prîmes par l'ouest jusqu'au Thathar, dans le but d'éviter la tribu qui m'avait si mal accueilli naguère, près de la vallée des Degrés.

Arrivés aux ruines célèbres d'El-Hather, deux hommes qui s'y reposaient nous apprirent que les Chammar étaient partis pour leurs pâturages du sud-est, près d'El-Deïr, sur la rive de l'Euphrate. Ils espéraient y être à l'abri des poursuites du gouverneur de Mossoul, qui les menaçait toujours. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers ce lieu, que nous atteignîmes sans incident notable.

Notre apparition au milieu de la tribu excita des cris de joie et des larmes. Amad el Ghandour n'était pas rentré au camp. Les Chammar ignoraient les événements survenus; ils espéraient encore revoir leurs chefs, malgré l'inquiétude que leur causait cette longue absence.

La nouvelle de la mort de Mohammed Emin fut

accueillie avec de vives démonstrations de douleur, et l'on résolut de célébrer une grande cérémonie funèbre en sa mémoire.

Ce deuil public n'empêchait point Hanneh, la jeune femme de mon Halef, de se livrer aux transports de la joie la plus folle à la vue de son mari. Celui-ci n'était pas moins ravi. Son bonheur redoubla lorsque la jeune Arabe, le conduisant à sa tente, lui montra un petit hadji arrivé depuis peu en ce monde pour y entreprendre son pèlerinage. Je fus admis à contempler cette scène de famille.

« Sais-tu, sidi, me demanda Hanneh, quel nom j'ai donné au petit garçon ?

— Non, madame Halef.

— Eh bien, il s'appelle Kara ben Halef, comme toi et son père.

— O la couronne, la fleur des femmes! s'écria mon petit compagnon, tu as bien choisi! Mon fils sera un héros, comme son père... Son nom doit être plus long que l'épée de l'ennemi... Tous les hommes de la terre l'honoreront; toutes les jeunes filles seront éprises d'amour à sa rencontre; tous ses ennemis fuiront devant son seul regard. Ils n'oseront résister dès qu'on prononcera dans le combat le nom de Kara ben Halef Omar ben hadji Aboul Abbas, ibn hadji Daoud al Gossarah ! »

Le cheikh Malek témoigna aussi une grande joie de notre retour. Il avait pris une influence marquée sur les Haddedin en l'absence de leurs chefs. Je ne doutais pas que son âge, son expérience, ne le missent au rang des candidats à la dignité de cheikh des deux tribus, maintenant que la mort de Mohammed et la disparition d'Amad el Ghandour allaient nécessiter une élection. Dans le cas où les Chammar placeraient le vieux Malek à leur tête,

mon fidèle Halef devenait aussitôt une des autorités du camp, et je voyais s'ouvrir devant lui la voie des honneurs.

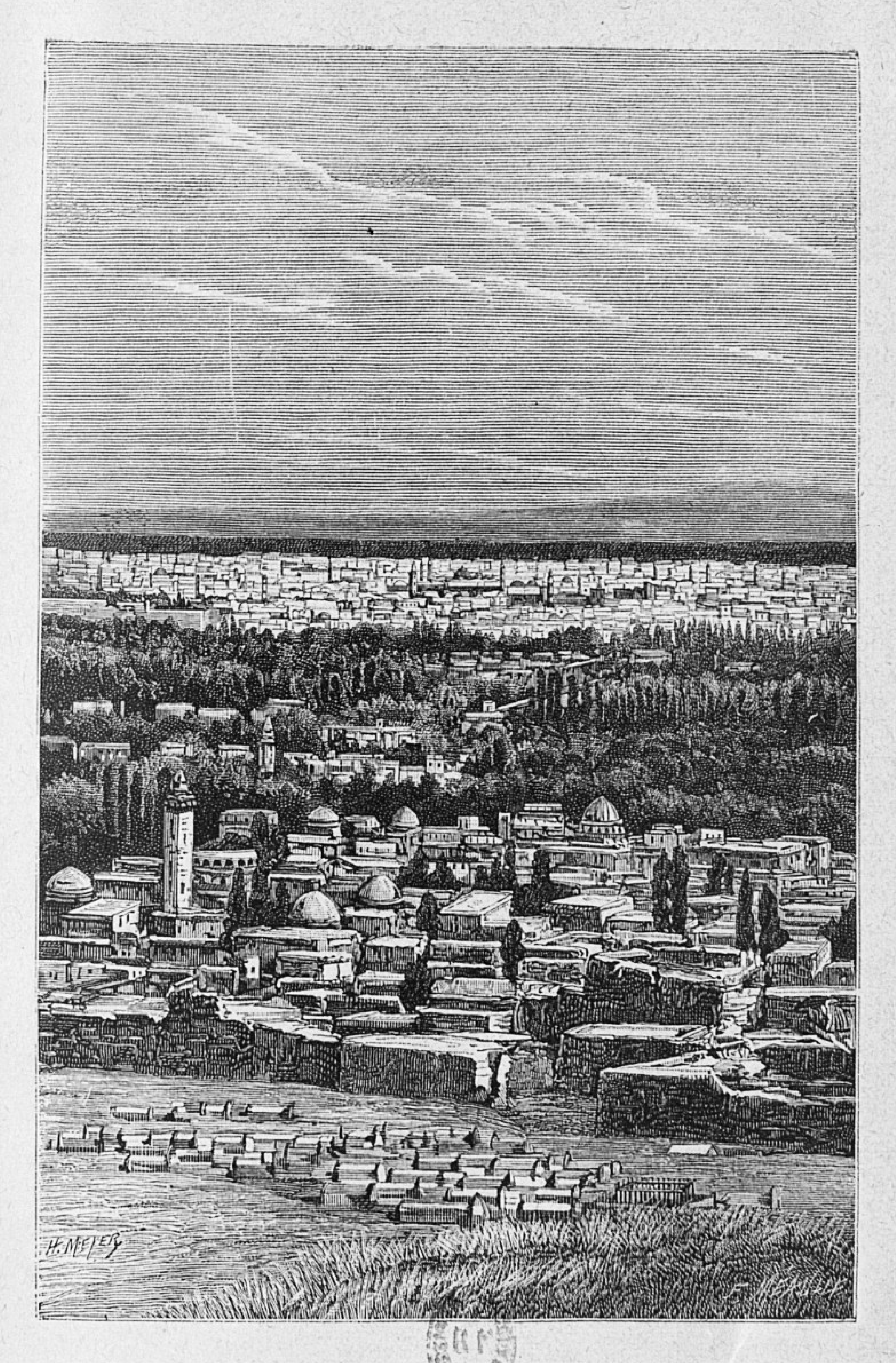
Nous visitâmes avec Halef tous les lieux qui, pour moi, ravivaient quelques souvenirs de mon précédent séjour. Le soir, je m'asseyais devant la tente et racontais nos aventures aux nomades, lesquels ne se lassent point d'écouter un narrateur. Halef ne manquait jamais de prendre la parole aux bons endroits, pour faire remarquer que je marchais constamment sous sa protection, et que sa valeur m'avait été d'un grand secours pendant le voyage.

Je m'occupai des deux Irlandais dès que je fus un peu reposé. Ces hommes étaient devenus à demi sauvages. Ils comprenaient assez les Arabes pour vivre aisément au milieu d'eux, et faisaient du reste très bon ménage avec les fils du désert. Cependant ils désiraient beaucoup quitter les tentes.

Ils me prièrent de les prendre avec moi afin de les rapatrier. Ils se montrèrent fort reconnaissants quand je leur dis que j'avais entrepris un si long voyage en partie à cause d'eux.

Mon intention était de visiter la Palestine et de revenir par mer à Constantinople; mais je voulais revoir Damas. Afin d'éviter toute rencontre désagréable du côté de Mossoul, il me sembla prudent de prendre au sud d'El-Deïr pour m'embarquer sur l'Euphrate, puis traverser ensuite les montagnes du Hauran, par la route desquelles j'arriverais à Damas.

Seulement il me fallut attendre un certain temps avant de mettre mon projet à exécution. Les Haddedîn me retenaient toujours; d'ailleurs, comme Halef insistait pour



Damas.

m'accompagner jusqu'à Damas, je me trouvais obligé de le laisser jouir un peu des joies de la famille. Je m'attardai même plus qu'il n'était dans mes intentions. Les semaines succédaient aux semaines ; la mauvaise saison, heureusement très courte dans ces contrées, survint : elle commençait à s'achever, quand enfin j'annonçai mon inébranlable résolution de départ.

Les hommes de la tribu, en troupe considérable, nous firent escorte jusqu'au fleuve. Là nous dîmes adieu aux nomades, moi pour toujours sans doute, Halef pour quelques mois à peine.

Nous prîmes une barque qui nous fit traverser l'Euphrate en diagonale. Au bout d'une semaine de trajet sur le fleuve et sur la rive opposée, j'aperçus les sommets des monts Hauran ; mais, presque aussitôt débarqué, j'avais fait une rencontre qui devait changer considérablement mes plans.

Un matin, nous vîmes, suivant la même route que nous et un peu en avant, quatre voyageurs montés sur des chameaux.

Les Bédouins du Hauran sont gens assez dangereux ; il ne me déplaisait pas de trouver des compagnons avec lesquels je pusse m'engager sur leur domaine. Je hâtai le pas de ma monture et rejoignis promptement les quatre cavaliers, quoique ceux-ci, peu désireux sans doute de lier conversation, eussent pris en même temps le galop.

Lorsque ces hommes virent qu'ils ne pouvaient nous éviter, ils se rangèrent afin de nous laisser la place libre. L'un d'eux était un vieillard de mine assez respectable ; les autres, trois jeunes serviteurs. Aucun ne semblait belliqueux ; cependant ils avaient la main sur leurs armes

et nous regardaient avec défiance. Je saluai amicalement :

« *Salam !* m'écriai-je en retenant mon cheval. Ne tirez point, nous sommes gens fort pacifiques.

— Qui donc êtes-vous ? demanda le plus âgé de la troupe.

— Trois Franks et un Arabe, mon serviteur. »

La figure du vieillard se rasséréna.

Pour éprouver sans doute la vérité de mon dire, il m'adressa la parole en mauvais français.

« De quel pays êtes-vous, monsieur ?

— De l'Allemagne..

— Ah ! fit-il, c'est un pays paisible, je crois, dont les habitants ne pensent qu'à lire des livres et à boire du café ?

— C'est cela même.

— Et d'où venez-vous ? Peut-être êtes-vous négociant aussi ?

— Non. Je voyage pour connaître les mœurs et les histoires de chaque contrée, afin d'écrire des livres que mes compatriotes liront en buvant leur café. Je viens de Bagdad, je vais à Damas.

— Mais alors pourquoi portez-vous tant d'armes, au lieu de ce qu'il faudrait pour écrire ?

— Parce que je me défendrais mal contre les Bédouins à l'aide d'une simple plume.

— Cela est bien vrai, » dit mon homme en secouant la tête.

Mais je vis qu'il ne pouvait s'imaginer un écrivain allemand qu'avec une plume gigantesque à l'oreille, un pupitre sur la selle et deux énormes encriers des deux côtés de son cheval. Il continua :

« La route va devenir dangereuse dans les montagnes, il faut être prudent. Voulez-vous que nous marchions ensemble ?

— Volontiers. Vous allez à Damas ?

— Oui. J'y demeure, je suis marchand. Tous les ans je conduis une petite caravane chez les Arabes du Sud. En ce moment je rentre chez moi.

— Comment entendez-vous faire le trajet ? par les monts du Sud, ou par la route de la Mecque, à gauche ?

— Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Il me semble que la dernière est la plus sûre.

— C'est aussi mon avis. Avez-vous jamais traversé le pays ?

— Non.

— En ce cas, je marcherai le premier. »

La défiance de l'honnête négociant paraissait tout à fait dissipée. Il se montra jovial et causeur. Enchanté d'avoir des gens si bien armés à ses côtés, il alla jusqu'à me confier qu'il portait sur lui une assez belle somme. Les Arabes, il est vrai, ne payaient ses marchandises qu'en nature ; mais il était parvenu à se défaire fort avantageusement, sur la route, de toute sa pacotille.

« Je fais beaucoup d'affaires, me dit-il ; je suis en relations constantes avec Stamboul. Connaissez-vous Stamboul ?

— Oui. Je compte y retourner bientôt.

— Alors je vous donnerai une lettre pour mon frère, qui fait aussi le commerce en cette ville ; vous me rendrez grand service...

— Avec plaisir. Vous me permettrez de vous aller voir à Damas, quand je serai au moment de partir ?

— Oh ! certainement. D'ailleurs, ma lettre ne vous

sera point inutile : mon frère Mafleï a beaucoup de relations; il pourra vous présenter, à Constantinople, partout où vous voudrez.

— Mafleï !... Mais je connais ce nom...

— Comment cela ?...

— Attendez... Ah ! je m'en souviens: c'est dans mon voyage d'Égypte... J'ai rencontré le fils d'un marchand de Constantinople. Il s'appelait Isla ben Mafleï.

— Vraiment !... Voilà qui est extraordinaire ! C'est mon neveu.

— Le croyez-vous ?...

— Oui. Il se nomme Isla; il a été en Égypte pour délivrer une jeune fille qu'il aimait et qu'on avait enlevée.

— Senitza ?

— Mais c'est cela !... Oh ! quelle singulière rencontre !... Mon neveu m'a raconté toute son aventure au dernier voyage qu'il a fait à Damas. Il m'a parlé d'un certain Kara ben Nemsi, auquel il doit d'avoir retrouvé sa fiancée. Cet étranger écrivait aussi... Eh ! mais comment vous appelez-vous ?

— Kara ben Nemsi.

— *Allah il Allah !* c'est vous ?

— Certainement. Kara ben Nemsi est le nom que je me suis forgé pour voyager dans ces contrées.

— *Hamdoulillah !* quel miracle ! Comment ! c'est vous ?

— Demandez plutôt à mon serviteur Halef. Il nous a fièrement aidés, je vous assure, quand nous avons enlevé Senitza.

— Seigneur, donnez-moi la main... Non, non, vous ne pouvez me refuser cela : vous descendrez chez moi à Damas, vous et vos gens. Tout ce que j'ai vous appartient ! »

Le brave homme, tout hors de lui, me secouait les mains, prenait celles de Halef, allait même jusqu'à donner aux Irlandais le même témoignage d'amitié, au grand étonnement des deux domestiques, qui se demandaient d'où pouvait venir ce subit transport, ni eux ni Halef n'ayant compris un mot de notre conversation en français.

Je dis au petit hadji :

« Te souviens-tu d'Isla ben Mafleï ?

— Oui, sidi. C'est ce jeune homme dont nous avons été chercher la fiancée dans la maison d'Ibrahim Mamour.

— Eh bien ! ce marchand est l'oncle d'Isla ben Mafleï.

— Allah soit loué ! Maintenant je trouve à qui parler. Une bonne action ne doit point être tue ; il faut la raconter pour qu'elle vive toujours.

— Raconte-moi tout ce qui est arrivé, s'écria le marchand de Damas. Mon neveu me l'a dit, mais je veux aussi l'entendre de ta bouche. »

Halef, enchanté, se lança dans les prés fleuris de la narration orientale. Naturellement je fus qualifié de *hekim-bachi*, le médecin le plus renommé de la terre. Isla devint le jeune homme le mieux fait de Stamboul, Senitza la houri la plus délicieuse du paradis ; mais Ibrahim Mamour était le diable en personne, et, pour résumer toute l'histoire, nous avions accompli, le vaillant hadji et moi, une prouesse dont la mémoire se répandrait dans toutes les générations.

Lorsque j'essayais de ramener les faits à une simplicité plus exacte, le cher petit homme s'écriait :

« Sidi, tu ne comprends pas ces choses ; moi je sais tout. N'étais-je pas ton aga, armé du fameux fouet du

Nil? N'ai-je pas tout préparé pour la réussite de notre grande entreprise? »

Je finis par me taire. En Orient, les récits doivent être pompeux. Le marchand de Damas écoutait avec un bonheur visible; Halef semblait s'élever extraordinairement dans son estime. La suite prouva que mon hadji avait tout à fait captivé le bonhomme.

Cependant nous rejoignîmes la route de la caravane, et nous nous dirigeâmes par la porte du Ciel dans le faubourg de Meidan, où les pèlerins se rassemblent au temps du hadj pour se rendre à la Mecque.

Damas, à l'intérieur, ne répond guère à l'idée qu'on s'est faite en la voyant de loin.

Certes, la ville ne manque pas de monuments curieux; mais les rues sont étroites, tortueuses, affreusement pavées. Les maisons n'ont presque jamais de fenêtres donnant sur la rue; l'aspect de leurs murailles de boue est fort laid. Comme dans la plupart des cités orientales, la propreté de la voirie est exclusivement confiée aux vautours et aux chiens errants. On comprend dans quel état sont les rues, et je n'apprendrai rien en parlant des miasmes infects qui s'étendent sur toute la cité des Ommiades.

Le quartier des chrétiens se trouve situé au levant de la ville; il commence à la porte Saint-Thomas et va jusqu'à la route de la caravane de Palmyre. Ce quartier n'est guère plus propre ni mieux bâti que les autres. Il renferme une quantité de ruines qu'on ne relève ni ne déblaye. Les Lazaristes possèdent une maison dans cette partie de Damas. Non loin de cet établissement, en se dirigeant vers le sud, de l'autre côté de la rue Droite, est le quartier des juifs. Les musulmans habitent l'ouest de Damas.

C'est chez eux naturellement que se rencontrent les constructions les plus remarquables : la citadelle, le magnifique bazar du grand khan Assad-pacha et la fameuse mosquée des Ommiades, dont l'entrée reste malheureusement interdite aux chrétiens.

Cette mosquée mesure cinq cent cinquante pieds de long, cent cinquante de large. Elle est construite sur les fondations d'un temple païen que l'empereur Théodose fit détruire.

Arcadius avait bâti à cette même place une magnifique église dédiée à saint Jean-Baptiste. On conservait dans cette église la tête du Précurseur, que contenait un riche reliquaire.

La précieuse châsse fut enlevée par Khalid lorsqu'il s'empara de Damas. On n'a jamais su ce qu'elle était devenue.

Ce Khalid, surnommé l'*Épée de Dieu* par les musulmans, ne transforma en mosquée que la moitié de l'église Saint-Jean. C'est là un cas assez rare et motivé par les circonstances.

L'armée qui assiégeait Damas était divisée en deux camps : l'un sous le commandement de Khalid, l'autre sous celui d'Abou Obeïda, général célèbre par sa douceur. Ce dernier se tenait devant la porte de l'Ouest.

Irrité de la longue résistance des assiégés, Khalid jura que, la ville une fois prise, il n'épargnerait pas un seul habitant. Au bout de bien des jours, le chef victorieux enfonça la porte du Levant et pénétra dans Damas, ordonnant à ses soldats de tout égorger. A cette nouvelle, les défenseurs de l'autre partie de la ville se hâtèrent de conclure un arrangement avec Abou Obeïda et lui ouvrirent la porte du Couchant, à condition que la population

serait respectée. Les deux troupes mahométanes se rencontrèrent au milieu de la rue Droite, venant en sens contraire. On se rassembla dans la vaste église de Saint-Jean, et, sur les instantes représentations d'Abou Obeïda, Khalid consentit non seulement à laisser la vie sauve aux chrétiens, mais à leur abandonner la moitié de leur église.

Pendant environ cent cinquante ans, chrétiens et musulmans prièrent dans la même enceinte ; puis un des Ommiades, nommé Ouelid, jugea bon de tout confisquer au profit de ses coreligionnaires. Il offrait, il est vrai, une compensation pécuniaire aux chrétiens ; mais ceux-ci, peu confiants en ses promesses, refusèrent l'argent en s'obstinant à invoquer le traité.

Une prophétie répandue parmi le peuple menaçait d'une incurable folie celui qui oserait porter la main sur l'église vénérée. On croyait que le calife se laisserait effrayer par cette tradition. Loin de là : il fut le premier qui, armé d'une hache, brisa sans pitié les magnifiques statues du grand autel. On mura ensuite la porte des chrétiens, et l'église fut complètement transformée en mosquée.

Le temple de Saint-Jean-Baptiste était fermé par une muraille pleine. Des colonnes d'ordre corinthien soutenaient les voûtes ; des mosaïques et six cents lampes massives ornaient le sanctuaire, sans parler des statues.

Pour construire la nouvelle mosquée, le calife fit venir douze cents architectes, artistes et ouvriers grecs ; il transporta à Damas les plus belles colonnes des ruines de la Syrie.

Sur les comptes présentés ne figuraient que dix-huit bêtes de somme ; le reste de la force nécessaire à la mise

en œuvre des matériaux avait été emprunté aux bras humains.

Ouelid paya ces frais énormes et fit brûler les notes, pour ensevelir à jamais le secret de la dépense.

D'après Mokadi, écrivain arabe, les murs de la mosquée sont revêtus de marbre à douze pieds de hauteur, et de là jusqu'au haut des voûtes s'étend une mosaïque de verre et d'or relevée de couleurs éclatantes.

Les voûtes des bas-côtés, supportées par des colonnes aux chapiteaux dorés dont le fût est en marbre noir, et les pignons de la galerie de la cour, qui reposent sur des colonnes de marbre blanc, sont également revêtus de magnifiques mosaïques. Le Koubbet-en-Nasr (coupole du Vautour) se termine par un citron et une grenade d'or. Trois minarets surmontent l'édifice. Celui de la Fiancée, au nord, a été bâti par Ouelid. C'est une simple tour, avec un sommet en forme de boule. L'El-Gharbié (coupole occidentale) affecte le style égypto-arabe. Il a huit pans, avec des galeries se superposant jusqu'au haut; son dôme affecte aussi la forme d'une boule. Enfin le troisième minaret, celui d'Isa (Jésus), présente une tour carrée à laquelle se joint une fine colonnette au toit aigu, telle que le comporte le style turc. Ce minaret est entouré de trois balcons très élégants pour les exercices du muezzin. Sur le plus élevé de ces balcons, disent les Arabes, le Christ viendra s'asseoir au dernier jour, afin de séparer les méchants d'avec les bons.

Tout près de cette belle mosquée, dans la rue Droite, s'élevait la demeure de mon compagnon de voyage. L'entrée de la maison donnait sur une misérable petite ruelle faisant angle avec la rue principale.

Nous nous engageâmes, à la suite du marchand, dans

cette ruelle étroite et tortueuse, sans trop savoir où il nous conduisait. Une fois là, il ne m'était guère possible de reculer ni de refuser son aimable et pressante invitation. C'est ainsi que nous devînmes ses hôtes.

Nous nous trouvions devant une haute muraille de briques, dans laquelle je ne vis d'autre ouverture que celle d'une porte fort haute et large.

Le négociant descendit de son cheval, ramassa une pierre et frappa de toutes ses forces avec ce marteau primitif. Quelques minutes après, la porte s'ouvrit à l'intérieur : une figure noire comme de l'ébène apparut sur le seuil.

« Allah ! c'est le maître ! » s'écria le nègre en s'empressant d'ouvrir.

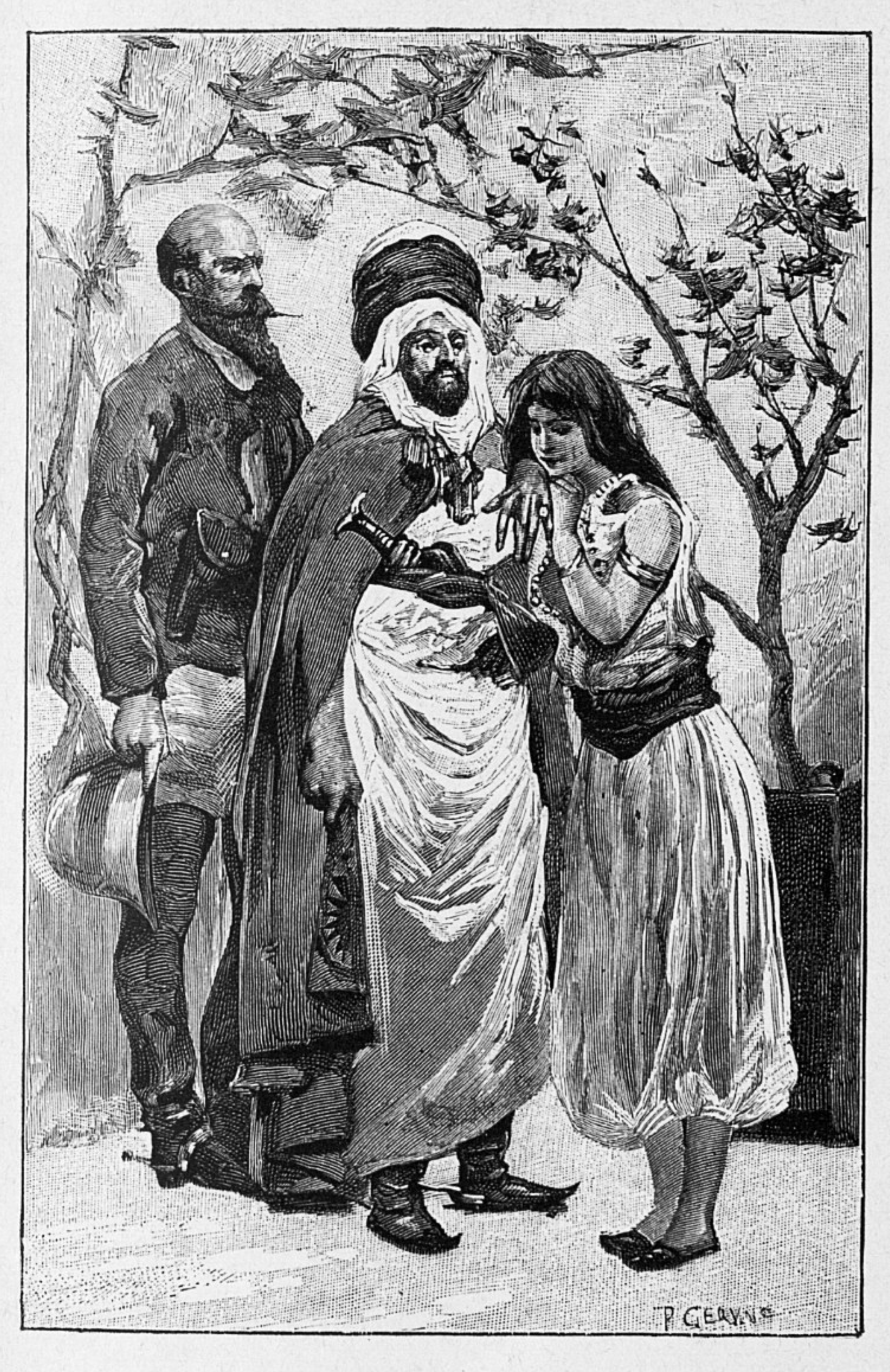
Le marchand nous pria de le suivre. Je fis signe à Halef de m'accompagner ; mais je laissai mes deux Irlandais en compagnie du noir pour s'occuper des chevaux.

Nous pénétrâmes dans une cour longue et étroite, bornée par une seconde muraille dont la porte était ouverte. On arrivait alors dans une autre cour carrée, dallée de marbre et entourée de trois côtés par des arcades toutes festonnées de verdure. Il y avait devant chacune de ces arcades des caisses contenant des orangers, des grenadiers, des figuiers, etc.

Le quatrième côté, celui par lequel nous entrions, ressemblait à un parterre semé de jasmins, de roses de Damas, de fleurs odorantes, etc.

Au milieu du patio s'arrondissait un bassin de granit rempli d'une eau limpide, où jouaient une foule de jolis poissons d'or et d'argent.

Au-dessus des arcades de verdure apparaissait le second étage, peinturluré des plus vives couleurs, et auquel con-



« Qu'Allah dore ton retour, mon père ! »

duisait un escalier dont la rampe était garnie de plantes grimpantes. Les fenêtres entr'ouvertes avaient, pour les protéger contre les regards indiscrets, des rideaux de soie ou un grillage travaillé avec beaucoup d'art.

Des femmes, assises par groupes ou à demi couchées près du bassin, se reposaient en devisant.

A notre aspect toutes se levèrent, fort épouvantées, et regagnèrent l'escalier aussi vite qu'elles purent.

Une seule était restée, une enfant à peine voilée. Toute souriante sous son espèce de mantille, elle accourut au-devant du marchand et lui baisa respectueusement les mains en disant :

« Qu'Allah dore ton retour, mon père ! »

Le brave homme pressa tendrement l'enfant dans ses bras.

« Va rejoindre ta mère, dit-il ; apprends-lui que Dieu a béni aujourd'hui ma maison par la présence d'un cher hôte. Je vais le conduire dans le selamlik, puis j'irai vous voir. »

Le père et la fille s'exprimaient en turc ; peut-être étaient-ils originaires de Stamboul.

L'enfant s'éloigna. Nous montâmes lentement l'escalier derrière notre hôte. Arrivés en haut, nous enfilâmes un long corridor sur lequel s'ouvraient un grand nombre de portes. Le maître de la maison nous fit entrer dans une vaste pièce, éclairée par une sorte de coupole à jour dont les ouvertures étaient garnies de verres de couleur, ce qui donnait aux reflets de la lumière des teintes d'une grande douceur. Un large et haut sofa, avec des coussins de soie, entourait l'appartement ; dans une niche je remarquai une pendule française. Un lustre doré descendait au milieu de la voûte. Entre les draperies de soie qui

revêtaient les murs brillaient des cadres beaucoup plus précieux que leur contenu.

Ces gravures m'étonnèrent chez un musulman; elles appartenaient à ce genre d'images coloriées dont le colportage universel est une honte pour l'art européen.

Napoléon y apparaissait en costume du sacre, avec des joues rebondies comme celles d'un chérubin. Frédéric le Grand lui faisait pendant. Vis-à-vis, un Henri IV plus maigre que don Quichotte, et un Washington, orné d'une monstrueuse perruque, souriait à une lady Stanhope, le front noirci par des points figurant des mouches. Plus loin j'admirai la bataille navale de Tchesmé[1]; un énorme tableau de fleurs avec des tournesols rouges, des bluets jaunes, des perce-neige bleus, etc.; Hercule, le dragon de saint Georges entre les jambes en guise d'hydre de Lerne; enfin la bataille de Sagonte[2], où les deux troupes ennemies se foudroyaient au milieu de nuages du plus beau violet : le tout destiné sans doute particulièrement à l'exportation en Orient.

Devant le sofa, dans un angle de la salle, j'aperçus un objet plus intéressant : une gracieuse petite table couverte de plateaux contenant des pipes et de mignonnes tasses à café. Au milieu de l'appartement, — j'en croyais à peine mes yeux, — je retrouvais, après une si longue privation, un piano ! Oui, un piano, assez élégant même de construction, mais dans un état fort délabré. Comme je l'eusse ouvert à l'instant, s'il n'avait pas fallu maintenir ma dignité d'émir du Couchant !

[1] Tchesmé, ville de Turquie d'Asie, près de laquelle les Anglais et les Russes anéantirent une flotte turque en 1770.

[2] Victoire remportée, en 1811, par le général Suchet, sur l'emplacement de l'ancienne Sagonte, en Espagne. (*Note du traducteur.*)

A peine étions-nous entrés dans la salle de réception, qu'un jeune esclave accourut, avec un vase plein de charbons allumés, pour préparer les pipes. Bientôt un second enfant apportait une grande cafetière d'argent et remplissait les tasses d'une liqueur odorante.

Le maître de la maison, dès qu'il eut tiré un flocon de fumée de sa pipe, se tourna vers nous, puis derechef nous souhaita la bienvenue. Il acheva ensuite le contenu de la pipe, qui était fort petite, et nous demanda la permission d'aller saluer les siens.

Nous continuâmes à fumer et à savourer le café de nos tasses minuscules jusqu'au retour de l'hôte, qui vint nous prendre pour nous montrer les chambres que nous devions occuper. La mienne était spacieuse et richement ornée à la mode orientale. Halef eut un petit cabinet tout près de moi. Le négociant me promit de caser aussi mes Irlandais.

Nous redescendîmes dans la cour, où un bain fut préparé, pour ainsi dire, en un tour de main. Quand nous sortîmes de l'eau, nous trouvâmes un costume complet, depuis le fez jusqu'aux babouches. Je revêtis le mien avec délices, à la place de mes habits poudreux. Deux domestiques nous avaient aidés au bain et pour la toilette; on ne pouvait pousser plus loin les attentions de l'hospitalité orientale.

Frais et dispos, nous rentrâmes dans le selamlik, où notre hôte s'empressa de venir me rejoindre.

« Seigneur, me dit-il, tu apportes une grande joie dans la maison. »

Il reprenait le langage arabe, me tutoyant avec la familiarité respectueuse que cette langue comporte.

« Les miens savent ton histoire, ainsi que ce que tu as

fait pour mon neveu, poursuivit-il. Toute la famille voudrait te voir. Me permettras-tu de te la présenter ?

— Certainement, m'écriai-je, et bien volontiers !

— Je te l'amènerai tantôt. Pour le moment on s'occupe de préparer ton repas;... il faut surveiller les domestiques... Tu regardes mes tableaux : en as-tu jamais vu de semblables ?

— Ils sont rares, en effet, répondis-je, non sans quelque embarras.

— Ah ! oui. Je les ai achetés à Stamboul. Personne à Damas n'en possède d'aussi précieux. Veux-tu que je te les explique?

— J'en serai charmé.

— On m'a tout raconté en me les vendant.

« Voici le sultan El Kebir (Napoléon), puis le plus sage émir des Nemsi... Plus loin c'est la reine d'Angleterre (lady Stanhope), avec le grand shah des Américains. Là, près du tableau de fleurs, tu vois un héros du Diarbekir (Hercule) qui tue un chien marin. Remarque aussi la prise de Jérusalem par les chrétiens et la grande bataille de Tchesmé. N'est-ce pas beau, tout cela ?

— Oh ! extraordinairement beau. Mais qu'est-ce que ce meuble au milieu de la pièce ?

— Cela ? c'est ce que je possède de plus précieux. C'est un *tchalghy* (musique), que j'ai racheté à un Anglais. Il habitait ici ; mais il a été forcé de vendre pour partir. Veux-tu que je te montre l'objet ?

— Je t'en prie. »

Le brave Levantin ouvrit son piano et se mit à attaquer le clavier à coups de poing avec une telle violence, que mes cheveux se hérissèrent. Je fis bonne contenance cependant, et je m'informai si l'Anglais

n'avait pas laissé quelques fournitures afin d'accorder le piano.

« Oui, repartit le bonhomme, il m'a vendu du fil de laiton avec un petit marteau pour faire de la musique sans se fatiguer les doigts. Je vais te montrer ce que j'ai. »

Il sortit, puis rentra bientôt, tenant une cassette, laquelle contenait des cordes de différentes grosseurs, plus une clef d'accordeur et des pinces. Mon hôte s'empara de la susdite clef et frappa comme un sourd deci, delà, faisant hurler, gémir, glapir le malheureux instrument de la façon la plus lamentable.

L'Anglais avait trouvé très spirituel de persuader à son acquéreur que la clef servait à cet usage.

Du reste, le piano était en fort mauvais état; une poussière épaisse couvrait le mécanisme ; une partie des cordes était brisée et ne donnait plus de sons.

« Voudrais-tu faire aussi un peu de musique? me demanda le marchand. Personne au monde ne doit ouvrir ce piano sans ma permission; mais tu es chez moi, agis en maître. »

Il me tendait la clef de l'air le plus engageant.

Je repris :

« Tu viens de me montrer comment on fait de la musique à Damas. Je veux, à mon tour, te faire entendre la voix du piano comme les Européens savent la tirer de l'instrument. Seulement permets-moi de mettre ton piano en état; on ne saurait jouer avec ces cordes brisées, cette poussière...

— Seigneur, tu ne ruineras pas mon instrument?

— Non, tu peux te fier à moi. »

Je pris du fil de cuivre et de laiton; je trouvai des

pinces au fond de la boîte, et, m'arrangeant un siège avec une pile de coussins, je me mis à accorder consciencieusement le piano de l'Anglais. Il venait de Londres et portait comme marque de fabrique : *Edward Southey, Leadenhallstreet*. Lorsque j'eus commencé à faire résonner les cordes et à interroger les octaves, mon hôte s'écria :

« Oh ! tu *musiques* encore mieux que moi !

— Cela n'est pas de la musique : j'essaye de donner aux cordes le ton juste, voilà tout... Est-ce que l'Anglais n'a pas joué quelques morceaux devant toi en te vendant l'objet ?

— L'Anglais ne jouait pas, mais sa femme savait la musique... Elle était morte. L'Anglais frappait seulement avec son poing, comme je l'ai fait tout à l'heure. Cela semblait lui plaire beaucoup et me plaisait également ; mais ce que tu joues est mieux.

— Attends, nous te montrerons beaucoup mieux encore ! »

Autrefois, quand j'étais un jeune et pauvre étudiant, j'avais souvent accordé des pianos, afin de me procurer quelque argent de poche ; je m'y entendais assez. Ce jour-là, la besogne m'amusa extraordinairement : elle me rappelait tant de choses passées,... bien passées !

Pendant que je travaillais avec une grande attention, la porte s'ouvrit... Tout en affectant de m'absorber dans ma boîte, j'aperçus, rangées les unes derrière les autres, les femmes que j'avais tout à l'heure effarouchées près du bassin. J'entendais leurs murmures admiratifs, et même, de temps en temps, un petit cri arraché par l'enthousiasme d'une telle harmonie... Pauvres et simples créatures !

Lorsque j'eus fini, je fermai l'instrument, puis levai les yeux : mon auditoire féminin avait disparu.

« Ne veux-tu plus jouer? me demanda anxieusement le marchand. Tu es un grand *senaïdar* (artiste). Les femmes étaient si heureuses de t'entendre, qu'elles oubliaient notre dîner.

— Il faut laisser un peu reposer l'instrument; mais après le repas, quand tous les membres de ta famille seront réunis, je vous jouerai quelques morceaux qui vous feront plaisir.

— Plusieurs femmes de mon harem sont sorties pour des visites : pourrai-je leur permettre de t'entendre tout à l'heure?

— Si tu le juges à propos. »

J'étais curieux de voir l'effet produit sur ces dames par une valse; mais, dans l'intérêt de mon estomac, je trouvai prudent de remettre l'épreuve. Ma précaution porta ses fruits. Nous fûmes bientôt servis et nous eûmes un repas splendide; grâce à l'admiration de nos hôtesses pour mon talent musical, elles s'étaient surpassées dans l'invention ou l'apprêt des mets. Seulement notre amphitryon pressait un peu la conclusion du festin. A peine eûmes-nous fini, qu'il me demanda si les femmes pouvaient se rendre au selamlik, afin de m'écouter. Sur ma réponse affirmative, il les envoya prévenir par le jeune esclave.

Je trouvai bientôt tout le harem réuni, et de plus deux jeunes filles avec leur petit frère, garçonnet d'une douzaine d'années. Les femmes étaient voilées des pieds à la tête. On me les présenta en me les nommant l'une après l'autre, ce qui m'avançait assez peu. Quatre femmes, amies de la maison, s'étaient jointes à celles de notre hôte.

Tout le monde s'assit en silence sur les coussins dès que nous fûmes entrés, puis j'entendis un léger murmure s'élever progressivement dans le camp féminin. Les têtes se tournaient vers l'instrument merveilleux que j'allais faire vibrer. Je ne voulus pas prolonger l'attente : je m'assis tout de suite et sans cérémonie devant le piano.

L'attitude de mon auditoire dès les premiers accords me parut curieuse ; puis, lorsque des sons plus puissants succédèrent au prélude, ce furent des cris, des gestes, un enthousiasme indescriptible.

« *Mach'Allah !* disait Halef, tout à fait surpris.

— *Bana bak !* Écoutez ! écoutez ! » criait notre hôte en étendant les bras et en sautillant comme un fou.

Les femmes avaient de petits tressaillements très drôles ; elles criaient, elles remuaient les bras et les mains, au risque de déranger les plis de leurs voiles et de montrer leurs visages rouges de plaisir.

Après quelques courts morceaux comme introduction, j'entamai la fameuse valse. D'abord mon public resta fixe et le buste immobile ; puis petit à petit le corps s'agita de droite et de gauche, les mains se mirent en mouvement, les jambes protestèrent contre la situation accroupie à l'orientale, la tête marqua vivement la mesure.

Quant à notre hôte, il s'était élancé derrière moi, regardait mes mains, joignait les siennes, faisait mille gestes admiratifs. A la fin, il saisit mes doigts en s'écriant :

« O seigneur, qu'as-tu donc au lieu de doigts ? Ils vont, ils viennent comme les fourmis d'une fourmilière. Jamais de ma vie je n'ai vu chose pareille.

— Sidi, murmurait Halef, non moins transporté, pour entendre une musique égalant la tienne il faudrait mon-

ter dans l'El-Djennet, où habitent les esprits bienheureux! *Allah il Allah!* »

Les femmes n'osaient manifester leurs sentiments par des paroles; mais elles gesticulaient avec enthousiasme, chuchotant entre elles d'une façon très flatteuse pour moi.

Je continuai mon programme musical, certain de ne pas lasser des gens qui étaient loin de se sentir blasés sur la musique européenne.

« Seigneur, me disait le négociant, je n'aurais jamais cru que ce piano contenait tant de musiques différentes.

— Bah! il en contient bien d'autres; il s'agit de savoir les en tirer. Chez nous, hommes et femmes s'y entendent, et même un peu trop : les pianos résonnent du matin au soir.

— Les femmes sont aussi bonnes musiciennes? demanda mon hôte.

— Oui, certes!

— Eh bien, je ferai apprendre la musique à l'une de mes femmes, pour qu'elle l'enseigne ensuite à mes filles. »

Le brave homme ne se doutait guère de la difficulté de la chose; je ne jugeai pas à propos de la lui faire remarquer. Je lui demandai :

« As-tu jamais vu danser des Européens au son du piano?

— Non, jamais.

— Eh bien, envoie chèrcher mes deux compagnons, je les ferai danser.

— Eux, des hommes?

— Oui. Les mœurs du Couchant permettent aux

hommes de danser; tu verras comme ils sont habiles et légers. »

Le marchand ordonna aussitôt à son petit esclave d'aller appeler les Irlandais. Il fit faire silence autour de lui, en promettant un spectacle des plus étonnants; puis nos Irlandais apparurent.

« Savez-vous danser? » leur dis-je.

Les deux hommes avaient, comme nous, pris un excellent bain; leurs vêtements étaient tout frais, ils semblaient fort dispos. Dès qu'ils aperçurent le piano, ils se regardèrent avec un sourire et se poussèrent du coude. Ma question épanouit tout à fait leurs visages.

« *High day a music chest!* Un piano! s'écria Billy. Danser? Oh! oui, je sais danser. Faut-il...?

— Certainement, dansez tous les deux.

— Avec ces vêtements larges?

— Pourquoi pas?

— *Well*... Seulement je retire les pantoufles, j'aime mieux danser nu-pieds.

— Quelle danse savez-vous?

— Toutes: *hompipe*, montagnarde, *stampman*, polka, galop, valse; tout en général. J'ai bien dansé dans mon temps!...

— Allons, enlevez le tapis et dansez une montagnarde! »

Les deux fils d'Érin se montrèrent infatigables. Ils s'en donnaient à cœur joie, riant comme des fous. Ils auraient dansé jusqu'à la nuit, d'autant que les applaudissements ne leur manquaient pas. J'imagine que les dames du lieu eussent bien voulu prendre une part active au divertissement; les membres leur démangeaient.

Enfin je crus devoir mettre un terme à notre après-midi dansant. Les femmes se retirèrent en saluant.

Notre hôte me demanda la permission de vaquer à ses affaires. Pour moi, je résolus d'aller un peu en ville avec Halef.

On nous amena deux ânes sellés, et un domestique fut chargé de nous guider. Le négociant me pria de ne pas rentrer trop tard, parce qu'il avait encore quelques présentations à me faire.

Nous quittâmes la maison, montés sur nos ânes et fumant notre pipe ; puis nous nous dirigeâmes, par la ruelle, dans une rue droite.

Avec nos habits flottants, nos babouches, notre turban un peu bas et lâche, nos tchibouks allumés, notre grave lenteur, on dut nous prendre pour des pachas. Je désirais surtout voir le quartier des chrétiens. Notre guide m'y conduisit, et, comme je remarquai beaucoup de monde attroupé près de la porte Saint-Thomas, je dis au serviteur du marchand :

« Il y a donc quelque chose à voir par là ?

— C'est aujourd'hui la fête qu'on appelle Er-Rimal (du Tir) ; on doit tirer de l'arc. Une fois la porte passée, on trouve tous les plaisirs réunis. Il y a là des jardins, des tentes où l'on jouit de toutes les délices qu'Allah a créées.

— Est-il trop tard ? Peux-tu encore nous conduire sur la foire ?

— Oh ! certainement, effendi.

— Bien. Nous te suivons. »

Nous arrivâmes bientôt à Goutah, dont l'aspect était très animé. La fête du Tir permettait sans doute aux adhérents de toutes les religions, de toutes les sectes de s'amuser en compagnie, car la foule se coudoyait sans distinction de race ni de costume.

Ce mouvement, ce bruit, rappelaient les tirs fédéraux d'Allemagne... Le guide ne sut point nous expliquer l'origine de la fête.

Sur une grande place environnée d'arbres s'élevaient beaucoup de tentes, devant lesquelles on vendait des fleurs, des fruits, des denrées de mille sortes. Dans d'autres baraques, des danseurs de corde, des jongleurs indiens, des dompteurs de serpents, faisaient un affreux tapage. Des derviches mendiants barraient le chemin et menaçaient plus qu'ils n'imploraient les passants. Les portefaix se démenaient avec les conducteurs de chameaux; les chevaux hennissaient, les chiens aboyaient, les trompettes et les cymbales assourdissaient les oreilles.

C'était la répétition de nos foires européennes sur un autre théâtre, avec des acteurs différents, mais au fond toujours semblables, car ils appartiennent à l'humanité, la même partout.

Je ne vis ni but pour le tir, ni rien qui indiquât un concours. Des hommes, des garçonnets tiraient au hasard des flèches de toutes couleurs, sans prendre garde où ils les envoyaient. La foule ne paraissait pas s'inquiéter outre mesure du procédé.

Nous passâmes jusqu'à un endroit où des marchands de fruits et de sorbets, rangés en lignes, criaient leur marchandise d'une voix nasillarde.

Tout à coup j'arrêtai ma monture. Avais-je bien entendu? Un violon, une harpe, se répondaient par des accords assez justes, puis les éclats d'une voix de soprano chantait des couplets de mon pays!

« Sidi, me demanda le petit Halef, est-ce possible!... Une femme qui chante ici!

— Eh! oui. Écoute donc. »

La chanson allemande continuait.

« Allons, murmurai-je, il faut que je les voie,... que je leur parle. »

Je descendis de mon âne, faisant signe à Halef, qui me suivit. Nos montures restèrent confiées au domestique. Après avoir fendu la foule, nous entrâmes dans une tente de saltimbanques.

Un peu en arrière de la porte se tenait un Turc, porteur d'une énorme barbe noire.

« Par personne, une piastre !... » cria rudement l'introducteur.

Je payai. Dans l'enceinte, formée de pieux et de toiles, étaient disposés en cercle des bancs larges comme des tables et grossièrement cloués, sur lesquels se trouvaient accroupis au moins une centaine de spectateurs, Arabes, Turcs, Arméniens, Kurdes, juifs, chrétiens, Maronites, bachi-bouzouks, Arnautes, etc. etc.

Tout le monde prenait des sorbets, du café, ou fumait. Quelques-uns grignotaient des fruits entre temps ; le « buffet » se trouvait en arrière.

Sur le théâtre trônaient deux violonistes émérites, deux joueurs de harpe et une chanteuse s'accompagnant de la guitare. Tous les exécutants portaient crânement le costume tyrolien.

Je parvins à m'avancer jusqu'aux premières places. Repoussant sans façon une douzaine d'assistants qui se prélassaient à l'aise sur leurs bancs, je pris place avec Halef vis-à-vis des musiciens. Cette entrée attira l'attention du maître d'hôtel servant, qui me fit une profonde révérence.

« Sorbets pour deux ! » lui dis-je.

Et je payai cinq piastres ; c'était le prix de l'établissement.

Cependant la chanson, à laquelle personne autre que moi n'avait compris un mot, prenait fin. Les applaudissements éclatèrent.

La chanteuse salua avec grâce, son rouleau de musique à la main.

Le morceau suivant était un chant sans paroles, après lequel un des violons disparut dans les coulisses. On préluda alors quelques instants, puis l'acteur revint, déguisé en compagnon allemand, avec les bottes déchirées et la tournure avinée de l'emploi. Il se mit à chanter d'une voix rauque des couplets de cabaret; il mima ensuite une scène assez amusante, parce que la charge était réussie, mais dont les spectateurs ne pouvaient en aucune façon comprendre ni le sens ni le sel.

Les applaudissements n'en furent pas moins unanimes et consciencieux.

Ces gens devaient venir de Presnitz. Je voulus éprouver leur savoir; je leur demandai en turc :

« Dans quelle langue chantez-vous? »

Le comique de la troupe me répondit fort bien, se servant du même langage :

« Je chante une chanson allemande. »

Alors, m'adressant à la prima donna, je lui dis :

« *You are consequently a german lady*. Par conséquent, vous êtes une dame allemande.

— *My native country is german Austria*. Mon pays natal est l'Autriche, » dit-elle aussitôt.

Je repris en français :

« Et comment se nomme la ville où vous êtes née?

— Elle se nomme Presnitz, et elle est située au nord de la Bohême, répondit la jeune femme en bon français.

— Vous n'êtes pas loin des frontières de la Saxe, tout près de Jœhstadt et d'Annaberg, remarquai-je, me servant cette fois de l'allemand.

— C'est cela, c'est cela même! s'écria la chanteuse. Hourra! vous parlez allemand!

— Comme vous l'entendez.

— Ici, à Damas!

— Ici et partout. »

La troupe entière sautait de joie. Trouver presque un compatriote si loin de la patrie!

Il s'ensuivit une distribution de sorbets pour moi, pour Halef, même pour les voisins. Ces gens ne savaient plus ce qu'ils faisaient. La prima donna me pria de lui indiquer mon air préféré. Je ne fis point de cérémonie, et elle chanta avec beaucoup de sentiment ces strophes que j'aime tant :

Wenn sich zwei Herzen scheiden
Die sich dereinst geliebt
Das ist ein grosses Leiden
Wie's grösser keines gibt [1].

J'écoutais avec ravissement cette mélodie redite par une voix jeune et harmonieuse, lorsque mon petit hadji me poussa un peu rudement en me désignant l'entrée. Mes yeux se portèrent vers le point indiqué; ils rencontrèrent un visage que je n'avais pu oublier. Ces traits si réguliers, si fins et pourtant si déplaisants dans leur ensemble; ces yeux perçants, froids, étranges; ce front

[1] Quand il faut séparer deux cœurs
Qui un jour se sont unis,
Ah! c'est là une grande douleur,
La plus grande douleur de cette terre.

où se jouaient toutes les passions : haine, amour, désir de vengeance ; cette expression d'avidité et de cruauté si marquée, où donc avais-je déjà rencontré tout cela ? Ah ! je me souvenais... La grande barbe que portait cet homme ne pouvait me tromper... C'était bien Daoud Ibrahim, qui, dans sa retraite des bords du Nil, se faisait appeler Ibrahim Mamour !

Comme le personnage en question examinait les assistants, son regard tomba sur moi. Je le surpris tressaillant,... puis il se retourna vivement et quitta la tente.

« Halef, murmurai-je, il faut le suivre, il faut savoir où il demeure. »

Je m'élançai dehors, Halef m'imita.

Mais Daoud, monté sur un âne, s'enfuyait déjà au grand galop. Quant au domestique et à nos montures, on ne les voyait nulle part. Lorsque nous retrouvâmes le drôle mêlé à un groupe et occupé à écouter un chanteur ambulant, il était trop tard pour rejoindre le fugitif.

Très contrarié du contretemps, je pris le parti de rentrer en ville. Dès que j'avais reconnu cet homme, l'idée m'était venue que nous allions avoir de nouveaux démêlés ensemble ; j'aurais voulu tout de suite en finir.

Je me sentais fort vexé d'avoir perdu l'occasion qui se présentait si favorable pour connaître sa demeure et sa situation. Halef, de son côté, grommelait je ne sais quelles imprécations dans les maigres poils de sa barbe. Il me tirait par la manche en répétant que nous serions mieux à la maison que dans les tentes des musiciens de Goutah, où l'on faisait de si mauvaises rencontres.

Nous reprîmes donc le chemin par lequel nous étions venus. Comme nous passions dans la rue Droite, je m'entendis appeler, et j'aperçus notre hôte avec un tout

jeune homme sur le seuil d'une boutique de bijoutier. Un serviteur attendait son maître devant la porte ; il tenait un âne par la bride.

« Ne voudrais-tu pas entrer ici un instant, seigneur? me demanda le marchand. Nous retournerons ensemble chez moi.

— Volontiers. »

Je descendis de mon âne, et j'entrai dans l'espèce de cave qui servait de boutique. Le jeune homme me salua avec un respect presque affectueux.

« C'est mon fils : Chafeï ibn Yacoub Afarah, » me dit le négociant, dont alors seulement j'apprenais le nom.

Cette extrême réserve n'est pas rare en Orient.

Le bonhomme, après m'avoir aussi présenté, poursuivit :

« Tu vois mon magasin de joaillerie. Chafeï le surveille avec un aide, quand je ne suis pas là. Excuse-le s'il ne peut encore rentrer avec nous ; il ne quittera pas la boutique avant ce soir, parce que le commis est à la fête. »

Je jetai un coup d'œil sur le magasin. Il était étroit et sombre, mais contenait assez de richesses pour éblouir un pauvre diable comme moi. J'en fis mon compliment à Yacoub. Le joaillier me dit qu'il possédait encore d'autres boutiques dans différents bazars : une d'épicerie, une autre de tapis et une troisième de tabac.

Le jeune Chafeï nous offrit une tasse de café ; puis nous partîmes, le laissant à ses affaires. La nuit était venue quand nous rentrâmes à la maison.

Pendant notre absence, on avait orné ma chambre de fleurs. La lampe qui pendait à la voûte était dissimulée dans des guirlandes ; à chaque coin de la pièce se trouvait

un beau vase rempli des plus « jolies filles de Flore », comme disaient nos anciens poètes. C'était trop peut-être : tant de parfums m'effrayaient. Je regrettais, du reste, de ne pas connaître le langage des fleurs; j'aurais sans doute pu lire, d'après l'arrangement de ces bouquets, une éloquente adresse de remerciements pour mon concert improvisé.

Je m'étendis sur le sofa, afin de prendre un peu de repos; mais je ne pouvais chasser mes idées importunes : l'image de cet Ibrahim Mamour se présentait sans cesse à mon esprit. Que faisait-il à Damas? Y conduisait-il encore quelque odieuse intrigue? Pourquoi ma vue l'avait-elle mis en fuite? Qu'avions-nous à démêler ensemble désormais? Comment me procurer des renseignements sur ce malfaisant personnage?

Tandis que je me tourmentais ainsi, j'entendais un bruit croissant dans la maison; on allait et venait à tous les étages, on courait dans tous les sens.

Deux heures au moins après notre retour, on frappa à ma porte, et Yacoub se montra, me disant :

« Est-tu prêt, seigneur, pour le repas du soir?

— Je suis à tes ordres.

— Viens! Halef, ton compagnon, est déjà avec les hôtes. »

Il me conduisit non dans le selamlik, comme je m'y attendais, mais plus loin. Après m'avoir fait suivre de longs corridors donnant accès dans la partie qui constituait le devant de la maison, mon hôte ouvrit une portière : nous nous trouvâmes au milieu d'une salle éclairée par une grande quantité de bougies. Les murs de cette pièce étaient ornés de banderoles de soie, avec des sentences du Coran brodées en caractères noirs.

Le tiers environ de la salle avait été séparé au moyen d'une tringle à laquelle pendait un riche rideau de soie.

Je remarquai, dissimulées dans les plis de la draperie, beaucoup de petites lucarnes pratiquées à trois pieds du sol environ. J'en conclus que les femmes assistaient invisiblement à notre festin.

Une vingtaine de convives nous attendaient. Ils se levèrent à notre approche et me saluèrent de la main, pendant que mon hôte me présentait avec solennité. Les deux fils de Yacoub et trois de ses commis se trouvaient parmi l'assistance.

Au commencement, les libations de liqueurs parfumées furent plus abondantes que les paroles. On se perdit dans la fumée inévitable du tabac, et on se tut. Halef se donnait des airs dignes qui m'amusaient beaucoup. On le traitait comme mon compagnon et non comme mon serviteur; il était enchanté.

Enfin les mets apparurent. Le brave petit Arabe n'y tint plus : il écarta avidement avec les doigts les quelques poils de barbe qui lui tombaient dans la bouche; le geste me sembla peu distingué. On nous servit des plats que j'avais appris à connaître dans nos pérégrinations : des figues indiennes, des myrtes, de la salade faite avec une sorte de racine rouge de la famille des carottes, de l'ail cuit, un grand lézard rôti que mon hôte appelait *dobb* et dont la chair me parut excellente : quand on voyage au loin, on perd tant de préjugés! On me fera grâce du reste.

Après le repas, les plateaux et les vases furent enlevés promptement; puis des domestiques apportèrent le piano au milieu de la salle. Un regard suppliant de Yacoub m'apprit ce qu'on désirait de moi. Je m'apprêtai à m'exé-

cuter de bonne grâce, mettant pour toute condition que le rideau serait tiré.

Mon hôte me demanda, tout interdit :

« Et pourquoi, seigneur ?

— Parce que ces draperies nuisent à la sonorité de la pièce. Je ne puis faire de la belle musique si vous les laissez étendues.

— Mais les femmes sont là, derrière.

— Elles ont leurs voiles. »

Après beaucoup de pourparlers avec ses hôtes, Yacoub se résigna en soupirant à tirer le rideau.

J'aperçus alors au moins une trentaine de formes empaquetées dans de longs voiles et accroupies sur des tapis. Je fis tout mon possible pour amuser la compagnie. Je jouai mon répertoire entier; je chantai même de nos chansons populaires, les traduisant tant bien que mal en arabe.

Lorsque je m'arrêtai, ayant épuisé mes forces et ma science, Yacoub me conduisit près d'une fenêtre grillée qui donnait sur la rue. Une foule compacte était là, pressée, bouche bée, cou tendu, écoutant encore les sons envolés.

Qu'avaient dû penser les musulmans de Damas en entendant chanter ainsi un homme reçu comme un hôte et non musicien de profession ? Quant aux convives de Yacoub, ils me paraissaient assez dégagés des scrupules de l'Islam pour ne pas me prendre pour un fou, quoique je livrasse au public le « son de mon gosier ».

Vers minuit l'assistance se leva, me salua et se retira, en demandant la permission de me rendre bientôt visite. Les dames demeurèrent assises. J'avais bien aperçu quelques bouts de nez, quelques prunelles brillant à tra-

vers les voiles ; mais je ne pus voir ni une babouche ni un pied. Mes auditrices, suivant la coutume orientale, ne bougèrent point avant que le rideau ne fût refermé.

Yacoub me reconduisit dans ma chambre avec force politesses ; il parut tout joyeux lorsque j'invitai son fils aîné à nous accompagner.

Celui-ci regrettait beaucoup l'absence de son principal commis.

« Tu aurais eu grand plaisir à le voir, me disait-il. Il aime la musique, il est très intelligent... Il sait l'italien, le français et l'anglais.

— Est-il de Damas ? demandai-je.

— Non, reprit Yacoub, il est d'Andrinople ; c'est le petit-fils d'un de mes oncles. Il se nomme Afrah ben Houlam. Nous n'en avions jamais entendu parler, quand il s'est présenté ici avec une lettre de son père et une recommandation de mon frère Mafleï, de Stamboul. On l'envoyait chez moi pour qu'il se perfectionnât dans la connaissance des affaires.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas vu ce soir ?

— Il était trop fatigué et ne se sentait pas bien, reprit le jeune homme. Lorsqu'il est rentré de la fête, je lui ai raconté l'arrivée de Kara ben Nemsi-effendi ; je lui ai dit que tu devais, ce soir, nous faire de la musique. Il aurait été heureux d'assister au repas, si tout à coup il ne s'était trouvé indisposé. Il avait les joues plus pâles que celles d'un mort. Il est cependant rentré à la maison et a dû t'entendre jouer, car il couche dans une chambre tout près de la grande salle où nous étions. »

Nous nous entretînmes quelques instants encore après que je fus rentré chez moi ; puis mes hôtes se retirèrent en me souhaitant une bonne nuit.

Je me couchai avec une sorte de sybaritisme sur mes moelleux coussins. Depuis si longtemps je n'avais pour lit que le sable du désert ou les planches d'un bateau !

Le *bulbul* (rossignol) chantait au milieu de la verdure du patio quand je m'éveillai. Je me levai tout dispos. Halef était déjà en train de siroter son café et de croquer des sucreries. Il descendit avec moi dans la cour, où nous nous assîmes près du bassin pour fumer. Avant tout, j'étais allé voir mon cheval. L'écurie avait un revêtement de marbre ; la litière se composait de paille de froment, et les chevaux mangeaient d'excellentes dattes. Notre hôte traitait royalement bêtes et gens.

Le jeune Chafeï vint nous rejoindre à la fontaine ; il partait pour son bazar et voulait nous inviter à passer chez lui dans la journée.

La maladie de son cousin devait l'y retenir jusqu'à la nuit, nous dit-il, ajoutant d'un air triste que le malade, ne se trouvant pas mieux, gardait la chambre.

« Ne pourrais-tu pas lui donner quelques conseils ? me demanda ensuite le jeune homme. Je sais que tu es un hekim fort habile.

— Qui te l'a dit ?

— N'as-tu pas guéri beaucoup de malades pendant ton voyage sur le Nil ? Isla nous le racontait avec admiration. J'aurais désiré t'amener mon commis ; mais il prétend qu'il ne peut bouger, et que d'ailleurs il connaît sa maladie ; elle revient souvent et ne dure que deux ou trois jours. Viens le voir.

— Non, puisqu'il ne se soucie pas de moi. Sache bien, du reste, que je ne suis nullement hekim.

— Comme tu voudras, seigneur, dit le jeune négociant en s'éloignant. N'oublie pas que je t'attends. »

Nous continuâmes à fumer silencieusement. Tout à coup j'entendis un son léger tiré du piano : une main mal assurée se promenait sur le clavier, faisant résonner les cordes un peu à l'aventure.

En même temps le petit esclave vint me prier de monter dans la grande salle. Là je trouvai la plus jeune des filles de Yacoub, cette gracieuse enfant que j'avais aperçue le premier jour dans la cour, et que son père paraissait idolâtrer.

« Effendi, pardonne ! me dit-elle, je soupire après le chant que tu chantais hier. Voudrais-tu le redire encore ?

— Volontiers. »

Elle s'assit à terre, dans un coin, et appuya son front contre un coussin. Je me mis au piano et jouai le beau cantique allemand :

> Ici, aux pieds de ta majesté sainte, Seigneur,
> Dans la poussière ton peuple est prosterné !

Je répétai plusieurs fois la mélodie et chantai les paroles de toute mon âme. La jeune fille s'était retournée vers moi : elle fermait les yeux ; ses lèvres restaient entr'ouvertes, comme si elle eût essayé de s'abreuver à la source sacrée.

« Faut-il jouer un second morceau ? » lui demandai-je en terminant.

Elle se leva en murmurant :

« Non, effendi ; cette musique ne doit être effacée par aucune autre. Qui donc chante ainsi chez vous ?

— Les hommes, les femmes, les enfants, tous, dans la maison de Dieu. Les pères chrétiens chantent avec leur jeune famille ; ils lui apprennent à louer Dieu.

— O effendi, ce doit être beau dans ton pays, quand tous vont à la prière ! Vous avez la liberté de vos affections. Vos prêtres vous permettent à tous de chanter devant le Seigneur ; les nôtres nous répètent sans cesse qu'Allah n'a point donné d'âme à la femme... Qu'ils soient maudits à cause de ce mensonge ! Merci, effendi. »

La jeune fille quitta la salle. Je la regardai tristement s'éloigner. Oui, la femme orientale soupire depuis des siècles après la délivrance. Quand l'heure de sa réhabilitation sonnera-t-elle donc ?

Je fermai le piano ; je n'osai plus jouer. L'enfant disait vrai : un autre air eût profané ce chant religieux, qui venait de remuer ainsi la jeune musulmane.

Je redescendis dans le patio et fis seller un âne. Nous sortîmes bientôt avec Halef.

Le but de la promenade n'était pas absolument déterminé. Nous marchions sans nous presser à travers les ruelles, les carrefours, les passages tortueux de la ville. Nous nous égarâmes même jusqu'au milieu du *ghetto* ou quartier juif. J'étudiais curieusement les habitations et les mœurs. Rien de plus délabré, de plus misérable, que la partie de Damas occupée par les descendants d'Abraham.

Entre les ruines d'anciens palais se groupent d'ignobles boutiques aux planches disjointes. Une population déguenillée et grouillante se presse au milieu de rues d'une indescriptible saleté. Les hommes sont vêtus de caftans troués, pendant en loques, brillants de graisse ; les enfants courent çà et là, couverts seulement d'un lambeau d'étoffe ; mais les femmes portent sur leurs vêtements et sur leurs voiles, exactement fermés, tout un attirail de bijouterie, clinquant, vrai ou faux, dont ne sauraient se



Je répétai plusieurs fois la mélodie.

passer les plus pauvres. Je crois bien que ces ornements féminins n'ont guère changé depuis le temps où les prophètes menaçaient les femmes d'Israël de la colère divine et disaient :

« Le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion, et il fera tomber leur chevelure.

« En ce jour-là, le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants,

« Leurs colliers, leurs perles, leurs bracelets, leurs ornements de tête,

« Leurs couronnes, leurs anneaux, leurs chaînes d'or, leurs parfums, leurs pendants d'oreilles,

« Leurs bagues, leurs pierreries qui pendent sur le front,

« Leurs miroirs, leurs bandeaux, leurs manteaux, etc.[1]. »

Notre visite du quartier juif terminée, nous nous dirigeâmes vers le bazar des orfèvres et joailliers, pour nous arrêter quelques instants chez Chafeï.

A ma grande surprise, je trouvai la boutique close, et deux cabassers à l'entrée qui la gardaient.

Je demandai à ces hommes la cause de leur présence ; mais ils me répondirent avec une telle grossièreté, que je leur tournai tout de suite le dos. Comme je voulais rentrer chez Yacoub, je remarquai autour de moi beaucoup d'agitation parmi la foule. Je n'étais pas arrivé à la porte du négociant, quand son fils aîné accourut au-devant de nous d'un air effaré en criant :

« Effendi,... tu sais ce qui est arrivé ?

— Quoi donc ?

[1] Is. III, 17-23.

— Nous sommes volés, indignement volés et trompés !

— Je ne sais rien... Explique-toi !

— Mon père te racontera tout, il faut que j'aille...

— Mais où ?

— *Allah il Allah !...* Je n'en sais rien moi-même, nous avons la tête perdue... »

J'étendis la main pour l'arrêter. Il me semblait trop hors de lui, trop exalté : je craignais qu'il ne fît quelque imprudence.

« Attends un peu, m'écriai-je.

— Non, laisse-moi... Je le retrouverai...

— Qui ? le voleur ? Quel est-il ?

— Le père te le dira. »

Il se débattait, cherchant à s'enfuir ; mais j'avais sauté à bas de ma monture. Je pris le bras du jeune homme et le forçai à marcher avec moi.

Nous entrâmes ensemble chez son père. Celui-ci se trouvait à l'étage supérieur, vêtu comme s'il allait sortir et occupé à charger deux gigantesques pistolets.

Lorsqu'il aperçut son fils, il cria tout furieux :

« Que veux-tu encore ? Il n'y a pas une minute à perdre. Va-t'en ! dépêche-toi, vite ! Moi aussi je vais me mettre à sa poursuite. Je tuerai cet homme, en quelque lieu qu'il soit ! »

Les autres membres de la famille remplissaient la maison de leurs gémissements et de leurs cris.

J'eus beaucoup de peine à calmer Yacoub pour obtenir enfin de lui quelques explications sur la catastrophe. Afrah ben Houlam, le fameux cousin d'Andrinople si malade le matin même, avait quitté la maison aussitôt après notre départ ; il s'était rendu à la boutique de

Chafeï et lui avait dit qu'une affaire considérable se présentant à traiter, son père le mandait au grand bazar d'Assad-pacha.

Chafeï s'était hâté d'accourir. Ne trouvant personne au bazar, il rentra chez son père. Yacoub, étonné, déclara qu'il n'avait nullement fait appeler Chafeï et qu'aucun client ne s'était présenté, ni au bazar ni à la maison, ce jour-là, pour traiter d'affaires importantes. Là-dessus Chafeï retourna en toute hâte à son magasin, qu'il trouva fermé.

Il l'ouvrit avec la clé qu'il portait sur lui. Du premier coup d'œil, il s'aperçut du ravage opéré dans ses caisses et sur ses planches.

Les joyaux les plus précieux avaient disparu, et avec eux naturellement le commis.

Le pauvre jeune homme, hors de lui, avait pourtant songé à refermer la porte et à faire garder la boutique par des cabassers avant de revenir avertir son père. On peut croire que la nouvelle qu'il apporta mit toute la maison sens dessus dessous.

Comme je l'ai déjà dit, au moment où nous rentrâmes, le second fils courait à la façon d'un fou, le père armait ses grands pistolets; mais où allaient-ils se diriger les uns les autres? Ils n'en savaient rien du tout. Yacoub parlait de tuer immédiatement le voleur; mais il s'agissait de le retrouver.

« Je crois, opinai-je, que votre imprudente agitation peut vous être plus nuisible qu'utile. Asseyez-vous un instant, entendons-nous. »

Les deux marchands se résignèrent enfin à m'écouter.

« A combien estimez-vous la valeur des objets volés? leur demandai-je.

— Je l'ignore, répondit Chafeï; peut-être à plusieurs bourses[1];... oh! oui, à beaucoup de bourses.

— Et tu crois que cet Afrah seul peut les avoir dérobées?

— Certainement, lui seul. N'as-tu pas compris sa ruse? Lui seul connaissait tous les secrets de la boutique, toute la valeur de certains joyaux.

— Bien. Nous n'avons alors qu'à nous inquiéter de lui. Est-il vraiment votre parent?

— Oui. Jamais nous ne l'avions vu, nous ne le connaissions point avant qu'il vînt ici; mais, je te l'ai raconté, il s'est présenté avec des lettres et des recommandations authentiques.

— Connaissait-il le commerce de bijouterie et la fabrication des bijoux?

— A merveille! Il est d'une adresse surprenante dans notre métier.

— Lorsqu'il parle de votre parenté, semble-t-il bien au courant des membres qui la composent?

— Mais oui... Cependant il ne connaît pas tous les nôtres : il a beaucoup voyagé...

— Tu m'as raconté que, quand il est revenu hier de la fête, il était tout pâle. As-tu remarqué sa pâleur lors de son retour, ou quand tu lui as parlé de Kara ben Nemsi?

— Par Allah!... à quoi songes-tu, seigneur? comment te connaîtrait-il? Et pourtant tu me le rappelles :... c'est vrai, il n'a pâli qu'en entendant ton nom.

[1] En Turquie, et dans le Levant en général, on donne le nom de *bourse* à une certaine somme de monnaie. La bourse d'argent vaut 500 piastres; la bourse d'or 30000, de 9000 à 9900 francs. Cette valeur varie dans les différentes provinces.

— Je suis sur la trace.

— Effendi, dis-tu vrai ?

— Oui. Il s'est troublé en me sachant ici, il a refusé de me voir, il a prétexté une maladie pour éviter ma rencontre. Halef, sais-tu quel est cet Afrah ben Houlam ?

— Et comment le saurais-je, sidi ?

— Je parie que c'est Daoud Ibrahim, autrement nommé Ibrahim Mamour ! Cette pensée m'est venue dès hier ; mais la chose me paraissait si peu vraisemblable, que je n'osais m'y arrêter. A présent je ne doute presque plus de l'identité du personnage.

— Cela est tout à fait impossible, effendi. Mon parent ne s'est jamais appelé ni Daoud ni Mamour ; il n'a jamais mis le pied sur le sol égyptien, reprit Yacoub en secouant la tête. Qu'est-ce qui te suggère ce rapprochement ?

— J'ai pour cela plusieurs raisons. D'abord j'ai rencontré hier à la fête ce Mamour, j'en suis certain. Décris-moi un peu l'extérieur de ton cousin : quel genre de vêtement portait-il hier ? »

La réponse qui me fut faite confirma tous mes soupçons ; mais ni le père ni le fils ne voulaient se laisser persuader.

« Non, non, répétait Yacoub, Afrah n'est jamais allé en Égypte. Et puis comment un étranger eût-il pu se procurer des lettres de notre famille ?

— J'avoue que je ne me l'explique pas ; mais ces lettres appartenaient-elles réellement à Afrah ben Houlam, ou du moins à l'homme qui se faisait passer pour tel ?

— En ce cas, Afrah a donc été tué ? On ne livre pas des papiers comme ceux-là.

— Il n'y aurait rien d'étonnant à cela. Ce Daoud est

capable de tout... Nous le retrouverons, il le faut. Seulement la réflexion me paraît nécessaire : tout brusquer, c'est souvent tout perdre. Le voleur s'est-il caché dans la ville ? a-t-il quitté Damas ?... Je serais assez porté à cette seconde supposition. Que ferais-tu, Yacoub, si cet homme s'était enfui au loin ?

— Fallût-il pour le poursuivre entreprendre le tour du monde, je le poursuivrais !

— Eh bien, envoie Chafeï prévenir la police. Qu'il donne le signalement du scélérat, afin de le faire arrêter aux portes, s'il est encore temps ; on devra aussi le chercher dans les baraques de Goutah. Je t'engage, de plus, à te munir d'un bon passeport et à demander une escorte de cabassers, dans le cas où tu devrais te mettre en route.

— Tu as peut-être raison, effendi. Voudrais-tu m'accompagner ?

— Volontiers. Conduis-moi d'abord dans la chambre où couchait ton soi-disant cousin. »

Chafeï s'éloigna pour courir à la police ; nous nous rendîmes dans le cabinet qu'avait occupé le faux Afrah. Tous les effets étaient enlevés avec l'intention de ne pas revenir ; nous ne découvrîmes rien qui pût servir d'indice.

Il fut décidé que chacun de nous, Yacoub, Halef et moi, se rendrait à l'une des portes de la ville pour interroger les guides et les loueurs de chevaux, d'ânes ou de mulets.

Je m'acquittai de ma commission sans aucun succès. Je pris un âne pour me rendre à Goutah, où je rencontrai la police, cherchant aussi, mais non moins vainement. Vers 3 heures, je rentrai tout en nage à la maison. Yacoub y était revenu plusieurs fois sans s'y arrêter. Halef parut

bientôt, ne sachant rien de certain, mais toutefois m'apportant une petite lueur d'espoir. Il avait poussé ses investigations vers le nord de Goutah, comme nous en étions convenus, et était entré dans la tente des chanteurs tyroliens. La prima donna l'avait appelé. Cette femme, étonnée de notre brusque départ de la veille, tenait à se le faire expliquer par Halef. Elle l'avait chargé de me dire que, si je voulais l'aller voir, elle me fournirait des renseignements.

« Pourquoi ne te les a-t-elle pas donnés tout de suite ? demandai-je.

— Sidi, elle ne parle pas arabe, elle dit seulement quelques mots turcs. Nous nous sommes plutôt devinés que compris.

— Eh bien, allons ! Prenons nos chevaux cette fois, car les ânes n'en peuvent plus. »

Nous étions au dernier jour de la fête, qui en dure cinq.

Lorsque j'entrai dans la tente des saltimbanques, je la trouvai un peu abandonnée : la vogue commençait à se ralentir, la musique faisait une pause. Je profitai de l'entr'acte pour m'approcher de la prima donna, avec laquelle je pouvais du reste causer tout haut, car personne en ce lieu ne comprenait l'allemand.

« Pourquoi vous êtes-vous retiré si précipitamment hier ? me demanda la chanteuse.

— Parce que je voulais suivre un personnage qui lui-même s'était hâtivement précipité dehors. J'aurais été curieux de connaître sa demeure.

— Sa demeure, personne ne la connait.

— Ah ! vous êtes au courant ?

— Oui. Il venait hier pour la troisième fois ici. Une

fois, il était assis tout près de la scène, à côté d'un Anglais; je les entendais parler. Il ne voulut point indiquer sa demeure à l'Anglais.

— Il parlait donc anglais?

— Oui; et le gentleman l'engageait comme interprète.

— En vérité! Interprète pour visiter la ville ou pour voyager?

— Pour voyager.

— Savez-vous dans quelle contrée?

— Non. J'ai seulement entendu le nom du premier endroit où ils doivent s'arrêter; c'est, je crois, Salehieh.

— Quand devaient-ils partir?

— Dès que l'interprète aurait terminé les affaires de son commerce. Il était question, autant que j'ai pu le comprendre, d'une entreprise pour conduire des huiles d'olive à Beyrouth. »

La chanteuse ne put m'en dire davantage. Je la remerciai et la payai de sa peine; après quoi j'envoyai Halef chez Yacoub pour lui faire part de notre faible découverte. Quant à moi, je tournai par la route qui sert de ceinture à la ville, afin de me rendre à la porte de Dieu. Là se trouve le chemin de Salehieh, à l'ouest de Goutah. Cette bourgade n'est guère qu'un faubourg de Damas; mais la route qui le traverse conduit à Beyrouth, et de Beyrouth à la Méditerranée. Elle aboutit aussi à plusieurs voies fréquentées pour le commerce avec la Palestine.

Lorsque j'arrivai en ce lieu, il était déjà tard. Je me demandais comment obtenir quelques renseignements dans les rues désertes. En Orient, les habitations sont toutes construites pour l'intérieur. Il n'y a sur la rue ni fenêtres ni ouvertures; on ne rencontre non plus ni curieux ni flâneurs, surtout après le soleil couché.

Quelques formes humaines erraient pourtant aux abords du village ; c'étaient des lépreux couverts de misérables haillons. Ils se mirent à crier d'une voix lamentable afin d'exciter ma compassion. Je dirigeai mon cheval vers eux ; mais ils s'enfuirent, car il leur est défendu d'approcher des gens sains. Je m'époumonnai à leur dire que j'étais un voyageur de l'Occident, que je ne craignais nullement leur contact. Ils finirent par s'arrêter, et, se tenant à la distance voulue, vingt pas environ, ils me demandèrent :

« Que nous veux-tu, seigneur ? Dépose ton aumône à terre, puis éloigne-toi bien vite.

— Quelle aumône vous plairait le mieux ? de l'argent peut-être ?

— Non. Nous ne pouvons rien acheter, puisqu'on refuse de toucher notre argent. Donne-nous plutôt du tabac, du pain, un peu de viande.

— Pourquoi errez-vous ainsi en plein air ? N'y a-t-il pas des hôpitaux à Damas ?

— Ils sont pleins. Il faut attendre que la mort nous fasse des places.

— Écoutez-moi. Pourriez-vous me donner des renseignements sur les voyageurs qui passent ici ? Vous recevrez demain matin du tabac plus qu'il ne vous en faudra pour plusieurs semaines, si vous répondez à mes questions. En ce moment, je n'ai sur moi rien à vous offrir.

— Que désires-tu savoir ?

— Combien de temps avez-vous passé à Salehieh ?

— Nous y sommes depuis cinq ou six jours.

— Voyez-vous souvent des voyageurs se rendant à Damas ou en revenant ?

— Beaucoup s'y rendent depuis quelque temps; mais très peu en reviennent, car la fête ne finit qu'aujourd'hui, ce soir.

— N'avez-vous pas remarqué ceux qui en revenaient?

— Oui, des muletiers allant à Ras-Heya et à Gazeïn, quelques piétons qui ont pris la route de Hasbeya, des ouvriers de Zebideni, et aujourd'hui, vers midi, un Anglais accompagné de deux hommes.

— Comment savez-vous que c'est un Anglais?

— Oh! les Anglais se reconnaissent partout. Celui-là était habillé tout en gris; il avait un chapeau très élevé de forme et un gros nez avec des verres bleus dessus. Un de ses compagnons lui expliqua qui nous étions. Il nous fit donner un peu de tabac, quelques petits pains et beaucoup de menu bois pour notre feu.

— Comment étaient les hommes qui accompagnaient l'Anglais? »

La description du lépreux se rapportait exactement à notre voleur; quant à l'autre voyageur, je ne le reconnus point.

« Où allaient ces étrangers? demandai-je.

— Nous n'en savons rien. Ils suivaient le chemin de Beyrouth. Mais les enfants du vieil Abou Medjakh pourraient te renseigner, car c'était Medjakh qui lui servait de guide. Tu trouveras la maison de Medjakh là-bas, près du gros palmier qu'on voit d'ici.

— Je vous remercie. Revenez demain à cet endroit, je vous apporterai ce que je vous ai promis pour récompense.

— Oh! seigneur, puisse ta miséricorde te faire trouver grâce devant Allah! Ne voudrais-tu pas mettre le comble à ta bonté en nous donnant aussi quelques mauvaises pipes?

— Vous les aurez, soyez-en sûrs. »

Je m'engagai un peu plus avant dans la bourgade, et j'appris de la famille du vieux guide que l'Anglais voulait aller vers la vallée de Sebdani. Abou Medjakh n'était engagé que jusque-là, ou du moins le drogman n'avait parlé que de ce but, afin sans doute de dérouter toutes les recherches. Ne pouvant en apprendre davantage, je retournai à Damas.

Mes hôtes étaient inquiets de mon absence. Ils n'avaient rien découvert de leur côté; Halef seul leur donnait quelque espérance par les nouvelles que je lui avais confiées pour eux. De plus, il ne cessait de les exhorter à mettre leur confiance en ma perspicacité, dont il faisait une peinture fabuleuse. Chafeï s'était procuré un passeport et une recommandation de la police pour tout l'eyalet de Damas; on lui fournissait en outre dix cabassers bien armés et tout prêts à le suivre.

Je racontai ce qui m'était arrivé. Mon avis était d'attendre au lendemain matin pour partir; mais rien ne pouvait arrêter la fiévreuse impatience de Yacoub. Il envoya chercher un guide qui se vantait de connaître les chemins aussi bien la nuit que le jour. J'eus à peine le temps de terminer quelques arrangements dans ma chambre et dans mon bagage, pendant que j'envoyais Halef en toute hâte chercher dans les bazars ce que j'avais promis aux lépreux.

Nous quittâmes la ville deux ou trois heures après mon retour. Yacoub s'était procuré plusieurs chevaux de louage pour lui, son domestique et nos provisions.

On ne pouvait dire jusqu'où nous irions, ni combien de temps durerait notre poursuite. Le marchand ne partait pas sans une bourse bien garnie.

La lune se levait en son plein, brillante et claire, lorsque nous atteignîmes la porte de Dieu. Notre troupe était respectable : elle se composait du guide et du loueur de chevaux formant l'avant-garde, de Yacoub, de Halef et des deux Irlandais, du serviteur de notre hôte et de votre propre serviteur, cher lecteur. Derrière nous, les dix cabassers fermaient la marche.

Le gardien de la porte nous laissa passer sans difficulté. Nous avançâmes rapidement. Un peu avant Salehieh, je me détournai pour aller à la recherche de mes lépreux. Ils dormaient au bord de la route. Le bruit des pas les éveilla. Je déposai devant eux un gros paquet, qu'ils saluèrent avec des cris de joie. Nous traversâmes ensuite la bourgade et montâmes lentement les flancs du Koubbet-en-Nasr, des hauteurs duquel on jouit de l'admirable point de vue que j'ai déjà décrit. Je m'arrêtai près du tombeau du saint de l'Islam, et je jetai un regard en arrière sur Damas. La ville brillait, aux rayons de la lune, comme la demeure enchantée des fées et des djin. Les sombres verdures de Goutah l'entouraient d'un noir écrin. A droite, j'entrevoyais la route du Hauran, par laquelle j'étais arrivé à Damas. Cette route continuait au delà des montagnes conduisant à Palmyre, une des cités de mes rêves à laquelle je devais encore renoncer. Je ne soupçonnais guère que mon séjour dans la ville de saint Paul pût être si court.

Derrière le Koubbet-en-Nasr, nous nous dirigeâmes à droite, vers les pentes du Djebel-Rebach. Là nous atteignîmes l'étroit défilé de Rabouh. C'est de ce passage que sort le torrent de Barada, pour arroser le territoire d'un gros bourg appelé Dumar, où nous fîmes enfin halte.

Les cabassers firent lever le chef du lieu, qui nous

apprit le passage de quatre cavaliers au galop. La veille au soir, ils avaient traversé le bourg. Parmi eux, un Anglais vêtu de gris et portant des lunettes bleues se faisait remarquer par son aspect original. La petite troupe avait pris le chemin d'Es-Souk. Nous suivîmes sans délai la même voie.

Le jour commençait au moment où nous arrivions sur le haut plateau d'El-Djedid. Nous avions à droite l'emplacement de la vieille cité d'Abilène, à gauche la montagne qui renferme, dit-on, le tombeau d'Abel. Nous dûmes traverser plusieurs petits villages dont j'ai oublié les noms, et nous nous arrêtâmes dans l'un d'eux pour laisser reposer les chevaux.

En quelques heures, nous venions d'accomplir ce qu'on est convenu d'appeler une journée de marche. Si nous continuions à forcer ainsi nos bêtes, il était certain qu'elles ne nous mèneraient pas longtemps. Le repos était donc absolument imposé. Nous trouvâmes, du reste, en cet endroit une population hospitalière, qui nous reçut bien et nous apporta quantité de fruits rafraîchissants.

Ces gens n'avaient pas vu passer les cavaliers dont nous nous informions; mais dans la soirée ils avaient entendu une petite troupe arriver au trot du côté de Damas. Personne ne s'en était inquiété.

Quand les chevaux eurent soufflé suffisamment, nous partîmes pour Es-Souk, où nous ne découvrîmes pas le moindre indice qui pût nous mettre sur la trace. Un peu plus loin, nous rencontrâmes un cavalier qui s'en revenait seul. Il était âgé; une barbe de neige tombait sur sa poitrine. Notre guide le salua respectueusement et nous le présenta par ces mots :

« Voici Abou Medjakh, le *chabir* (guide) qui a conduit l'Anglais.

— Ah ! c'est toi !... s'écria Yacoub. Où as-tu laissé tes voyageurs ?

— Seigneur, à Sebdani.

— Combien d'hommes accompagnaient l'Anglais ?

— Deux seulement : le drogman et le domestique.

— Connais-tu le drogman ?

— Non. Il se dit de Konieh, mais il ment : il n'a pas l'accent de ce pays. C'est un fourbe, un imposteur.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai bien vu. Il a trompé l'Anglais... Si j'avais pu parler la langue de cet homme du Couchant, je lui aurais dénoncé son drogman.

— Ont-ils des paquets avec eux ?

— Oui, et un cheval pour porter ceux qu'ils ne gardent point sur leur selle ; mais tout le bagage appartient à l'Anglais. Le drogman ne possède qu'une cassette qu'il ne quitte jamais.

— Dans quelle maison sont-ils descendus ?

— Dans aucune. Ils m'ont payé à Sebdani. Après m'avoir congédié, ils ont continué leur route du côté des ruines, quoique leurs montures fussent épuisées. Je me suis reposé chez un ami, et à présent je retourne à Damas. »

A mon tour je demandai au guide :

« N'as-tu point entendu prononcer le nom de l'Anglais ?

— Le drogman lui disait toujours *sierr* (sire). C'est tout ce que j'ai entendu.

— Sierr n'est pas un nom, c'est le titre de sidi en anglais. Cherche un peu dans ta mémoire.

— Ah!... oui... Il ajoutait parfois : Lich... ou Linch. »

J'écoutais avec anxiété... Si c'était... ? Mais non, la rencontre était trop invraisemblable. Je repris néanmoins : « Lindsay?

— Oui, à peu près. Oui, c'est bien cela !

— Décris-moi cet Anglais, je t'en prie.

— Il a un vêtement tout gris et tout neuf; un chapeau gris et haut comme d'en bas jusqu'à mes genoux, des lunettes bleues devant les yeux, une petite pioche à la main, qu'il ne quitte pas, même sur son cheval.

— Ah!... mais c'est mon brave insulaire!... N'as-tu pas remarqué son nez?

— Un nez fort gros et rouge, car il a le bouton d'Alep. Sa bouche est aussi grande et large.

— Et les mains, les as-tu vues ?

— Oui. A la main gauche il manque deux doigts.

— C'est cela, c'est cela même!... Halef, tu entends? l'Anglais vit encore !

— *Hamdoulillah !* cria le petit hadji. Allah est grand et puissant. Il fait tout ce qu'il veut; il commande à la mort et à la vie! »

Yacoub semblait assez étonné de notre joie. Je lui en expliquai brièvement la cause et lui demandai de nous remettre en route tout de suite. Je me sentais fort inquiet sur le sort de Lindsay, échappé aux mains des larrons arabes pour tomber dans celles d'un autre brigand capable des plus mauvais coups.

Le vieux guide s'éloigna. Nous continuâmes au trot notre chemin. La contrée où nous nous trouvions offrait le plus charmant coup d'œil; puis soudain la belle verdure cessa, les villages aux terrasses couvertes de fleurs disparurent. Nous nous engageâmes dans une gorge pro-

fonde, au fond de laquelle courait le Barada, que nous venions de traverser sur un pont. Notre étroit sentier côtoyait le fleuve. Des deux côtés s'élevaient de hautes parois verticales et vraiment effrayantes ; celle de gauche offrait les vestiges d'un ancien escalier taillé dans le roc, mais aujourd'hui presque détruit. Cette gorge se nomme Souk-el-Barada ; elle conduit à la vallée de Sebdani, où nous devions trouver la ville du même nom.

Après avoir passé cet étroit défilé, nous atteignîmes le sud-ouest de la vallée. Nous traversâmes plusieurs villages sans nous y arrêter, et nous arrivâmes à Sebdani. La route avait été si pénible, nos chevaux étaient dans un tel état, que nous n'aurions pu aller plus loin.

Mon coursier noir se sentait certainement de la fatigue; mais il faisait encore bonne contenance. Les autres semblaient complètement épuisés.

Sebdani est un beau village, bien construit, avec de grandes maisons très confortables et des jardins magnifiques de végétation ; il est pourtant situé sur une hauteur assez considérable, dominant la vallée. Presque tous les habitants de ce lieu sont Maronites.

Nos cabassers nous pourvurent promptement d'un logement, où nous nous trouvâmes fort bien.

On nous apprit que l'Anglais n'avait fait que traverser le village. Le guide seul s'était arrêté pour coucher, comme il nous l'avait dit. Mais le maire de Sebdani envoya un courrier dans le petit hameau de Chijit, afin de prendre des informations. Le courrier rentra vers la nuit, disant que l'Anglais avait certainement couché à Chijit et pris le lendemain, dès le matin, un guide pour se rendre à Sogheïr. De là il était allé plus loin, mais personne ne savait où.

Je dormis fort mal cette nuit-là. Aussitôt qu'il fit jour, nous remontâmes à cheval, laissant derrière nous les vignes luxuriantes et les jardins fleuris de Sebdani, pour nous diriger vers Chijit. On se souvient que la chanteuse autrichienne m'avait parlé d'un commerce d'huiles dont Ibrahim prétextait les affaires pressantes. Je me disais que les huiles d'Ibrahim devaient être encore sur l'olivier; mais, à part ce mensonge, il paraissait probable, en effet, que le but du voyage était Beyrouth. Seulement pourquoi le drogman de mon pauvre Lindsay avait-il pris ce chemin, abandonnant tout d'un coup la voie directe de Damas à Beyrouth? Il voulait sans doute mieux se cacher. Cette manière d'agir me faisait trembler pour l'Anglais.

Le village de Chijit est situé tout près des sources du Barada, qui se trouvent sur une hauteur effrayante. Arrivés là, ce qu'on nous dit confirma les informations du messager de Sebdani, et nous poussâmes jusqu'à Sogheïr. La route allait maintenant en pente; nos cabassers s'y montrèrent bien mauvais cavaliers. Leurs chevaux, d'ailleurs, n'en pouvaient plus; ils eussent été incapables d'un second voyage entrepris du même train que le premier.

Les montures de louage ne valaient guère mieux; nous avancions de plus en plus lentement. Ce n'était pas le moyen de rattraper des gens ayant sur nous une avance de huit à neuf heures.

Je proposai à Yacoub de partir en éclaireur avec Halef. Il n'y consentit point, prétendant qu'il ne pouvait rester seul avec les cabassers, auxquels il ne se fiait nullement.

Je rongeais mon frein, me disant, afin de me consoler, que la passion de Lindsay pour les fouilles l'aurait rendu intraitable, et que le drogman devait avoir été contraint de s'arrêter avec lui aux ruines de Balbek.

Mais comment sir David était-il venu à Damas? Comment avait-il échappé à la mort sur les rives de l'Euphrate? Comment avait-il trouvé cet Ibrahim? Ces questions passaient et repassaient dans ma tête sans réponses, ou accompagnées des suppositions les plus fantastiques, et je maudissais à chaque pas notre lenteur de limaçons.

Sogheïr s'élève près d'une cascade qui descend de la montagne pour rejoindre le Barada. Ce village est entouré de peupliers d'Italie et d'autres peupliers au feuillage blanc comme de l'argent. Malgré l'étymologie de son nom, *la petite,* l'endroit est assez considérable. Nous nous arrêtâmes à l'entrée du bourg, et nos cabassers allèrent aux informations.

Ils nous apprirent bientôt que l'Anglais, son drogman et son domestique n'étaient plus à Sogheïr; ils avaient pris la direction d'un étroit passage dans les montagnes de l'Anti-Liban. Après une courte collation et quelques moments de repos, nous les suivîmes.

Il fallut traverser d'abord une vaste plaine, puis descendre dans une vallée; enfin nous atteignîmes le passage dont on nous avait parlé. Nous gravîmes un sentier glissant, aux flancs d'une roche qui surplombait sur notre gauche. A droite, nous avions un affreux abîme au fond duquel mugissait un torrent. Quand nous eûmes atteint l'extrémité opposée du passage, nous aperçûmes les pentes ouest de l'Anti-Liban, sur lesquelles nous étions, s'étendre au loin avec une raideur beaucoup plus grande que celles du levant.

Notre guide nous dit que Balbek se trouvait en droite ligne devant nous, à cinq heures de marche. Cinq heures!... Mais, en calculant la lenteur de nos chevaux,

et la montée si rapide du terrain, il nous en faudrait bien davantage. Notre guide ne nous le cacha point.

En effet, nous dûmes avancer presque toujours en zigzags, traverser je ne sais combien de vallées intermédiaires, nous attarder sur les pentes trop abruptes, avant d'apercevoir, même de loin, les ruines gigantesques de la ville du Soleil, et il nous restait encore plusieurs heures de chemin pour les atteindre. Un des cabassers déclara que son cheval n'irait pas plus loin. Là-dessus le sergent de la troupe fit faire halte. Ni prières ni promesses ne purent rien. Yacoub, de son côté, ne voulait pas plus se séparer des cabassers qu'il ne consentait à nous laisser partir sans lui. Je n'avais qu'à me résigner.

Je finis seulement par obtenir que nous irions jusqu'à un joli village tout proche et très pittoresquement groupé. Une fois là, personne ne voulut plus bouger, même avec la perspective des bakhchich les plus séduisants.

On nous raconta dans le village que l'Anglais tout gris s'y était reposé; qu'il semblait en querelle avec son drogman, et qu'il avait continué la route sous la conduite d'un homme du pays. Cet homme revint bientôt. Il nous dit n'être point allé jusqu'à Balbek; on l'avait congédié au dernier village avant les ruines.

A l'entendre, il existait entre l'Anglais et son drogman un différend assez prononcé; mais l'Anglais, en homme prudent, ne quittait pas son petit pistolet,... un pistolet merveilleux, ajoutait le guide, qu'on peut tirer bien des fois sans le recharger. Cette arme paraissait tenir en respect le compagnon du voyageur à l'habit gris.

J'étais de plus en plus tourmenté sur le sort de Lindsay. La nuit me parut interminable. A peine fit-il jour, que j'éveillai tout le monde; mais je ne pus faire ouvrir

les yeux à nos cabassers qu'en leur distribuant quelques bakhchich.

Yacoub voulait ajouter à mes largesses. Je le priai de ne pas se montrer par trop généreux, car cela pourrait nuire à notre sûreté.

Nous passâmes, sans nous y arrêter, par plusieurs petits hameaux de l'Anti-Liban ; enfin nous approchâmes de Balbek. Les ruines de cette cité célèbre couvrent un vaste terrain plat. Peu de restes d'anciennes cités ont un aspect aussi imposant.

Dès nos premiers pas dans le champ des ruines, nous nous trouvâmes en face d'un pan de muraille formé d'un bloc de pierre calcaire d'une grosseur énorme, mesurant plus de trente mètres de long sur une largeur de soixante. À lui seul, ce bloc donne une idée des matériaux employés dans les antiques constructions de Balbek. Son poids dépasserait trente mille quintaux. Comment, avec les ressources mécaniques et techniques de cette époque reculée, pouvait-on mouvoir de telles masses? C'est là l'énigme.

Le temple du Soleil dont on voit les vestiges à Balbek a été témoin du culte de Baal ou Moloch. Les Romains restaurèrent ses ruines, et l'on sait qu'Antonin le Pieux dédia à Jupiter, dieu du soleil, un temple qui passait pour une merveille. Du reste, il y a deux temples sur l'emplacement de Balbek. Dans tous les deux les divinités syriennes ont été adorées; mais le plus petit était consacré exclusivement à Baal-Jupiter.

Pour élever le bâtiment primitif, on construisit d'abord des fondations énormes dépassant le niveau du sol de quinze mètres. Sur ces assises reposent trois rangées de blocs gigantesques, d'un poids presque égal à celui que

nous avons évalué plus haut. Des colonnes colossales s'élancent de ce soubassement; elles supportent une puissante architrave. Les six colonnes encore debout ont une hauteur de soixante pieds; elles mesurent, au-dessus de la base, six pieds de diamètre. Le plus petit des deux temples avait huit cents pieds de long, quatre cents de large ; il était soutenu par quarante colonnes.

La ville de Balbek existe depuis une haute antiquité. Elle se trouvait placée entre Palmyre et Sidon. Abou Obeïda, qui avait obtenu un traitement si doux pour les chrétiens de Damas quand Khalid prit cette ville, assiégea aussi Balbek. Il fit de l'acropole une citadelle, qu'il fortifia avec les débris des temples. Plus tard, les Mongols se jetèrent dans Balbek; puis, après eux, les Tartares. Ce que ces hordes sauvages laissèrent debout fut détruit en 1170 par un tremblement de terre. Les ruines donnent cependant, aujourd'hui encore, une idée de la magnificence de l'antique cité. Mais quelle triste dévastation !

Ici, à la place occupée par la ville du Soleil, végète maintenant une misérable petite bourgade, peuplée d'Arabes fanatiques et voleurs.

La garnison entretenue à Balbek rend ces parages plus dangereux encore pour le voyageur, car en Orient chaque soldat est doublé d'un pillard.

Je pris ma longue-vue afin d'interroger les lieux. Aucune créature humaine n'apparaissait dans le cercle visuel : comme je l'appris plus tard, la garnison s'était, de son chef, octroyé un congé. Quant aux Arabes moutawileh, habitants de la bourgade, ils ne se montraient point.

On s'étonne, on s'effraye presque de se voir seul au

milieu de ces gigantesques débris, devant lesquels l'homme ressemble à une fourmi. Comment retrouver Lindsay? Je priai le chef de l'escorte de disposer ses hommes autour de la place pour faciliter les recherches. Il s'y refusa net, voulant avant tout se reposer et manger.

Il fallait bien attendre. Quand le repos et le repas eurent pris fin, je recommençai mes instances : personne ne bougea. Je priai, je me fâchai; Yacoub en fit autant. Peines perdues! Enfin le *tchaneh* (sergent) déclara sans vergogne que ni lui ni ses gens ne feraient un pas, à moins qu'on ne doublât les bakhchich. Yacoub mettait déjà la main à sa poche. Je l'arrêtai en lui disant :

« Ces hommes ne t'ont-ils pas été donnés par la police afin de te prêter main-forte en toute occasion?

— Certainement.

— Ne les payes-tu pas?

— Je leur fournis la nourriture et le fourrage, et je paye par jour cinq piastres au tchaneh et deux aux autres.

— Bien. Puisque tu les as pris pour te servir et qu'ils ne font rien, tu ne dois pas même payer ce qui avait été convenu. Je te laisse, je poursuis ma route. Toi, retourne à Damas et va dire au pacha quels fainéants il t'a donnés pour gardes.

— En quoi cela te regarde-t-il? cria grossièrement le sergent.

— Sois plus poli, je te prie, interrompis-je. Je ne suis ni un cabasser ni un nefer. Voyons, veux-tu faire ou non ton devoir? Tu vois ce mur, à l'est? Va ranger tes hommes à son ombre : nous t'y rejoindrons tout à l'heure. »

Le sergent se leva en grommelant et sauta sur son cheval. Les autres l'imitèrent, et la troupe s'éloigna dans la

direction indiquée, mais pas précisément en bon ordre.

Un ruisseau serpentait parmi les ruines. Je pensai qu'un étranger ayant des chevaux devait se tenir non loin de l'eau. Nous nous partageâmes pour chercher dans les environs des ruines. Halef accompagnait Yacoub ; je pris avec moi les deux Irlandais. Nous nous séparâmes, choisissant un point de rendez-vous.

Après avoir quelque peu erré, j'aperçus, derrière une grosse colonne brisée, un pan de mur dont les flancs étaient déchirés par une ouverture large et béante. Devant ce trou un homme était assis, vêtu d'un pantalon, d'une jaquette, et portant un fez sur la tête. Il tenait sa carabine et demeurait immobile. A cinq cents pas plus loin, un long cylindre gris s'agitait dans le mouvement cadencé que fait un homme qui pioche. Le reste du corps du possesseur de ce cylindre restait enfoui dans une fosse déjà profonde.

Je me cachai derrière la colonne et sautai à bas de mon cheval, dont je jetai les rênes à l'un des Irlandais, leur faisant signe à tous deux de se dissimuler de leur mieux jusqu'à ce que je les appelasse ; puis je m'avançai près du personnage assis. Il ne pouvait me voir, car il regardait à l'opposé ; mais il se retourna au bruit de mes pas, me criant en anglais :

« Stop ! personne ne doit approcher d'ici !

— Et pourquoi ? répliquai-je dans la même langue.

— Ah ! vous savez l'anglais ? Êtes-vous un drogman ?

— Non ; mais laissez votre arme. Je suis un ami de l'homme qui creuse là-bas. Ne se nomme-t-il point sir David Lindsay ?

— *Yes.*

— Vous êtes son domestique ?

— *Yes.*

— Bien ! Je le connais et voudrais le surprendre.

— Quelle chance ! Allez le trouver. Il m'avait recommandé d'empêcher qu'on ne le dérangeât ; mais on ne rencontre pas tous les jours des connaissances dans les ruines de Balbek. »

Je m'approchai si doucement, et l'Anglais était si absorbé, que j'avais atteint le bord de la fosse avant qu'il se doutât que je fusse là. Tout à coup il releva la tête. Je me plaçai droit devant lui.

« *S'death !* qui êtes-vous ? » murmura Lindsay, pétrifié d'étonnement.

Ses yeux restèrent fixes ; sa bouche s'ouvrit démesurément, mais aucun son n'en sortit. Ses lunettes tombèrent sur son pauvre nez, toujours malade... Ah ! c'était bien Lindsay.

« Eh bien, sir, demandai-je, pourquoi ne m'avez-vous pas attendu près du canal Anana ?

— Oh ! que tous les bons esprits m'assistent ! murmurait enfin le brave insulaire. Qui êtes-vous ? N'êtes-vous pas mort ?

— Si, je suis mort ; je vous apparais sous forme de spectre. Avez-vous peur d'un revenant qui fut votre ami fidèle ?

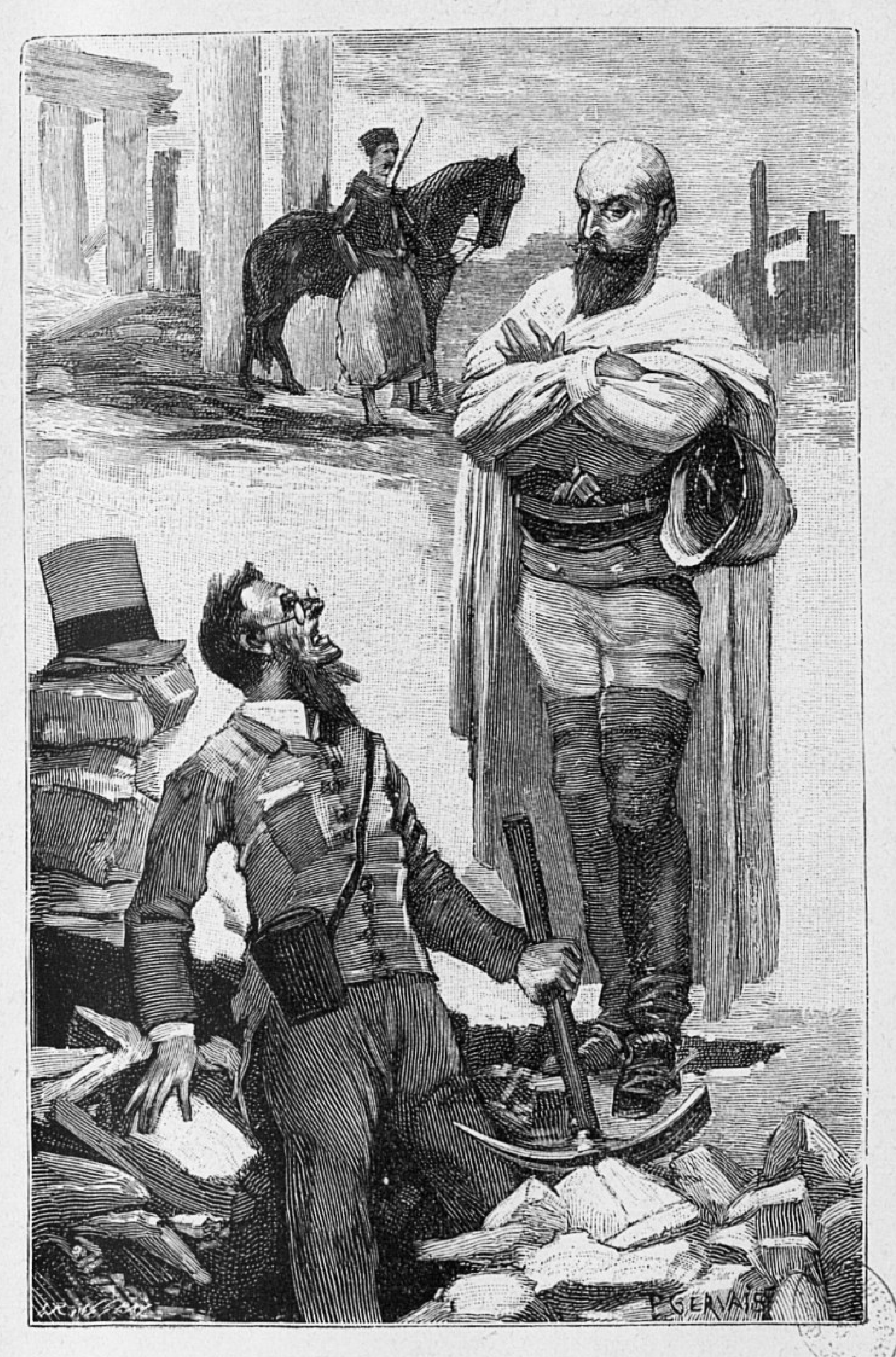
— Non,... oh ! *no !* »

A ces mots, sortant de son trou, le bon Lindsay sauta sur moi et me serra fortement dans ses bras.

« Vous vivez, master ! vous vivez ! disait-il tout attendri. Et Halef ?

— Halef ? Il est ici, avec deux autres vieilles connaissances de mon ami Lindsay.

— Et qui donc ?



« Qui êtes vous ? » murmura Lindsay, pétrifié d'étonnement.

— Bill et Fred, que je suis allé chercher chez les Haddedin.

— *Aoh!* est-il possible? Vous *étiez* chez les Haddedin?

— Oui. J'y suis resté deux mois.

— Et moi, *well*,... jamais je n'ai pu les retrouver.

— Quel est donc cet homme, là-bas, près du mur?

— Un domestique que j'avais engagé à Damas pour... Mais venez, master, nous causerons. »

Nous nous dirigeâmes ensemble vers le mur. Lindsay pénétra dans le trou et en ressortit bientôt avec une bouteille et un verre. C'était du *sherry,* du vieux et excellent sherry qu'il m'apportait.

« Attendez, il y a par là deux compatriotes qui trinqueront volontiers, » dis-je à mon insulaire.

J'appelai les Irlandais; il y eut une scène curieuse.

Les deux braves fils d'Erin pleuraient d'attendrissement. Lindsay se livrait à la plus extravagante pantomime pour refouler sa joie et son émotion, pour garder sa dignité de gentleman.

Je repris enfin :

« Où est donc votre drogman?

— Mon drogman! Où avez-vous appris que j'en avais un?

— Ah! voilà... Je sais même que vous l'avez engagé le jour de la fête d'Er-Rimal, dans une baraque de saltimbanques.

— Merveilleux! prodigieux! Homme étonnant, vous savez donc tout? Est-ce par hasard que vous m'avez rencontré, ou me cherchiez-vous?

— Je vous cherchais. Nous courons sur vos talons depuis Damas. Enfin, où est votre drogman?

— Parti.

— Parti !... avec armes et bagages ?

— *No*,... tout le bagage me reste. Il est là. »

En même temps, l'Anglais me montrait l'ouverture de la muraille.

« En vérité ! m'écriai-je, mais c'est excellent ! Racontez-moi donc l'aventure.

— Quoi ! tout ce qui m'est arrivé ?

— Non, pas maintenant ; dites-moi seulement ce qui concerne le drogman. Nous le poursuivons, nous sommes à ses trousses.

— Vous le poursuivez ? Et pourquoi ?

— Parce que c'est un voleur et, en outre, un drôle avec lequel j'ai un ancien compte à régler.

— Un voleur ? Ah ! ah ! c'est bien possible. Un voleur de bijoux ?

— Précisément... Vous les avez vus ?

— *Yes !*... Puisque vous le savez, je n'ai pas besoin de vous dire où j'ai rencontré le maroufle. Il m'avait reconnu pour un Anglais, et il se mit aussitôt à parler ma langue. Il avait, prétendait-il, des affaires d'huiles à traiter sur la route de Beyrouth. Comme je voulais voir Jérusalem, je l'engageai. Il me promit de me conduire. Nous devions nous embarquer à Jaffa, afin d'aller par mer à Beyrouth. Il se chargeait de louer un guide. Quand il fut prêt, il vint me chercher dans mon logement de Damas, où je l'attendais. Nous ne nous adjoignîmes de guide qu'à Salehieh.

— Je le sais. J'ai rencontré cet homme et lui ai parlé.

— *Well !* cela devait être. Donc mon drôle me fit grimper par l'Anti-Liban. Dès le soir, je commençai à soupçonner un mauvais tour ; le matin, je fus convaincu

que nous n'étions pas sur la route de Jérusalem. Je me fâchai. Le drogman essaya de me donner le change ; puis il prétendit avoir voulu me montrer les ruines de Balbek, où je trouverais force *fowling-bulls*. Cela me radoucit un peu. Cependant ma méfiance était éveillée. Je me dis que la hâte avec laquelle ce coquin avait voulu quitter Damas et la façon insensée dont il me faisait marcher ressemblaient à une fuite. Arrivé ici, il avait l'air d'être chez lui. Il me conduisit droit à ce mur, en m'assurant que nous serions logés au mieux dans cette excavation. Les chevaux restèrent dehors ; nous nous arrangeâmes à l'intérieur pour dormir.

« La nuit n'était pas bien avancée, quand j'entendis, comme dans un rêve, les chevaux hennir. Je sentis aussi une main se glisser dans ma poche. Cela m'éveilla tout à fait. Je sautai sur mes pieds : mon portefeuille manquait. Je m'élançai dehors. Mon drôle, déjà à cheval, se préparait à décamper. Je tirai, car la nuit était claire : le cheval tomba. L'homme tenta d'enlever une boîte qu'il tenait toujours sur sa selle ; mais elle était fortement liée. Il craignit de perdre du temps, et dès que j'approchai il prit la fuite.

« Je me suis emparé de la cassette ;... elle est pleine de joyaux.

— Et votre portefeuille ?

— Ah ! une véritable perte,... objets précieux : papiers à emplâtres, bobines de fil, aiguilles, toutes sortes d'instruments ! Je ne le quittais jamais. Quant à mon argent, il est dans une poche plus secrète, *well !*

— Écoutez, sir : vous avez fait là le coup le plus heureux. L'homme à qui appartiennent ces joyaux les cherche en désespéré. Il m'accompagne. Vous allez lui rendre la vie.

— Appelez-le, sir; je lui remettrai le tout bien vite. »

Lindsay se replongea dans le trou, puis en sortit avec un paquet qu'il ouvrit. Le paquet contenait une chemise et une toile à turban, plus la fameuse cassette remplie de cartons et d'étuis. Je tirai deux coups de fusil : on me répondit presque aussitôt. Nos gens n'étaient pas bien loin. Lindsay et ses deux domestiques se cachèrent alors dans la cave, pour me laisser le plaisir de jeter Yacoub dans la stupéfaction. Celui-ci accourait avec Halef. Tous deux pouvaient voir le paquet près de moi.

« Tu as tiré, sidi? demanda Halef.

— Oui.

— As-tu trouvé quelque objet?

— Certainement. Yacoub, développe un peu ce turban : il y a là quelque chose pour toi. »

Le marchand se pencha, puis poussa un grand cri en battant des mains :

« *Allah ïa Allah!* répétait-il. Mes bijoux!

— Le compte y est-il bien?

— Je le crois. O seigneur, où donc les as-tu trouvés?

— Ce n'est pas moi que tu dois remercier, Yacoub, mais un voyageur qui est ici tout près, dans cette excavation... Va le chercher, Halef. »

Le petit hadji ne fut pas plus tôt entré, qu'il s'écria comme un fou :

« *Allah akbar!* l'Anglais! l'Anglais! »

La scène de reconnaissance se devine. Quand l'émotion fut un peu calmée, je descendis dans l'*appartement* de Lindsay. Il était formé d'une galerie voûtée et obstruée par des décombres, ce qui constituait une sorte de salle divisée en deux et assez vaste pour contenir

les chevaux, les bagages et le lit de camp de mon insulaire.

Il paraît que le cheval tué avait été enfoui dans la partie la plus reculée des décombres, pour ne point attirer les vautours.

Yacoub commençait à se montrer moins joyeux; il eût voulu saisir le voleur.

« Je donnerais beaucoup pour le tenir, murmura-t-il. Seigneur, crois-tu donc qu'il soit impossible de le rejoindre?

— N'es-tu pas assez heureux de rentrer en possession de ton bien? A ta place, je m'en contenterais.

— Non. Je veux que ce brigand soit puni.

— Eh bien, nous essayerons de le rattraper.

— Comment y parvenir?

— Ne penses-tu pas que cet homme reviendra? Laissera-t-il une pareille prise lui échapper sans tenter de recouvrer son vol?

— Il aura peur de nous.

— Comment peut-il savoir que nous sommes ici? Je m'imagine qu'il reviendra sur ses pas. Il croit sir David seul avec son domestique, il essayera de le surprendre. C'est à nous d'épier son retour.

— Volontiers. J'attendrai tant qu'il faudra. Cet homme doit payer sa trahison.

— Je serais d'avis de cacher nos chevaux et de faire disparaître les cabassers. On peut envoyer ces derniers à la caserne du village, où ils seront enchantés de passer le temps sans rien faire. Nous trouverons bien aussi une maison où loger nos chevaux.

— Très juste, ce que tu dis, seigneur. Je vais m'en occuper tout de suite. J'ai des lettres pour le maire, ou

plutôt pour le kadja-pacha, car Balbek n'est point un village, mais une ville. Je cours m'entendre avec les autorités. »

Là-dessus le négociant enfourcha sa monture et s'éloigna rapidement.

Cependant aucun cabasser ne se montrait vers l'endroit que je leur avais désigné. Je soupçonnai la paresse de nos gens : ils avaient dû, au lieu de se livrer aux recherches convenues, se rendre tout droit à quelque café de la ville et se vanter d'une foule de prouesses plus ou moins vraisemblables. La suite justifia mes suppositions.

En attendant le retour de Yacoub, nous nous mîmes, Lindsay et moi, à causer du passé. Je racontai mes aventures si tragiques à mon brave Anglais.

« Ainsi vous me teniez pour mort? me dit-il, lorsque j'eus terminé mon récit. De mon côté je pleurais votre perte, car les drôles qui m'avaient fait prisonnier racontaient toutes sortes de mensonges.

— Vous avez été prisonnier, sir?

— *Yes,... well!*

— Et de qui?

— Ah! voilà. Je m'en allais faire mes fouilles avec les gens trouvés à Bagdad... Vous vous souvenez? L'un d'eux était un drogman passable. Nous ne pûmes rien découvrir. En revenant, j'aperçus votre feuille de papier, et, d'après vos instructions, nous suivîmes le canal Anana. C'était là une sottise, une grosse sottise...

— Parce que vous avez été pris?

— *Yes.* Nous campâmes sur le bord du canal... Nous dormions...

— Ah! ce fut pendant la nuit?

— Non, pendant le jour; seulement nous aurions dû

prendre plus de précautions. Enfin ils tombèrent sur nous avant que nous eussions pu nous rendre compte de rien. Nous fûmes liés et dévalisés.

— Aviez-vous de l'argent ?

— Très peu, puisque nous devions si prochainement rentrer à Bagdad.

— Mais quels étaient ces gens ?

— Des Arabes de la tribu des Shat, disaient-ils.

— Les mêmes que ceux qui nous attaquèrent plus tard, sans doute.

— Qui sait ? Ils nous cachèrent dans les ruines, où ils nous laissèrent souffrir la faim ; puis ils nous traînèrent après eux.

— Jusqu'où ?

— Je n'en sais rien. Nous marchions au milieu de marécages terribles. Ils ne semblaient pas en vouloir à nos vies, mais seulement à ma bourse. Je dus écrire à Bagdad au banquier anglais de donner vingt mille piastres pour ma rançon. Ces drôles portèrent eux-mêmes la lettre : leur audace est incroyable ! Mais je tournai l'écrit de manière à faire comprendre qu'il ne fallait rien leur accorder. John Hogman leur répondit en les remettant à trois semaines, sous prétexte de manquer d'argent.

— Mais vous vous exposiez fort !

— Point du tout... D'ailleurs, je parvins à m'enfuir. On nous avait conduits tout près de Bagdad, pour éviter la rencontre d'une tribu ennemie. Un détachement de celle-ci vint attaquer nos brigands, qui n'étaient pas nombreux. Pendant le combat, nous nous échappâmes. Je vous dirai plus tard tous les détails de nos ruses. Toujours est-il que nous arrivâmes heureusement à Bagdad.

— Êtes-vous retourné à notre logis ?

— *Yes*. J'y appris que vous veniez de partir pour rejoindre les Haddedîn. Que faire ? Je voulais aller vous retrouver. Le voyage par eau n'était pas praticable à ce moment : je vendis ma yole, qui me devenait inutile; je pris un guide sachant un peu l'anglais, et je partis à cheval sur vos traces. Ce fut une rude chevauchée. A Selamia, je m'embarquai afin de traverser le Tigre; mais, arrivé à l'autre rive, plus de Haddedîn : ils étaient en fuite, et vous aviez été tué.

— Qui vous a dit cela ?

— Les gens du pays. Ils nous racontèrent que la tribu des Abou-Salmoun ravageait toute la contrée, massacrant et pillant les voyageurs. Tout faisait croire que vous étiez au nombre de leurs victimes. Je crus imprudent de m'exposer davantage et me dirigeai vers Damas. Là je congédiai le guide et demeurai plusieurs semaines à me reposer. Je ne faisais autre chose que de parcourir les rues en flânant; j'étais assez incertain sur ce que je voulais entreprendre. Si vous aviez eu la bonne idée de descendre dans le quartier chrétien, vous m'auriez rencontré immanquablement. Le reste, vous le savez.

— Je vous remercie, master. Vous avez fait, pour me retrouver, une longue et pénible route.

— *Pshaw !* vous auriez agi de même, n'est-ce pas ? »

En ce moment, nous aperçûmes une troupe de gens arrivant par le chemin que le marchand et moi avions pris pour entrer dans les ruines. Je m'avançai devant l'entrée de notre cachette : bientôt je reconnus nos cabassers.

Que signifiait cette évolution militaire ? Où allaient-ils ? Cela me fut promptement expliqué, car Yacoub s'avançait vers nous, accompagné du kadja-pacha, vieil-

lard à l'aspect vénérable, dont la physionomie inspirait la confiance.

« *Salam!* murmura ce fonctionnaire en nous abordant.

— *Aleïkoum!* répondîmes-nous.

— Je suis le kadja-pacha de Balbek. Je viens vous voir et fumer une pipe avec vous. »

Il tira sans tarder un tchibouk de sa ceinture. Lindsay lui présenta immédiatement du tabac.

« Sois le bienvenu, effendi! repris-je. Nous autorises-tu à séjourner quelque peu sur le territoire où tu commandes?

— Restez-y tant qu'il vous plaira, et permettez-moi de m'asseoir ici, près de vous. Je sais que vous êtes des Franks; j'ai lu les papiers qui vous recommandent. Je ferai tout mon possible pour vous être utile. D'abord je vous apprendrai que je renvoie les cabassers à Damas...

— Tu les renvoies?

— Oui. Ils étaient tous dans un café, bavardant sur vous et vos affaires. Comment voulez-vous surprendre un voleur, si tout le monde sait que vous le guettez? D'ailleurs, ce Yacoub Afrah de Damas m'a raconté combien ces hommes se sont montrés indociles en chemin, combien ils vous ont fatigués par leurs demandes d'argent, alors qu'ils étaient tenus de vous servir moyennant la paye convenue. C'est pourquoi je les chasse. J'ai remis à leur tchaneh une lettre qui apprendra à son kaïmakan combien il doit être puni. Le Grand Seigneur, qu'Allah conserve! veut que l'ordre et la discipline règnent dans ses États; nous autres fonctionnaires, nous devons y veiller avec soin. »

Il y avait donc un honnête fonctionnaire dans les États

du Grand Seigneur! Je regardais cet homme comme quelque chose de rare et de précieux. Dans la suite de la conversation, il nous fit entendre qu'il ne pouvait rien pour nous d'une manière directe, mais que sa discrétion et son concours nous étaient assurés; quant au reste, à nous d'y pourvoir.

« Réjouissez-vous, ajouta-t-il, d'être tombé entre mes mains. Savez-vous ce qu'aurait fait un autre? Il vous aurait tout d'abord réclamé la cassette, sous prétexte de décider à qui elle devait appartenir. Il vous aurait ensuite soumis à beaucoup de formalités, soi-disant pour s'assurer de la réalité du vol à votre préjudice, de votre qualité de véritables possesseurs, etc. Tout cela eût demandé du temps, tant de temps, que pierreries et bijoux eussent fini par se fondre comme de la cire. »

Il avait raison. Yacoub pouvait s'estimer fort heureux de rencontrer un employé du gouvernement turc gardant quelques notions d'honnêteté.

Le kadja-pacha nous offrit de loger nos chevaux, nous recommandant de les lui envoyer un par un, afin de ne pas attirer l'attention. Après un entretien des plus amicaux, il nous quitta, nous avertissant encore de prendre garde à ne pas trop nous aventurer dans les galeries souterraines, où il est fort aisé de se perdre.

Yacoub avait laissé déjà son cheval chez le pacha. Nous sellâmes les nôtres et les conduisîmes l'un après l'autre à la ville.

La ville de Balbek est petite et d'un aspect que les imposantes ruines des alentours rendent encore plus chétif.

Les habitants font un médiocre commerce de soie. Ils élèvent aussi des chevaux et des mulets renommés dans la province.

Le pacha possédait une maison assez confortable; il nous fournit pour nos bêtes une écurie dont nous fûmes très satisfaits. Après avoir passé quelque temps en ville, je m'en retournai aux ruines, mais par un autre chemin.

Afin de ne point éveiller les soupçons du voleur, dans le cas où il se tiendrait aux aguets dans les environs, je marchais lentement, affectant de m'occuper des magnifiques restes de la vieille cité, lesquels, en réalité, m'impressionnaient vivement.

Quelle différence entre ces races antiques qui élevèrent de pareils édifices, et la race abâtardie qui végète dans les misérables huttes modernes de Balbek!

Des serpents fuyaient à mon approche au fond des fissures des murailles ou derrière les fûts de colonnes. Un caméléon me regarda d'un œil curieux. Un faucon planait dans les airs; il descendit par une ligne oblique et vint se poser sur une haute colonne encore debout, où il avait son nid.

J'avançais toujours. Soudain je crus voir une ombre se glisser au loin, l'ombre d'un nuage sans doute. Cependant je résolus d'interroger la place et m'y rendis sans me hâter, affectant même quelques circuits.

Derrière une double colonne s'ouvrait une sorte de caverne fort longue ressemblant à un tunnel. La curiosité me prit. Cette galerie conduisait peut-être aux salles mystérieuses où, à la lueur rougeâtre des torches, on immolait les victimes de Baal. Pourquoi ne ferais-je point quelques pas dans ce corridor étrange? Tant que je verrais derrière moi la lumière de l'entrée, je ne courrais aucun danger de m'égarer.

Je ne résistai point à cette envie. Le couloir eût été assez large pour laisser passer quatre personnes de front;

une voûte admirablement construite le couvrait. L'air y était pur et même sec.

Je plongeais mon regard dans ces ténèbres; j'écoutais ce silence séculaire. Je songeais aux terreurs des malheureux entraînés jadis dans ces galeries.

Ah! si tout à coup le fond de ce passage obscur s'était éclairé de torches, si les ombres des prêtres du Soleil étaient apparues pour me lier et m'égorger aux pieds de Moloch!

Je frissonnai malgré moi et ne voulus pas aller plus loin. Je me retournai afin de regagner l'entrée, et je saluai avec un soupir de soulagement la belle lumière du jour. Le soleil... Mais quel choc!... Quel est ce bruit derrière moi? Un coup violent m'atteignit à la nuque. Je chancelai, j'étendis le bras pour me défendre, puis je ne sentis plus rien : la nuit se fit complète autour de moi.

Combien de temps restai-je évanoui? Je n'en sais rien. Je repris lentement mes sens, et il se passa encore longtemps avant que je pusse me rendre compte de ma situation. Je ne me souvenais pas même de ce qui m'était arrivé.

Je gisais à terre, les quatre membres solidement liés. Où donc étais-je? Une obscurité profonde m'environnait. Deux petits points ronds et brillants se montraient non loin de moi. Ils disparaissaient parfois, puis je les voyais de nouveau. C'étaient des yeux, deux yeux terribles fixés sur les miens et se fermant par instants : non pas les yeux d'un animal quelconque, mais les yeux d'un être humain!

Quel était cet homme? Celui dont l'agression m'avait si traîtreusement surpris sans doute. Mais pourquoi me

traitait-il ainsi ? J'allais formuler mes questions en arabe ou en turc, lorsque mon ennemi prit lui-même la parole :

« Ah ! tu te réveilles, dit-il. On peut te parler ! »

Cette voix, je la reconnaissais. On ne l'oubliait guère quand on l'avait une fois entendue : monotone, sourde et menaçante dans son uniforme tonalité, elle ne ressemblait à aucune autre.

J'étais en face d'Ibrahim Mamour... Devais-je lui répondre ? Pourquoi pas ? Il prendrait mon silence pour de la peur. Je ne voulais pas, du reste, lui demander grâce, je le méprisais trop pour cela.

« Parle, repris-je simplement.

— Me reconnais-tu ?

— Oui.

— Je ne le crois pas. Comment me reconnaîtrais-tu ici ?

— A la voix. Tu es Ibrahim Mamour.

— Bien. Tu me reconnais ; mais tu apprendras à m'apprécier mieux encore. Tu souviens-tu de l'Égypte ?

— Oui.

— Te souviens-tu de Guzula[1] ?

— Oui.

— Le fleuve ne m'a point englouti, lorsque je suis tombé au milieu de ses flots soulevés. Allah me réservait pour la vengeance !

— C'est moi qui t'ai sauvé la vie. Allah ne permet pas que je te craigne.

— Tu crois cela ? Pourquoi donc alors vient-il de te

[1] Ou Senitza, nom de la fiancée d'Isla ben Mafleï, que M. May avait enlevée des mains d'Ibrahim Mamour.

livrer entre mes mains ? Je t'ai cherché au Caire et ne t'ai point trouvé. A Damas, je ne te cherchais pas, et je t'ai rencontré.

— Dis que tu m'as fui !... Ibrahim Mamour, ou plutôt Daoud Ibrahim, tu es un lâche !

— Tais-toi, scorpion ! Je suis le lion qui te dévorera ! Je t'ai fui parce que je savais que tu allais me trahir. Je voulais mettre le fruit de mon labeur à l'abri ; je n'abandonnais pas ma vengeance pour cela. Quant à la cassette, sois tranquille, ton allié ne la tient point encore : je saurai la reprendre !

— Essaye-le !

— Oui, je l'essayerai,... je ferai le coup. Tu verras les pierreries du joaillier en ma possession, puis tu mourras ! N'es-tu pas la cause de tous les tourments de mon cœur ? Tu m'as pris Guzula ! Avec elle, je serais devenu un autre homme. Sa perte m'a replongé dans mon ancienne vie. Je me vengerai. Tu mourras non par une balle, ni par le poignard, mais lentement. La faim déchirera tes entrailles, la soif torturera ton âme. Tu souffriras comme on souffre dans la géhenne avant même d'y tomber. Tu ne peux m'échapper. Si tu savais qui je suis, tu resterais pétrifié de terreur !

— Je ne te demande pas ton histoire.

— Mais je veux te la dire, afin de voir ton désespoir, afin d'entendre tes dents claquer d'effroi. Sais-tu ce que c'est qu'un *tchouvaldar*[1] ?

— Oui. J'ai entendu parler des exploits de ces tchouvaldar, qui naguère ont épouvanté Constantinople.

[1] Mot à mot, *homme de sac*. Celui qui porte dans un sac sa victime pour la jeter à l'eau.

— Sais-tu qu'ils forment une caste gouvernée par un chef tout-puissant?

— Je l'ignore.

— Ce chef, c'est moi!

— Tu te vantes!

— Non. Est-ce que tu n'as pas vu mes richesses en Égypte? Comment aurais-je acquis une telle fortune, moi le petit fonctionnaire disgracié?

« Afrah ben Houlam, d'Andrinople, subit un jour la peine du sac parce que mes gens avaient su combien il portait d'argent sur lui. Ses papiers me furent remis. Je résolus de m'en servir en prenant la place de l'assassiné. Je me rendis à Damas pour piller la boutique du riche joaillier dès que j'en trouverais l'occasion. J'allais réussir, quand ta présence a dérangé mes plans, giaour maudit! Il a fallu me hâter, me contenter de peu, tandis que j'aurais eu une somme immense. Puisse le Cheïtan ouvrir sous tes pieds les plus cuisantes profondeurs de l'enfer!... Mais tu verras la cassette entre mes mains, tu sauras que je ne me laisse pas reprendre ce que j'ai volé!... Oui, ce sera la dernière chose que tes yeux verront en ce monde!

« Comprends-tu bien où tu es? Tu es dans un lieu d'où tu ne peux sortir, et où personne ne viendra te secourir. Je connais ces régions souterraines : je suis né tout près d'ici, à Sogheïr. Mon père vivait dans ces ruines, lorsque le pacha d'Égypte vint en Syrie pour forcer les hommes et les jeunes gens à faire partie de sa milice. Nous nous cachâmes au milieu des murailles à demi écroulées; nous vécûmes dans ces ténèbres, dans ces galeries tortueuses. Enfant, j'appris à connaître les moindres détours de ces couloirs. Je sais la place où peut pourrir un vivant, après de longues tortures, sans que

jamais ses cris soient entendus, sans que son cadavre trahisse le meurtrier.

— Allah seul connaît le lieu où je dois mourir!

— Allah ne peut t'aider, giaour! Ta mort est certaine.

— Dis-moi, en attendant, où est à présent ce Baroud el Amasat qui t'avait vendu Senitza.

— Je ne te le dirai pas.

— Tu vois bien que ma mort n'a rien de certain; autrement que t'importerait de confier un secret à un mourant?

— Je ne crains pas ta langue; mais tu ne dois plus voir aucune de tes demandes exaucée. Je serai inexorable pour toi. Maintenant tais-toi, je veux dormir; demain la besogne sera rude.

— Tu ne dormiras pas, ta conscience te tiendra éveillé.

— Les giaours ont peut-être une conscience, un vrai croyant n'en a pas! »

Je l'entendis alors s'étendre près de moi. Voulait-il réellement dormir? Était-ce une ruse? Ne cherchait-il point à jouer avec moi comme l'enfant avec le malheureux hanneton qu'il tient au bout d'un fil?

Je l'examinais attentivement. Non, il n'essayait pas de dormir. Ses yeux se fermaient quelquefois; mais il les rouvrait aussitôt pour me regarder, et certes sa prunelle n'avait rien d'endormi ni de fatigué. Du reste, sachant la manière dont j'étais lié, il ne pouvait guère se livrer au sommeil. Pourvu sans doute de cordes insuffisantes, il avait simplement attaché mes deux pieds au-dessus des chevilles et mes mains au poignet. Une corde réunissait les deux ligatures; mais je parvenais, sans trop de peine,

à remuer les bras en avant et même à toucher mes pieds.

Si seulement j'avais eu un couteau ! Hélas ! mes poches et ma ceinture étaient vides. Me fallait-il donc, comme il le disait, mourir de cette misérable et cruelle mort ? Comment ! je ne trouverais pas un moyen de me défendre !

Il avait des armes, lui... Ah ! si je pouvais lui arracher son couteau ! En quelques secondes je serais libre !

Pourquoi cet homme ne m'avait-il pas tué ? Le temps écoulé depuis mon évanouissement avait dû être assez long. Pourquoi attendait-il ainsi ? Où me traînerait-il ensuite ? Mes liens étaient-ils vraiment aisés à rompre ?

Je réfléchissais à toutes les circonstances de ma captivité. Le désir, le besoin de vivre, surexcitait mes forces. Si j'étendais le doigt pour chercher son couteau ?... impossible ! L'étrangler ?... impossible ! Je n'aurais pas réussi à étendre assez les doigts pour saisir le cou de cet homme vigoureux.

Si je me servais de mes pieds ? Si j'essayais de lui briser la tempe par un effort suprême ?

Non ! car, dans le cas où je me tromperais d'endrcit je serais perdu.

Alors j'en revenais à ma première idée. Il me fallait son couteau, son poignard : sans cette arme, toutes mes tentatives restaient vaines.

Je me courbai doucement, doucement, pour interroger la place du prétendu dormeur ; puis je me relevai plus doucement encore.

Il fallait que pas un pli de mes vêtements ne bougeât, que pas un souffle de ma respiration ne me trahît.

Je fermai les yeux : ils devaient briller dans l'ombre, puisque je voyais les siens.

Ce fut long, pénible, terrible... Je me redressai enfin

sur mes pieds. Rouvrant les paupières, je vis ses prunelles dans l'obscurité. J'attendis qu'elles ne brillassent plus.

Un cri retentit : je m'étais jeté sur cet homme. Mon genou gauche serrait sa poitrine, l'autre sa gorge. Il leva instinctivement les bras pour se débarrasser de l'oppression; j'en profitai, et, de mes mains liées, je parvins cependant à saisir le manche du poignard placé dans sa ceinture. Je le tirai rapidement.

Ibrahim comprit le danger. Il se dégagea par un violent effort et me jeta par terre en s'écriant :

« Chien ! tu ne m'échapperas pas ! »

Il ne me toucha que du bout du doigt, car je m'étais jeté de côté. En de pareilles ténèbres, les mouvements portent souvent à faux.

Devinant par son geste la place où il se trouvait, je parvins à me glisser derrière lui. Il grommelait, plein de rage :

« Giaour, où es-tu ? Oh ! tu ne m'échapperas pas ! »

Je me hâtai de trancher les liens de mes pieds. Je pus faire alors plusieurs pas. Mais où aller ? de quel côté fuir ? Je n'avais guère le temps d'y réfléchir. Fallait-il m'enfoncer dans ces couloirs ? Le pacha m'en avait peint tout le danger... Devais-je lutter contre mon ennemi pour le contraindre à me servir de guide ?

Il devait avoir des armes à feu. Il eût fallu être sûr de le vaincre, et, mort, en quoi eût-il pu m'aider ?

Ce fut, je l'avoue, un moment d'angoisse affreuse. Que faisait-il ? Se trouvait-il devant ou derrière moi, à ma droite ou à ma gauche ? Allait-il se précipiter sur moi ?

Bah ! ces galeries ne pouvaient indéfiniment s'étendre.

Je m'avançai, tâtant des mains et du pied. Je parvins à faire environ deux cents pas ou glissades, car je ne marchais qu'avec précaution, en me soutenant aux murs.

L'air devint plus froid, plus humide. Je redoublai d'attention. Après avoir fait encore quelques pas, je trouvai que le sol manquait. Je tâtai soigneusement : il y avait là une sorte de vide aussi large que la galerie. C'était un puits, sans doute, dont l'eau causait le rafraîchissement de l'air. Quelle profondeur avait-il ?...

Je frissonnais. Sauter au-dessus du trou ?... Mais que rencontrerais-je au delà ? Il me fallait donc revenir sur mes pas. Ah ! le péril était le même. Le silence de mon ennemi m'effrayait plus que le reste. Il épiait probablement mon retour. Peut-être me croyait-il enfui ; peut-être m'attendait-il près de la sortie.

Mais je ne pouvais rester où j'étais. Je pris le poignard entre mes dents et marchai à quatre pattes, avançant toujours la main afin de tâter avant de m'engager plus loin.

Je glissai ainsi lentement, bien lentement. Je comptai deux cents fois en levant le genou ; donc je devais me retrouver à la place que j'avais quittée. Je crois qu'il me fallut une heure pour ce trajet.

Je continuai encore pendant une demi-heure approximativement ; après quoi je sentis que le mur offrait un angle à droite et à gauche. Se poursuivait-il plus loin ? Se croisait-il avec une autre galerie ? Était-ce le point central de plusieurs voies ? Ibrahim m'attendait-il là ?

J'écoutai anxieusement : silence complet. Devais-je essayer de suivre ma galerie ? Je tentai de me diriger dans ce sens, et je finis par en rencontrer le prolongement, qui se croisait avec d'autres galeries. Aux trois ouvertures que j'interrogeai, l'air me sembla aussi humide ;

la température et l'obscurité étaient les mêmes. Que faire? Si mon ennemi m'épiait en ce lieu, il se trouvait certainement devant la galerie conduisant vers la sortie... S'il n'y était plus, il avait dû pourvoir à la défense de cette sortie tant désirée.

Il n'était pas devant le prolongement de l'ancienne galerie, je venais de m'en assurer. Restaient les deux autres. Je me tournai vers la gauche, plus indécis que jamais, et je reculai, tâtonnant ligne par ligne, retenant mon souffle... Il ne se trouvait pas non plus à cette place.

J'essayai alors vers la droite. J'étais arrivé à peu près au milieu du carrefour, lorsque j'entendis un bruit fort léger. Je prêtai l'oreille et reculai encore d'un pied au moins. Le bruit,... je m'en rendais compte maintenant, c'était le tic tac de ma montre,... de la montre que ce voleur m'avait prise. Il était là : je savais maintenant de quel côté je pouvais sortir. Mais sortir n'était pas chose aisée. Où passer? à côté de lui ou par-dessus son corps? Était-il debout ou couché?

En de pareils moments il faut tout risquer. J'avançai la main... Je tâtonnai alentour. S'il n'avait plus son poignard, il devait garder mes deux revolvers... Ma main faisait l'office d'une corne de limaçon : elle explorait avec une délicatesse sans pareille. Le tic tac de la montre devenait de plus en plus distinct. Psitt! je touchais le bord de son vêtement... Il était tout près : s'il étendait seulement le bras, c'en était fait de moi. Je devinai qu'il était couché au travers du passage. Que faire alors?

Un coup d'audace était nécessaire... Je tâtonnai encore pour me rendre compte de la situation, puis j'enjambai,

ce corps qui ne bougeait point... Désormais je pouvais marcher debout. Après avoir fait quelques pas, je sentis un air moins frais, et j'aperçus une faible clarté.

Enfin j'atteignis la sortie ! Elle donnait sur un petit bosquet de sureaux dont l'odeur aromatique me ravit.

Dieu soit béni ! j'étais sauvé. Seulement je me trouvais à l'opposé du lieu où campaient mes gens. Le soleil descendait vers l'horizon. Je courus de toutes mes forces, m'orientant de mon mieux pour rejoindre mes amis. Quand ils m'aperçurent, les exclamations de surprise commencèrent, menaçant de ne plus finir.

Le kadja se trouvait là. Il était venu pour présider aux recherches qu'on allait entreprendre à mon sujet. Je racontai toute mon aventure.

« Allah soit loué ! s'écria Yacoub quand j'eus terminé, le brigand n'échappera plus. Il faut cerner ces galeries à l'instant même.

— Attendez, interrompit le fonctionnaire turc. Ces galeries sont dangereuses... Je vais chercher des hommes à la ville.

— Ne sommes-nous point assez ? demanda Halef impatiemment. Ibrahim ne me fait pas peur !

— Oh ! il faut prendre garde : ces couloirs ont des ramifications et des issues secrètes... Cinquante hommes ne seront pas de trop pour cerner les ruines.

— Nous en viendrons à bout à nous seuls, interrompit Yacoub. Qu'en dis-tu, sidi ? »

J'étais d'avis d'agit promprement. Lindsay m'appuya dès qu'il comprit ce dont il s'agissait. On se décida à entreprendre immédiatement la chasse.

« Je vais chercher des lumières, dit le kadja.

— A la ville ?

— Non. Il y a dans les ruines un *panbukdji* (teinturier) qui a des lampes. »

Il s'éloigna. Nous concertâmes le plan.

L'entrée de la galerie devait être gardée, ainsi que notre campement. Trois hommes suffiraient pour cela. Deux autres durent se poster près de la double colonne : cinq en tout. Il en restait quatre pour courir sus au voleur et le maintenir en cas d'arrestation.

Ces quatre furent désignés : Lindsay, Halef, le fonctionnaire et moi. Je voulais que Lindsay demeurât près des bagages : il s'y refusa énergiquement. On donna ce poste à Yacoub, en lui adjoignant le domestique de sir David. Les deux Irlandais furent envoyés à la colonne ; le serviteur de Yacoub eut pour consigne de veiller à l'issue du couloir. Quant au loueur de chevaux, il était à la ville avec ses bêtes.

Il s'agissait d'armer tout notre monde. Je me contentai d'un pistolet, pour donner à Bill mon martini et ma carabine à Fred ; après quoi nous nous mîmes en mouvement.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis notre fuite, que nous atteignions déjà le bosquet de sureaux. Le kadja et Lindsay portaient les lampes, mais non allumées.

Nous enlevâmes nos chaussures ; puis Halef et moi nous pénétrâmes les premiers dans la galerie. Je donnais la main au petit hadji, me tenant de l'autre contre la muraille. Il en faisait autant.

Malheureusement le kadja, qui nous suivait, marchait mal : on entendait craquer ses orteils.

Nous arrivâmes à l'endroit où se croisaient les galeries. Je fis signe à nos deux compagnons de s'arrêter. Halef et

moi nous nous couchâmes à terre afin de ramper, serrant nos armes dans nos mains et portant des cordes pour lier notre gibier.

Nous avancions avec précaution ;... mais Mamour avait disparu. Nous interrogeâmes l'entrée des galeries : rien ! Avait-il trouvé un passage secret ?... Il fallait revenir vers nos compagnons, qui nous attendaient avec impatience.

« Personne, leur dis-je. Reculez de quelques pas, et allumez les lampes. Tenez-les de façon qu'on ne puisse apercevoir la lumière dans les galeries.

— Que voulez-vous donc faire ? me demanda Lindsay.

— Nous allons explorer les galeries.

— Sans lumière ?

— Oui. Une lumière nous exposerait trop ; elle nous désignerait aux balles du fugitif. Il ne peut tirer dans les ténèbres.

— Mais si vous êtes seuls ?...

— Soyez tranquilles, nous vous appellerons. »

Nous recommençâmes nos tâtonnements, nous dirigeant non sans peine ni précautions, car je pensais au puits formant la limite de la première galerie. Nos recherches furent vaines... Décidément, Ibrahim avait pris la fuite ou se cachait dans un endroit introuvable.

La seconde galerie n'offrait pas moins de périls, puisqu'elle était encore inexplorée. En un quart d'heure d'efforts, nous arrivâmes au bout et nous rencontrâmes le mur de fondation du temple du Soleil. Après avoir fait cette constatation avec nos mains, nous retournâmes, tout aussi peu avancés dans nos recherches.

« Personne ? murmura Lindsay en nous entendant revenir. Il y était pourtant tout à l'heure, *yes!*

— Il peut avoir quitté la place dès qu'il s'est éveillé, après ma fuite. Prenez les lampes, nous irons explorer le puits. »

Tout le monde se remit en marche. Nous arrivâmes au bord du puits. Penché sur le gouffre, j'en interrogeai la profondeur. Mes yeux se perdaient dans une nuit épaisse :... Ibrahim n'avait pu s'enfuir par là...

Nous reprîmes alors par l'autre couloir. Tout au bout se trouvait un escalier dont la première marche était si élevée, qu'en me baissant je ne réussis point à en trouver l'extrémité avec mes doigts.

« Est-ce que nous allons descendre? demanda le kadja.

— Oui, certes. C'est la seule voie qui nous offre encore quelque chance.

— Mais s'il tirait d'en bas?

— Nous marcherons les premiers, sois tranquille. »

Nous descendîmes. Je comptai vingt marches; puis nous rencontrâmes une longue galerie s'enfonçant dans les profondeurs de la terre. Elle se terminait par un escalier semblable, dont nous profitâmes pour remonter.

En haut, nous étions dans une galerie nouvelle aussi vaste que les autres. Il fallut la suivre assez longtemps. Enfin se présenta un rond-point semblable à celui que nous venions de quitter. Une voûte fort belle s'élevait en cet endroit.

Nous tînmes conseil pour savoir si nous nous diviserions ou si nous continuerions nos explorations en troupe. On décida qu'il valait mieux se séparer. Lindsay resta en compagnie du kadja pour garder le rond-point. Je continuai mes explorations avec Halef, muni de l'autre lampe.

Nous ne vîmes autre chose que de longs corridors voûtés et se terminant par une sortie sur l'extérieur. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes devant la double colonne.

Les Irlandais que nous avions postés là n'y étaient plus.

« Sidi ! s'écria Halef, notre homme se sera échappé de ce côté : ils l'ont pris !

— Ils nous eussent avertis par l'autre entrée, remarquai-je. Allons voir. »

Nous nous hâtâmes de nous rendre à l'endroit où devait être le domestique de Yacoub. Là, personne non plus.

« Ils sont retournés au campement de l'Anglais, soutenait Halef. Viens, sidi.

— Allons d'abord chercher Lindsay et le kadja. »

Nous courûmes derrière les colonnes où nous avions laissé notre lampe ; puis nous rentrâmes pour appeler nos compagnons. Dès qu'ils furent sortis avec nous, on éteignit les lumières, puis on se dirigea vers le campement.

Les deux Irlandais et le domestique anglais y étaient réunis, gesticulant de toutes leurs forces, tandis que le serviteur arabe, tranquillement assis, les laissait jaser dans un langage qu'il ne comprenait point. Du plus loin que Bill nous aperçut, il se mit à crier :

« Sir, il est parti.

— Qui ?

— Master Yacoub.

— Où donc ?

— Là-bas, avec l'autre.

— Quel autre ?

— Celui qu'on cherche.

— Que signifie tout cela? Vous ne le tenez pas?

— Pas du tout. Nous ne l'avons pas vu. Nous croyions que master Yacoub le prenait parce que nous l'entendions tirer. Nous sommes accourus pour aider à la capture.

— Mais pourquoi Yacoub tirait-il?

— Demandez-le-lui, » reprit Bill, désignant le domestique anglais qui était resté avec le négociant.

Celui-ci, gesticulant toujours et s'expliquant assez mal, finit par nous faire comprendre les faits.

Lui et le marchand de Damas nous attendaient dans la salle souterraine tout en gardant les bagages, quand un craquement retentit derrière eux.

Ils virent s'écrouler une partie de la muraille qui barrait la galerie en formant une sorte de salle. Croyant à l'effondrement des ruines, ils sautèrent dehors. Au bout de quelques instants, comme l'éboulement paraissait s'arrêter, ils rentrèrent dans le trou pour se rendre compte des dégâts; mais ils furent à demi renversés par un cavalier s'élançant à cheval du fond du souterrain. Ce cavalier s'enfuit au grand galop.

Yacoub, revenu de sa stupeur, courut détacher un des chevaux de l'Anglais, le sella et se mit à la poursuite du voleur, qu'il avait bien reconnu. Il tira deux coups de sa carabine, mais le manqua. Le fugitif avait beaucoup d'avance.

Dans le premier moment, je pris ce récit pour une fable. Il fallut bien y croire lorsque je fus entré dans la galerie. Les paquets étaient bouleversés, la cassette du joaillier manquait, deux chevaux avaient disparu.

« Oh! ah! criait Lindsay, venant derrière moi, vite à ses trousses! Le drôle! le scélérat! Partons, sir... »

Il s'emparait déjà d'un des chevaux restants. Je l'arrêtai et lui dis :

« Où allez-vous, master ?

— Eh ! mais poursuivre ce brigand.

— Savez-vous où il se dirige ?

— *No !*

— Alors attendez au moins jusqu'au retour de Yacoub. Il ne peut tarder. Nous nous concerterons avec lui.

— Sidi, qu'est-ce que cela ? me demandait en cet instant Halef, me montrant un petit carré de papier.

— Où l'as-tu trouvé ? dis-je.

— Collé sur la tête d'un cheval. »

En effet, le papier était encore humide de salive. J'y lus ces mots turcs : *Diele hop iehit dim.* « J'ai écouté et tout entendu. » C'était un peu fort ! Ibrahim n'aurait pas eu le temps d'écrire en ce lieu. Le papier était donc préparé ?

Je m'approchai de la cloison éboulée. Cette chute n'était pas naturelle ; on l'avait provoquée par le haut, et les décombres formaient une sorte de monticule de dix pieds environ vers la base. Près de la voûte j'aperçus un large trou et deux autres très petits, par lesquels on avait pu facilement épier.

Ibrahim Mamour connaissait cette disposition depuis longtemps, sans doute. Réveillé en sursaut de son involontaire sommeil quand j'enjambai son corps, il s'était dirigé en toute hâte vers cette galerie, dont il savait l'issue secrète de l'autre côté.

De là il pouvait surprendre notre conversation. Dès qu'il avait vu Yacoub seul avec le domestique anglais, il s'était empressé d'élargir le trou des décombres pour s'élancer au milieu de la salle. La fuite des deux hommes

lui laissait beau jeu. Il descendit au lieu où étaient les bagages : prendre la cassette, monter l'un des chevaux, fut sans doute l'affaire d'un instant.

Cet homme me faisait l'effet d'un hardi compagnon, digne chef de brigands.

Pendant que je m'absorbais dans mes réflexions, Lindsay continuait à s'occuper de son cheval.

« Ce que vous faites me paraît fort inutile, remarquai-je non sans humeur.

— Oh ! *no !* très utile, au contraire.

— Pouvez-vous le rattraper aujourd'hui ?

— Eh ! nous verrons.

— Voyez plutôt la nuit qui arrive.

— Ah ! hum ! *yes*. Alors,... c'est fini ?

— Qui sait ? »

Le kadja-pacha s'approchait au même moment.

« Permettez-moi une proposition, dit-il.

— Parle.

— Cet homme a dû s'enfuir dans les montagnes. Comment pourriez-vous l'y rattraper ? J'ai des gens qui connaissent tous les sentiers, toutes les roches, tous les fourrés d'ici à la mer : voulez-vous que je les lance sur sa trace ?

— Oui, certes ! s'écria Lindsay quand je lui eus traduit la proposition. Je payerai, *yes !* Qu'on me ramène mon cheval avant tout !

— Effendi, il faudrait envoyer vers les ports de mer, afin d'empêcher l'embarquement du voleur.

— Cinq hommes suffiront pour fouiller les routes de Tripoli, Beyrouth, Saïda, Zor et Abra. Il ne saurait échapper que par là. Rester dans le pays lui serait impossible. Voulez-vous donner des lettres aux envoyés pour les autorités maritimes ?

— Oui.

— Écrivez-les vite. Je vais dépêcher mes gens pour les prendre et s'entendre avec vous. »

Le brave fonctionnaire se hâta de retourner en ville. J'écrivis mes lettres; puis, voulant me rendre compte de la manière dont Ibrahim avait accompli son coup, je me mis à explorer les lieux avec Lindsay, laissant les domestiques à la garde du campement.

Nous prîmes une lampe et grimpâmes sur la partie éboulée. La galerie dans laquelle nous parvînmes conduisait au croisement des voies que nous connaissions déjà, et dont un des couloirs nous avait menés, Halef et moi, près de la double colonne. Seulement l'entrée de cette galerie nous avait échappé, car elle se dissimulait derrière un second amas de décombres.

Tout s'expliquait sans peine.

Le kadja revint une heure après, accompagnant les courriers. Il les avait pourvus de provisions en nature. Lindsay y ajouta un bakhchich dont ils parurent fort contents. Ils se mirent tout de suite en route, quoique la nuit fût complète.

Quelques heures plus tard, nous entendîmes le pas d'un cheval fatigué se rapprochant de notre retraite. Nous sortîmes aussitôt et reconnûmes Yacoub Afarah. Il semblait fort abattu. Après être descendu de cheval, il s'assit à terre dans la salle souterraine et laissa tomber sa tête dans ses mains. Nous attendions qu'il parlât.

« Allah m'a abandonné, murmura enfin le marchand. Il a permis que mon esprit se troublât et se perdît.

— Allah n'abandonne jamais l'honnête homme, repris-je. Console-toi, nous finirons par te ramener le voleur. Des

courriers le poursuivent déjà sur les chemins de Tripoli, Beyrouth, Saïda, Zor et Abra.

— Je vous remercie d'avoir pris ce soin; mais il eût été inutile si Allah ne m'avait délaissé. J'aurais déjà le brigand entre les mains, si...

— Jusqu'où es-tu allé?

— Jusqu'aux environs du village de Djead. Dans sa hâte, il avait volé un des chevaux de l'Anglais, mais non le meilleur; moi je montai le cheval même de sir Lindsay. Je rejoignis le drôle, malgré ses efforts, et le serrai de près. Nous allâmes toujours au galop vers le nord et traversâmes Djead comme des fous. Un peu plus tard j'étais si rapproché de lui, que je l'aurais presque touché de la main.

— Et tu n'as point tiré?

— Je ne pouvais pas. Les deux coups étaient partis, et je n'avais aucune munition. Je me sentais tellement hors de moi, que j'aurais eu la force de le faire tomber de cheval; mais, arrivé près d'un petit bois de noyers qui bordait la route, il se jeta à bas de sa monture, mit la cassette sur son épaule et se sauva dans les buissons. J'essayai de le poursuivre à pied. Hélas! il est meilleur coureur que moi. Il fit un détour pour m'écarter, revint reprendre son cheval, ou plutôt le mien, me laissant la mauvaise monture.

— Ah! le drôle!

— La partie n'était plus tenable, je le perdis de vue. La nuit tomba. Je me reposai un instant dans le village, et me voici. Puisse Allah changer chacune des pierreries que m'a volées cet homme en autant de charbons ardents pour le torturer! »

Le pauvre négociant me paraissait vraiment digne de

compassion : perdre deux fois son bien, et la seconde fois au moment même où il était si heureux de le recouvrer ! Ibrahim Mamour, d'après la direction prise, devait avoir atteint maintenant Tripoli. Toute poursuite de notre part eût été vaine en ce moment.

Lindsay se montrait peut-être encore plus mécontent et plus furieux que Yacoub. Il tenait à son cheval. La fuite du scélérat l'exaspérait.

« Je le ferai pendre, *well!* grommelait-il sans cesse.

— Celui qui a votre cheval à cette heure? demandai-je.

— *Yes!* qui voulez-vous que je fasse pendre?

— Je craignais que ce ne fût Yacoub.

— Yacoub! pourquoi Yacoub?

— Parce que c'est lui qui le premier s'est emparé de votre cheval.

— *Aoh!* expliquez-moi cela. »

Je le mis au courant des circonstances; mais c'était jeter de l'huile sur le feu au lieu de l'éteindre. L'Anglais avait un air courroucé que je ne lui connaissais pas encore. Il criait avec colère :

« Ah! c'est ainsi? Terrible! abominable! ridicule! Comment! Yacoub avait le meilleur cheval, et il n'a pas su rattraper son voleur, et il s'est laissé berner de la sorte! »

Yacoub, remarquant les gestes de l'insulaire, vit bien qu'il était question de lui.

« J'achèterai un autre cheval à votre ami, soupira le pauvre homme.

— Que dit-il? s'écria aussitôt Lindsay.

— Il veut vous acheter un cheval.

— Lui? à moi? à David Lindsay? Un cheval! encore

mieux! Comment! un brigand me dérobe un cheval, puis ce marchand est cause qu'il me vole le meilleur de mes autres chevaux! Je me fâche, et pour comble il parle de me payer!... Misérable contrée! Partons, retournons dans la vieille Angleterre. Ici on ne trouve rien qui vaille. »

J'étais alors assez de cet avis, et il me semblait que nous n'avions rien de mieux à faire pour l'instant que de décamper au plus vite.

Le kadja promit d'envoyer un loueur de chevaux, puis il s'éloigna. Nous essayâmes de dormir.

Minuit était à peine passé, qu'un appel retentissant nous réveilla. Le fonctionnaire revenait déjà avec les chevaux et le guide. Yacoub fit de riches présents à l'obligeant kadja, et nous quittâmes Balbek avant le jour. Nous en emportions un fort désagréable souvenir.

L'aube se levait quand, laissant derrière nous la verte plaine qui fait suite aux ruines, nous atteignîmes un plateau sur lequel croissent, au milieu d'une terre aride, quelques vignes bien entretenues, qu'entourent des haies embaumées. Enfin nous étions à Djead. Nous nous y reposâmes un peu pour prendre nos informations. Aucun étranger n'avait traversé le village, la veille. On n'avait pas vu non plus notre courrier; mais un habitant qui revenait de Aïn-Ata assura avoir rencontré, le soir, un cavalier seul.

Nous poursuivîmes notre route. Les gens d'Aïn-Ata nous dirent qu'effectivement un cavalier s'était arrêté chez eux. Il avait loué un guide pour aller à Tripoli par la plus courte voie.

Nous en fîmes autant. Nous gravîmes les pentes à l'est de la montagne, puis descendîmes à l'ouest sans nous

arrêter. Ce n'était pas ainsi que j'espérais visiter ces montagnes, si célèbres dans l'histoire chrétienne. Je ne me consolais pas surtout d'être contraint de renoncer à voir les cèdres du Liban.

Cependant la magnifique teinte bleue de la Méditerranée étincela à l'horizon. Sur le rivage, au pied du Liban, se groupe la ville de Tripoli, la Tarabous des Arabes.

La cité proprement dite s'écarte un peu de la mer. Le faubourg, ou plutôt la partie maritime de la ville appelée le port d'El-Mina, s'avance seul sur la Méditerranée.

Entre les deux groupes de constructions s'étendent de superbes et odorants jardins, qui offrent au voyageur un agréable aspect, non démenti par l'intérieur de la ville.

Comme nous approchions de Tripoli, nous aperçûmes une jolie goélette quittant le port. Peut-être arrivions-nous trop tard; peut-être Ibrahim était-il déjà hors d'atteinte.

Nous pressâmes le pas des chevaux et descendîmes droit au port. Dès que nous fûmes assez proches, je braquai ma lunette sur le pont. Les visages des passagers étaient reconnaissables au bout de la longue-vue. L'un d'eux me frappa aussitôt : c'était celui d'Ibrahim Mamour. Cet homme paraissait furieux; il frappait du pied sur les planches. Près de nous, je remarquai un matelot. Je lui demandai :

« Qu'est-ce que ce vaisseau?

— *Mach'Allah !* c'est un vaisseau à voiles, » répliqua-t-il du ton de l'homme du métier auquel on adresse une question maladroite; puis il me tourna le dos.

Un peu plus loin je reconnus à son costume un vieux *limandar* (employé du port). Je lui fis la même interrogation.

« C'est la *Bouteuse*, de Marseille, reprit cet homme.

— Où va-t-elle ?

— A Stamboul.

— Trouverait-on au port un autre bâtiment faisant le même trajet ?

— Non, aucun.

— Nous le manquons d'une heure ! » s'écriait Lindsay, jurant en sa langue ainsi que ses domestiques.

Yacoub jurait en turc. J'eusse pu y mêler des imprécations en plusieurs langues. A quoi cela nous eût-il avancé ?

« Allons à Beyrouth, dis-je. Nous trouverons des vaisseaux pour Constantinople.

— Bonne idée ! fit remarquer le marchand; mais, seigneur, tu désirais te rendre à Jérusalem ?

— La saison est trop avancée maintenant. D'ailleurs, je tiens à te savoir rentré dans la possession de ton bien. »

Halef me supplia de l'emmener encore jusqu'à Stamboul. L'Anglais, bien entendu, ne voulait pas me quitter. Les choses furent promptement décidées. On paya le loueur de chevaux et le guide, on en prit de nouveaux dans la ville, et le lendemain notre petite troupe partait allègrement pour Beyrouth. Yacoub seul restait un peu taciturne.

Nous trouvâmes un beau schooner américain qui allait retourner à Constantinople. Nous l'examinâmes. Solidement campé sur sa quille, il était muni d'agrès pour affronter les écueils. Ce devait être un fin voilier; on

pouvait s'y confier quand on ne craignait pas trop le mal de mer ni les passages périlleux.

Nous parlâmes au capitaine et fûmes reçus immédiatement à bord.

Adieu! fier Liban, adieu! Cette fois je dois te quitter sans admirer tes beautés, sans gravir tes cimes glorieuses; mais je reviendrai. Adieu jusqu'au retour!

II

STAMBOUL

Deux hommes étaient assis dans une chambre de l'hôtel Pest, à Péra, buvant de l'excellent *rouster*[1] que l'hôtelier, M. Totfasluschi, venait de leur servir de l'air le plus gracieux. Ils fumaient et causaient comme de vieux amis.

Rien d'élégant dans le costume des deux étrangers : il consistait, pour l'un, en un pantalon brun, une veste de même couleur, de grandes et fortes bottes en cuir de Russie. La tête bistrée et rasée comme celle d'un Bédouin, les mains noires du personnage, ne relevaient pas du tout cette simple toilette. L'autre convive, tout de gris habillé, avait le teint à peu près de la même nuance, sauf la place du nez, qui était un peu rouge.

Les deux amis buvaient, puis fumaient; fumaient, puis buvaient. La conversation tombait progressivement, et le silence commençait à s'établir. Ce silence venait-il d'une certaine tristesse, ou bien les deux interlocuteurs, préoccupés par des idées capables de remuer l'univers, ne trouvaient-ils pas de mots pour les exprimer ?

[1] Vin de Rouste, en Hongrie, fort doux et d'une belle couleur rouge.

Peut-être... Tout à coup l'homme gris ouvrit la bouche, se gratta le nez, ferma les yeux, et, comme s'il lui paraissait impossible de taire plus longtemps le résultat de ses profondes méditations, s'écria d'un ton triomphant :

« Master, que pensez-vous de la question d'Orient?

— Je pense qu'il ne faut pas la terminer par un point d'interrogation, mais par un point d'exclamation, » reprit en souriant l'homme au teint bistré.

L'autre écarquilla les yeux, ouvrit une bouche à avaler un in-folio; puis il secoua la tête sans mot dire.

Le lecteur nous a reconnus tous deux, sir David Lindsay et moi, j'en suis sûr; une plus longue présentation serait inutile. Quant à la question d'Orient, comme malheureusement je n'ai jamais eu le loisir de m'occuper de politique, je la trouvais fort obscure. Je songeais parfois que celui qui parviendrait à la définir nettement l'aurait résolue du même coup.

Dans l'entrain des conversations les plus animées, je m'étais toujours abstenu de toucher à ces choses et de parler de ce qu'on est convenu d'appeler « l'homme malade », n'ayant point étudié suffisamment la médecine politique pour donner un nom à la maladie dont souffre cet homme, sachant seulement et éprouvant tous les jours, dans mes voyages, qu'en vérité il n'est pas sain...

Là-bas, dans la Corne-d'Or, la *Bouteuse* était à l'ancre, les voiles pliées, la chaîne attachée au rivage.

C'était un fin voilier que la *Bouteuse;* elle l'avait bien prouvé en arrivant, un jour avant notre *klipper* américain, dans le port de Constantinople.

Lorsque nous débarquâmes, le premier objet qui frappa mes yeux fut ce petit navire, auquel je m'empressai de rendre visite. Le capitaine me reçut avec cette courtoisie

aimable que les Français apportent dans les relations sociales.

« Vous désirez visiter mon vaisseau ? me demanda-t-il.

— Non, capitaine. Je voudrais vous demander quelques renseignements au sujet d'un des passagers de votre dernier voyage.

— Je suis à votre service.

— N'avez-vous pas pris un homme à bord en passant à Tripoli ?

— Oui, un seul.

— Oserai-je vous demander son nom ?

— Ah ! vous êtes de la police ?

— Non. Je suis un simple particulier, un Allemand. L'homme que je cherche a commis un vol considérable chez un de mes amis de Damas. Nous le poursuivons depuis longtemps. Il nous a échappé à Tripoli en montant sur votre vaisseau. Nous avons dû courir jusqu'à Beyrouth pour nous embarquer et vous suivre. Ma visite près de vous n'a pas d'autre motif... »

Le capitaine tenait son menton entre ses doigts et paraissait réfléchir.

« Je regrette, dit-il enfin, de ne pouvoir vous aider, et je plains votre ami de tout mon cœur ; mais je ne vois pas comment je parviendrais à vous être utile.

— Cet homme a quitté le bord ?

— Aussitôt arrivé... Ah ! oui, je me souviens même qu'il a fait signe à un *hammal*, lequel s'est empressé de venir prendre son paquet. Ni lui ni le hammal n'avaient rien d'extraordinaire. Son bagage consistait en un unique ballot ; cependant il me semble que je reconnaîtrais le porteur. Quant au passager, il se nommait Afrah ben Houlam.

— C'est un faux nom.

— Probablement. Revenez ces jours-ci à bord. Je vous promets de faire mon possible en vue de retrouver ce hammal, que je vous enverrai. »

Je le remerciai et rejoignis mes compagnons; ils m'attendaient sur le quai. Yacoub se mit à notre tête pour nous conduire chez son frère.

Ni Lindsay ni moi, n'avions l'intention de descendre chez Mafleï; mais nous ne pouvions nous dispenser de nous y faire présenter dès l'arrivée.

Le négociant habitait les environs de Yeni-Djami, la nouvelle mosquée. L'extérieur de la maison ne faisait point soupçonner sa grande fortune.

Nous fûmes introduits tout de suite et sans avoir à décliner nos noms. Le maître du logis vint nous recevoir dans le selamlik.

Un peu étonné à la vue de si nombreux visiteurs, Mafleï, quand il eut reconnu son frère, oublia la gravité que le musulman s'impose ordinairement en toutes circonstances devant le public. Il se jeta au cou de Yacoub avec impétuosité, l'embrassa de toutes ses forces et s'écria :

« *Mach'Allah !* c'est toi, mon frère ! Allah donne-t-il à mes yeux le jour ou l'illusion ?

— Tu vois clair, reprit Yacoub, c'est bien moi !

— Qu'Allah bénisse ton entrée et celle de tes amis !

— Oui, ce sont des amis que je t'amène.

— Tu viens à Stamboul pour affaires ?

— Non, ou plutôt... ; mais nous parlerons de cela après. Dis-moi d'abord si le fils de ton cœur, Isla, est à Stamboul ou en voyage.

— Il est ici. Son âme se réjouira à la vue de ton visage.

— Son âme goûtera encore une autre joie. Fais-le appeler.

— Je vais le chercher moi-même. »

Mafleï rentra promptement, accompagné d'Isla. Je me tournai de manière qu'il ne me vît point en arrivant. Le jeune homme embrassa son oncle, puis jeta un regard autour de lui. Tout à coup il reconnut Halef.

« *Allah hou !* s'écria-t-il, hadji Halef Omar-aga ! toi ici, à Stamboul ! Je te salue, toi le serviteur et l'appui de mon ami Kara ! L'aurais-tu donc quitté ?

— Non, murmura Halef.

— Il est ici ?... en ville ?

— Oui.

— Pourquoi ne vient-il pas avec toi ?

— Regarde mieux. »

Isla tourna la tête, puis, poussant un cri joyeux, me serra dans ses bras.

« Effendi ! répétait le brave jeune homme, tu ne sais pas quelle joie tu me causes. Père, regarde ce voyageur : c'est Kara ben Nemsi-effendi, dont je te parle si souvent. Voici Halef Omar-aga, son ami, son serviteur. »

La scène de reconnaissance fut des plus touchantes ; Lindsay lui-même en pleurait, le bon Lindsay, malgré ses grands airs. Les domestiques se mirent tous en mouvement pour apporter du café et des pipes. Les deux Mafleï déclarèrent qu'ils ne recevraient aucun client ce jour-là. Tout le monde s'assit sur les coussins du selamlik, et l'on causa.

« Mais, mon oncle, comment se fait-il que tu sois venu avec ces effendis ? demandait Isla.

— Kara ben Nemsi-effendi a été mon hôte à Damas, reprenait Yacoub.

— Nous apportes-tu le *salam* d'Afrah ben Houlam, le petit-fils de mon oncle? dit le père Maflei.

— Non. Je vous apporte sur son compte d'étranges nouvelles. Il s'est présenté chez moi un homme qui prenait le nom d'Afrah ben Houlam, mais ce n'était certainement point notre parent.

— *Allah il-Allah!* que dis-tu? Nous lui avons donné des lettres pour toi. Ne les as-tu pas vues?

— Si, j'ai vu ces lettres. J'ai reçu dans ma maison celui qui les portait, je lui ai donné une place dans mon cœur, et lui, il m'a dépouillé, il m'a volé pour plusieurs bourses de diamants. »

Les Mafleï gardèrent d'abord un silence plein de stupeur; puis le père se leva en disant avec gravité :

« Tu te trompes, Yacoub! un homme qui a dans les veines du sang de notre aïeul n'eût pas fait cela.

— Je suis de ton avis; aussi, je te le répète, celui qui s'est présenté chez moi avec vos lettres et sous le nom d'Afrah ben Houlam n'était pas le véritable Afrah.

— Crois-tu que j'aurais donné une pareille recommandation à un étranger?

— Il n'y a pas de ta faute, mon frère. Et pourtant cet homme était certainement un étranger! Il a porté bien des noms : Daoud Ibrahim,... Ibrahim Mamour... »

A ce nom, Isla se souleva d'un bond en répétant :

« Ibrahim Mamour! Que sais-tu de lui? Où est-il? où l'as-tu vu?

— Où je l'ai vu? Mais dans ma maison. Le scélérat a dormi sous mon toit... Je lui confiais mes joyaux. Il avait entre les mains plusieurs millions de mes valeurs... Et je n'ai pas un instant soupçonné dans cet homme votre mortel ennemi!

— *Allah kerim !* mon âme devient comme de la pierre,... murmurait le vieux Mafleï. Quel mal a causé ma lettre ! Mais comment cette lettre a-t-elle pu tomber aux mains de Mamour ?

— Ne le devines-tu pas? Il a assassiné notre cousin et s'est emparé de ses papiers. Il a appris dans ces lettres à bien jouer son rôle. Je me suis laissé tromper, et un beau jour la boutique s'est trouvée vide. Sans cet effendi, je ne serais pas encore sur la trace du voleur.

— Mais ne l'as-tu point poursuivi ?

— Il s'est échappé au moment où nous le tenions presque. Il est venu ici sur un navire français. Songez qu'il a maintenant un jour d'avance sur nous.

— Je vais aller parler au capitaine français, interrompit Isla.

— C'est fait, dis-je. Le capitaine promet son concours pour nous aider à découvrir ce misérable ; mais la chose sera malaisée. Il a quitté le bord, cela va sans dire.

— Ne mets pas notre âme à la torture, raconte-nous toute l'affaire, » demanda le père Mafleï.

Son frère s'acquitta de la narration avec de grands détails et commentaires. Mafleï voulait courir aussitôt chez le cadi et même faire sa déposition devant un tribunal supérieur. Il marchait, il s'agitait dans le selamlik comme un lion dans une cage.

Isla ne se montrait pas moins ému. La colère gonflait les veines de son front; il perdait tout sang-froid et allait se porter à quelques démarches plus dangereuses qu'utiles.

Il me semblait prudent de ne point encore appeler la police turque à notre aide et de commencer nous-mêmes l'enquête, sauf à recourir plus tard aux autorités dans le cas où nos recherches échoueraient.

Mes auditeurs finirent par m'approuver.

Lorsque je voulus me retirer avec l'Anglais, ses domestiques et Halef, Mafleï et son fils se récrièrent bien haut. Ils exigèrent de nous la promesse de rester leurs hôtes pendant tout le temps du séjour à Constantinople. Afin que nous ne fussions ni dérangés ni fatigués, ils nous offrirent un pavillon assez vaste, construit au milieu de leur jardin. Leurs instances furent si pressantes, que Lindsay lui-même me fit signe d'accepter.

Le pavillon dans lequel on nous conduisit était situé dans la partie la plus reculée des jardins. Distribué à la turque, il constituait une habitation très commode. Nous pouvions y vivre chacun selon nos habitudes sans nous gêner mutuellement, sans déranger non plus les coutumes orientales de nos hôtes.

Nous commençâmes par nous reposer; puis nous parlâmes des mesures à combiner pour retrouver le fugitif. Ce n'était certes point aisé dans une ville comme Constantinople. Nous n'avions guère d'autre parti à prendre que de nous abandonner au hasard et de parcourir la cit avec un soin minutieux. C'est ce que nous fîmes bientôt.

Au bout de trois jours, un hammal se présenta pour nous parler. Il venait de la part du capitaine français, à qui j'avais donné l'adresse de Mafleï.

Nous interrogeâmes le portefaix sur le passager dont il avait débarqué le bagage. Il nous dit avoir accompagné ce voyageur dans une maison de la Grand'Rue de Péra. Il se souvenait parfaitement, assurait-il, de l'aspect extérieur de la maison et pourrait la retrouver au besoin. Je le pris immédiatement pour guide.

Dans la maison où il me conduisit se trouvait un *kitak* (agent de placement) qui se rappela avoir eu affaire,

quelques jours auparavant, avec un individu répondant assez au signalement. Cet étranger désirait un logement en ville. Le kitak l'avait mené dans différents endroits ; mais rien ne paraissait lui convenir, et l'on s'était séparé sans rien conclure. L'agent ignorait ce que son client était devenu.

Ces renseignements, on le voit, m'avançaient peu ; mais, en revenant chez moi, je fis une intéressante rencontre. J'étais entré dans un café pour prendre une tasse de moka et fumer une pipe. Je m'installais sur mon coussin, quand une voix m'interpella en allemand passable.

« Eh! je ne rêve pas ! Est-ce bien vous ou un autre ? »

Je me retournai et vis une figure barbue qui me rappelait un souvenir fort vague, je l'avoue.

« C'est à moi que vous parlez? demandai-je.

— Oui. A qui parlerais-je ainsi ? Vous ne me reconnaissez donc pas ?

— Il me semble, en effet, vous avoir déjà vu ; mais aidez ma mémoire, je vous prie.

— Avez-vous oublié Hamsad el Djerbaya, qui vous a chanté une si belle chanson, là-bas, près du Nil, et qui... ? »

Je l'interrompis en m'écriant :

« Ah ! c'est juste ! Votre grande barbe me trompait. Dieu vous aide, cher compatriote ! Asseyez-vous près de moi, si vous en avez le temps.

— Eh ! oui, j'ai le temps d'accepter une tasse de café... Je suis, comme on dit, peu à mon aise, voyez-vous. »

Il s'assit à mes côtés. Nous pouvions causer tout haut : personne vraisemblablement ne nous comprenait dans ce café.

« Racontez-moi ce que vous êtes devenu depuis notre rencontre, dis-je à l'ancien barbier.

— Ce que je suis devenu? Hélas! pas grand'chose. C'est bientôt raconté. Isla ben Mafleï, que je servais, m'a renvoyé parce qu'il n'avait plus besoin de moi. Je me suis rendu alors à Alexandrie, puis j'ai suivi un Grec dans l'île de Candie. Là j'ai dû devenir à moitié matelot pour vivre. Enfin je me suis établi ici.

— Et qu'y faites-vous?

— Bah! un peu de tout... Je sers d'intermédiaire, de guide, de truchement, de domestique à l'occasion. Je me présente partout où il y a quelque menue monnaie à gagner. Mais le métier chôme six jours sur huit; les étrangers courent tout seuls par la ville; personne n'a besoin de mon aide, et je me promène le plus souvent les mains dans les poches, l'estomac creux. J'espère que vous accepterez mes services, vous, monsieur, mon compatriote. Vous connaissez tous mes petits talents, mon zèle, mon activité, mon...

— Nous verrons cela. Pourquoi n'avez-vous pas demandé à Isla ben Mafleï de vous trouver quelque emploi? Il habite ici, et il...

— Grand merci! Il ne veut pas entendre parler de moi. D'ailleurs il m'a blessé, il m'a même insulté. Je ne mettrai jamais les pieds chez lui.

— Ah! c'est chez lui que je demeure pourtant.

— Voilà qui est désagréable, car je ne pourrai vous aller rendre visite.

— Vous ne verrez que moi.

— Oh! n'importe, je ne veux point entrer dans cette maison... Employez-moi quand vous sortirez en ville.

— Il est possible que je vous emploie. Dites-moi, vous

souvenez-vous d'un certain Ibrahim Mamour, à qui nous avons fait rendre une jeune fille qu'il avait enlevée ?

— Certes, je m'en souviens. Je le connais. Il se nomme à présent Daoud Ibrahim ; il n'est pas loin d'ici.

— Il est à Constantinople ?

— Comme vous le dites, car je l'ai vu hier.

— Et où ?

— Là-haut, à Dimitri. Je l'ai rencontré tout près, mais il ne m'a pas reconnu. »

Je savais que San Dimitri, Tatavola, Jenima et Ferikjœi sont les quartiers les plus mal famés de Stamboul. Je demandai :

« Allez-vous quelquefois à San Dimitri ?

— J'y habite... »

J'étais édifié : l'ex-barbier de Juterbogk était devenu le compère de la plèbe grecque et des chevaliers d'industrie qui forment, du reste, la population la plus nombreuse de Constantinople. Les rues qu'ils occupent sont aussi dangereuses que la célèbre Wasserstrasse de New-York ou le Blackfriar de Londres.

On n'oserait s'y rendre la nuit ; en plein jour même, on ne s'y aventure qu'avec précaution. Rien n'égale l'horreur de ces sentines de tous les vices, de ces maisons, de ces bouges, où l'orgie et la misère se coudoient, où la saleté soulève le cœur, où les plus hideuses maladies dévorent une population corrompue au moral comme au physique.

« Vous habitez à San Dimitri ? repris-je avec dégoût. N'auriez-vous pu trouver à vous caser ailleurs ?

— Non, c'est trop cher. Et puis Dimitri serait un très joli endroit tout de même, si l'on avait de l'argent.

— Quand vous avez rencontré dernièrement Ibrahim Mamour, sortait-il de quelque maison ? Avez-vous remarqué ce qu'il faisait, où il était? Je tiens à le savoir.

— Ah! je l'ai bien laissé courir. J'étais trop content de voir qu'il ne me reconnaissait pas. Nous sommes mal ensemble. Je sais où il habite le plus souvent. Je puis m'y informer, si vous le désirez.

— Seriez-vous disposé à m'accompagner dans cette maison?

— Oui, certes! »

Je payai notre consommation. Nous louâmes deux chevaux sur la place voisine, et nous nous acheminâmes vers San Dimitri en traversant Péra, puis Tèpè-Baya.

On assure que Copenhague, Dresde, Naples et Constantinople sont les plus belles villes de l'Europe. Je ne contesterai point cette opinion. Je me permettrai seulement de remarquer que Constantinople n'est belle qu'au dehors et vue de la Corne-d'Or. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de la cité, toute illusion s'évanouit.

Qui ne connaît l'histoire de ce lord anglais, visitant Constantinople sans sortir de son yacht? Il partait de Rodosto, sur la rive nord de la mer de Marmara, débouchait dans la Corne-d'Or, remontait jusqu'à Eyoub et Soulidjé, et retournait dans la mer Noire par le Bosphore.

Il se vantait d'avoir une idée complète de la fameuse cité, sans la gâter par des vues de détail désagréables ou même répugnantes.

On ne peut guère donner le nom de rues aux ruelles étroites, sales, enchevêtrées, de Stamboul. Les pavés y manquent presque partout; les maisons sont en bois pour la plupart et n'ont aucune fenêtre sur la façade. On ren-

contre à chaque pas des chiens hideux et efflanqués que la police laisse pulluler. L'étroitesse du passage est telle, qu'on risque d'être mille fois renversé dans la boue infecte par les portefaix, les cavaliers, les ânes et autres animaux, ou par les passants eux-mêmes, qui s'inquiètent peu du prochain.

Nous suivîmes une quantité de ces ruelles pour arriver à San Dimitri, heurtant, poussant, trébuchant sans cesse, passant sur des tas de fruits gâtés, de poissons en putréfaction, de lambeaux de viande, de côtes de melon, de détritus de toutes sortes jetés sur la voie publique. Devant les portes des boucheries, de larges flaques de sang restaient stagnantes sans que personne s'en inquiétât. Par-ci par-là, des cadavres de chiens, de chats, de rats, empestaient l'air; des quartiers d'un cheval abattu la veille ou le matin traînaient sanglants dans la boue. Les vautours et les chiens, qui seuls s'occupent de la voirie, y mettent une certaine négligence, leur butin étant trop abondant.

Nous ne savions comment nous garer des hammals, portant ou traînant de grosses pierres, des poutres, des planches, des ballots. En nous jetant de côté, nous nous heurtions contre un âne chargé de colis, nous renversions presque un gros charretier musulman conduisant des femmes dans un chariot traîné par des bœufs. Rien ne peut donner une idée de l'art et des peines nécessaires pour se tirer heureusement de cette cohue, de ces zigzags, de ces rencontres périlleuses, pour échapper à un écrasement complet.

Enfin nous voici à San Dimitri. Nous sautons à bas de nos montures, que nous rendons au loueur. L'ex-barbier me fait voir sa demeure en passant.

Il habite les derrières d'une hutte à demi ruinée. Son

appartement ressemble à une étable pour les chèvres. La porte est en papier collé par morceaux de toutes dimensions et de toutes couleurs ; la fenêtre consiste en un simple trou. Quant au mobilier, il n'existe point, sauf une cruche cassée sur l'ouverture de laquelle l'araignée tisse sa toile, et un fragment de voilure pourrie qui sert de lit, de divan, etc.

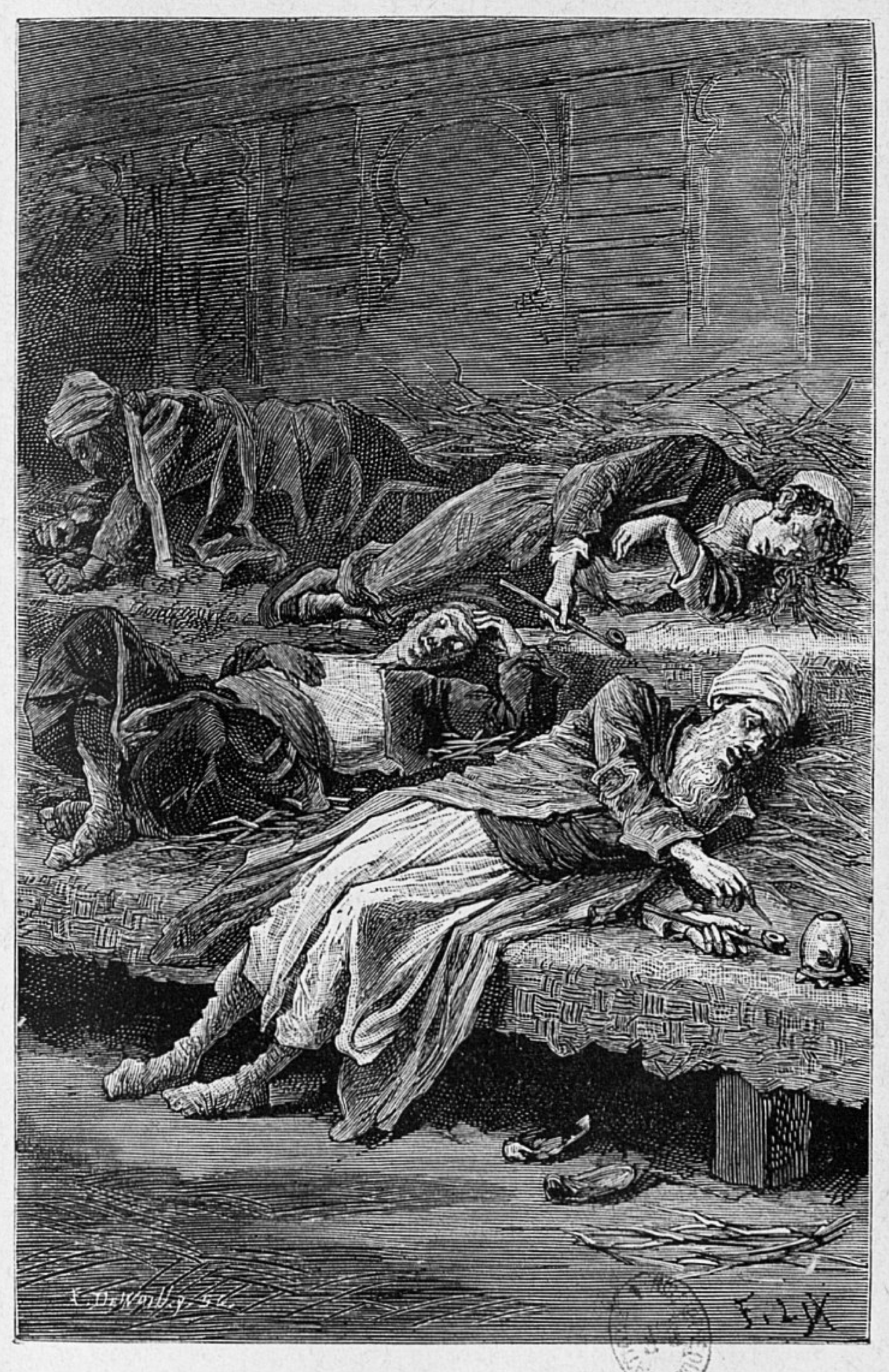
Je n'ai pas le courage de complimenter mon compatriote. Nous reprenons notre chemin en silence. Le barbier s'arrête devant une maison dont l'extérieur n'a rie de rassurant. Nous entrons. L'intérieur ne détruit pas m première impression. C'est une auberge et un café grec, un coupe-gorge où l'on risque sa peau une fois le seui passé.

Toujours précédé de mon Allemand, je parviens a milieu d'une salle basse dans laquelle on joue aux carte et où l'on fume de l'opium.

Les fumeurs étaient accroupis sur un mince divan de paille divisé par gradins et disposé le long du mur, des deux côtés de la salle. Au moment où nous entrions, u vieillard d'une affreuse maigreur était occupé à allume le poison. Son corps squelettique se redressait, ses yeux brillaient avidement, sa main tremblait, ses dernière forces se concentraient dans cette suprême passion : fumer, fumer encore !

Je sentis le dégoût s'emparer de moi.

Non loin du vieux fumeur, un jeune drôle de vingt ans à peine subissait l'influence enivrante de l'opium. Il riait d'un air hébété, comme s'il entrait en possession de toutes les délices du paradis musulman. Le démon de l'opium le tenait sous sa griffe, griffe terrible qui ne lâche jamais sa proie.



Au moment où nous entrions, un vieillard d'une affreuse maigreur était occupé à allumer le poison.

Je remarquai aussi un malheureux Dalmate, tout décharné, qui semblait arriver au paroxysme de l'ivresse; puis la hideuse figure d'un derviche échappé de son couvent et venu dans cette taverne pour y sacrifier sa jeunesse à la folle jouissance des rêves délirants que procure cet infernal narcotique.

« Fumez-vous aussi? demandai-je à mon guide.

— Oui; mais il y a longtemps que je ne suis venu ici.

— Ah! pour l'amour de Dieu, renoncez à l'opium. Connaissez-vous les terribles effets de ce poison? Ils sont vraiment diaboliques.

— Diaboliques? On voit bien que vous n'en avez pas goûté. L'opium vous transporte dans le ciel, au contraire... Essayez.

— Dieu m'en garde! Mais que pourrait-on boire ici?

— Du vin. Je vous tiendrai compagnie. »

On nous servit du vin grec, un vin épais, très rouge, d'un goût détestable, ce qui a lieu de surprendre quand on connaît les délicieux raisins de la Grèce. Je fis mine d'en boire. Le barbier était là pour m'aider.

C'était dans ce bouge que se retirait Ibrahim Mamour. La demeure valait l'homme. Je m'informai près de l'hôte du personnage en question; mais, comme je n'osais le nommer, ne sachant pas sous quel nom il s'annonçait en ce lieu et craignant de me compromettre, je dus procéder par de vagues indications, sur lesquelles je n'obtins aucune réponse satisfaisante.

Il ne me restait qu'à charger l'Allemand d'espionner avec soin, puis de me prévenir dès qu'il aurait des nouvelles. Je lui remis une petite somme, et nous nous séparâmes après quelques conventions.

Mais il ne sortit point avec moi. Je le vis se mêler aux joueurs pour dépenser son gain ou pour le doubler et pouvoir fumer alors de cet opium maudit qui l'abrutissait. Le malheureux me sembla perdu corps et âme. Je cherchai le moyen d'essayer une conversion, mais elle me sembla malaisée.

Le lendemain était un vendredi. Isla, ayant affaire dans Péra, m'offrit de l'y accompagner.

Comme nous revenions, je remarquai la mosquée construite tout près de l'ambassade russe. Une grille l'entoure et sépare les bâtiments de la rue. Isla s'arrêta pour me demander :

« Effendi, as-tu jamais vu les derviches tourneurs ?

— Non.

— Voici leur mosquée et leur *monastyr*. Veux-tu y entrer un peu ? Nous sommes justement à l'heure des exercices. »

J'acceptai volontiers. Nous poussâmes la porte grillée, puis nous nous trouvâmes dans une sorte de parvis dallé de marbre. A gauche, j'aperçus un cimetière. Je m'approchai de la grille, pour regarder à travers les barreaux. Sous l'ombre épaisse des cyprès se détachait la blancheur des pierres tombales, toutes surmontées d'un turban sculpté et couvertes d'inscriptions. Ici les noms des morts sont toujours accompagnés de versets du Coran.

Les femmes turques adoptent les cimetières comme lieu de promenade. Des formes indécises, enveloppées de voiles blancs et de burnous aux couleurs éclatantes, passaient derrière la verdure. Les Turcs, en général, aiment les lieux où leurs morts font leur éternelle sieste, leur *kef* (sommeil, repos de midi) comme ils disent. Chez eux, le champ du repos n'est jamais désert.

Au fond du parvis dallé s'ouvre le pavillon sacré; il est circulaire et surmonté d'une coupole. A droite s'élève le bâtiment où habitent les derviches, simple corps de logis d'un seul étage, que surmonte également un toit en forme de dôme. Un des côtés de cette construction donne sur la rue.

Au milieu de la cour j'admirai un magnifique cyprès, dont le tronc et les branches sont tout entourés de lierre.

Une foule de fidèles remplissait le parvis; ils se dirigeaient vers la mosquée. Isla m'introduisit dans l'intérieur du couvent de derviches, que j'étais curieux de visiter.

Derviche est un mot persan qu'on peut traduire par « pauvre »; il a la même signification que le mot arabe *fakir*. Les derviches forment une sorte d'ordre religieux mahométan. Cet ordre compte des membres nombreux, qui du reste ne s'engagent par aucun vœu. Les promesses d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, leur sont absolument inconnues. Les *tekié* et les *khangah,* couvents richement pourvus presque tous de biens-fonds, de capital et de rentes, offrent une existence facile à ceux qui les habitent. Le clergé turc, tant régulier que séculier, n'entend point du tout vivre de privations. Les moines musulmans sont en grande partie mariés. Manger, boire, dormir, jouer, fumer, se reposer : tel est le résumé de leurs principales occupations.

Autrefois les derviches avaient une grande influence politique et religieuse; leur prestige diminue tous les jours. Le petit peuple seul leur témoigne encore quelque respect. Afin de maintenir ce reste de considération, les derviches ont recours à l'art magique. Ils sont passés maîtres en jonglerie; ils multiplient les spectacles extra-

ordinaires et les prestidigitations; ils étonnent la foule par leurs danses, leurs contorsions, leurs hurlements.

Derrière la porte d'entrée du monastère, nous trouvâmes un grand vestibule frais et bien aéré, qui tient toute la largeur du bâtiment. A gauche s'étend une galerie parallèle à la longueur, sur laquelle s'ouvrent les cellules, dont les fenêtres donnent de l'autre côté, sur la cour.

Du seuil de ce couloir, nous pouvions plonger nos regards dans les cellules ouvertes. Leur ameublement, il faut l'avouer, est d'une simplicité primitive : un coussin fort mince disposé alentour, c'est tout ce que je vis. Les derviches étaient pour la plupart accroupis sur ce coussin. Plusieurs, coiffés de chapeaux en pain de sucre semblables à ceux des clowns dans nos cirques européens, fumaient gravement; d'autres procédaient à leur toilette pour la prochaine cérémonie; d'autres encore se tenaient aussi immobiles que des statues de bronze.

Après avoir tout examiné à notre aise, nous nous rendîmes dans le pavillon par une sorte d'antichambre carrée, qui donne entrée sur la salle principale. Le plafond en coupole de cette salle est soutenu par de sveltes colonnettes. De larges baies entourent le bâtiment. Le sol est dallé de marbre poli. Deux rangs de loges ont vue sur la salle : le premier rang se trouve au rez-de-chaussée, le second à la demi-hauteur de l'édifice. Ces loges contournent les huit pans de la muraille. Quelques-unes ont un grillage doré; elles servent pour les femmes. Une troisième galerie, occupée par l'orchestre, touche presque la coupole.

Les loges étaient combles. Nous eûmes peine à nous placer. Après quelques instants d'attente, la comédie,

imaginée sans doute par le diable en guise d'office divin, commença.

La porte du fond s'ouvrit : une trentaine de derviches s'avancèrent, précédés d'un maître des cérémonies. Celui-ci, âgé déjà, les cheveux tout gris, s'enveloppait dans un manteau noir. Les choristes avaient des tuniques brunes et le long bonnet ou chapeau de feutre conique.

Les derviches firent lentement, par trois fois, le tour de la salle avec une certaine dignité; puis ils s'accroupirent, le chef au milieu, quinze à sa droite, quinze à sa gauche, en demi-cercle. Aussitôt une effroyable musique retentit, suivie d'un chant capable, comme dit un auteur allemand, « de fendre les pierres et de rendre les hommes fous. »

Quand le vacarme eut cessé, les derviches se livrèrent aux mouvements les plus singuliers : ils se saluèrent mutuellement, saluèrent surtout leur chef, et s'agitèrent avec mille contorsions.

Les jambes croisées sous eux, ils remuaient le haut du corps à droite, à gauche, en avant, en arrière, ébranlant leurs hanches, hochant la tête, levant les bras, se tordant les mains, les frappant l'une contre l'autre. Enfin ils se jetèrent à plat ventre sur les dalles, les frappant si fort du bout de leurs bonnets de feutre, qu'on entendait le claquement.

Tout cela servait sans doute de prélude et dura une demi-heure.

La musique, le chant, le vacarme, reprirent de plus belle; après quoi les derviches se reposèrent, toujours accroupis, immobiles comme des souches.

Ce premier exercice m'avait porté sur les nerfs; je me croyais dans une maison de fous. Pour les Turcs, ils

suivaient les phases de la cérémonie avec un grand recueillement et paraissaient fort édifiés.

La musique retentit de nouveau ; ensuite les derviches se levèrent, jetèrent loin d'eux leurs tuniques brunes et parurent vêtus de blanc.

Ils recommencèrent à saluer leur chef, à se saluer entre eux avec différents degrés dans la profondeur de la prosternation ; enfin ils se mirent à exécuter la danse qui leur vaut le nom de derviches tourneurs. Chacun, sans quitter sa place, tourne lentement sur lui-même, en se tenant toujours sur un seul pied.

Les bras, restés croisés pendant le second exercice, s'agitent dans celui-ci avec rapidité. Les mains sont jetées en avant, en arrière, de droite, de gauche. La musique presse de plus en plus son rythme. Les mouvements circulaires des derviches deviennent extrêmement rapides; ils finissent par une telle volubilité, que je ferme les yeux pour ne pas tourner moi-même. Je n'en puis plus, les derviches non plus; car au bout d'une demi-heure ils tombent l'un après l'autre : la cérémonie est terminée. Je me promis bien de ne plus courir après un tel spectacle. Quant à la foule qui remplissait les loges et qui était composée de menu peuple, elle me parut enchantée.

Isla me demanda :

« Que dis-tu de cela, effendi ?

— Je crois que je vais me trouver mal.

— Tu as raison. Je ne sais si le Prophète a commandé de pareils exercices; je sais encore moins si la loi tout entière de Mahomet a été profitable aux Ottomans.

— N'es-tu plus musulman ?

— Effendi, Senitza, ma chère femme, est chrétienne. »

Il m'avouait ainsi, d'une façon détournée, ce qu'il n'eût point osé exprimer ouvertement, prouvant une fois de plus qu'une femme pieuse est l'âme d'une maison et le plus irrésistible apôtre de la vérité.

Au moment où nous quittions le parvis des derviches, je sentis deux mains se poser sur mes épaules. Je me retournai, et, reconnaissant le jeune homme qui s'était élancé vers moi d'une façon si amicale, je m'écriai :

« Omar ben Sadek ! est-ce possible !

— Qu'Allah soit loué de la joie qu'il m'accorde, car je revois la lumière de ton visage, reprit le jeune homme. Mon âme soupire souvent après toi, depuis que nous nous sommes séparés si brusquement. »

C'était Omar, le fils de ce Sadek qui m'avait guidé à travers le Chott-Djerid, où le malheureux était resté enfoncé après avoir été atteint par la balle d'Abou el Nasr. Omar, on s'en souvient, disparut à mes yeux, poursuivant le meurtrier de son père, que le vekil de Kibili laissait traîtreusement échapper[1].

« Comment es-tu venu à Stamboul ? lui demandai-je. Qu'y fais-tu ?

— Ne vois-tu pas, sidi, que je suis hammal ? Entrons dans un café, je te conterai tout. »

Isla ben Mafleï connaissait nos aventures en Tunisie. Il fut curieux d'entendre le récit d'Omar, et nous accompagna dans un des meilleurs cafés du voisinage.

L'Arabe nous raconta ainsi son odyssée.

Monté sur le chameau que lui avaient donné ses amis, il courut sur les traces du fugitif, presque sur ses talons, jusqu'à Derna. Là, force lui fut de laisser reposer sa

[1] Voir le volume intitulé : *les Pirates de la mer Rouge.*

bête. Lorsque plus tard il arriva à Bomba, le meurtrier venait de se joindre à une caravane légère en route pour Siouah. Omar dut attendre une occasion pour continuer ses recherches; il se vit même obligé de troquer son chameau contre un moins bon et un peu d'argent, afin d'avoir de quoi vivre. Trois semaines plus tard, il partit en compagnie d'une caravane qui se rendait aussi à Siouah. Il passa au nord, par le désert de Barkah et l'Oued-Djezahib.

Arrivé à Siouah, il se livra aux plus minutieuses investigations et finit par apprendre que son ennemi était parti du côté d'Om-es-Seghir et Moghara, avec l'intention de se rendre au Birket-el-Keroun[1].

Le voyage que l'Arabe entreprit en ce sens n'eut aucun résultat. Omar se persuada qu'Abou el Nasr avait pris au sud, par El-Kasr-Farafreh, ou Dakhel peut-être. L'infatigable Arabe explora cette route sans plus de succès. Enfin, à Tafah, où il s'arrêta pendant quelques jours, il recueillit des indications assez précises : le fugitif était monté, sous un faux nom, sur un vaisseau qui allait en aval du fleuve. En vain le jeune homme parcourut-il tous les bourgs, tous les villages de la rive : rien ne le mit sur la trace. Il se rendit au Caire.

Omar se reposait depuis quelques jours dans cette ville, lorsqu'il aperçut par hasard l'homme dont il avait juré la mort. Il lui donna la chasse tout le long du boulevard Méhémet-Ali jusqu'à Esbékieh, puis le perdit de vue.

A partir de ce moment, le fils de Sadek guetta son ennemi jour et nuit dans tous les coins du Caire, sans

[1] Lac El-Keroun.

rien découvrir. Un jour pourtant il reconnut Abou el Nasr qui s'embarquait. Omar s'élança sur le même vaisseau; il fut repoussé, ne pouvant payer sa place. On refusa de l'admettre comme manœuvre, quoiqu'il offrît ses deux bras avec les plus instantes supplications.

Fou de rage et de douleur, le malheureux vit s'éloigner le navire qui emmenait son ennemi. Un cheikh arabe, témoin d'un tel désespoir, fit cadeau d'un cheval au jeune homme : Omar se mit à suivre par terre le trajet du vaisseau.

Il passa par Terraneh, Giza, Nadir, Neguilah et Dahari, sur la rive du bras de Rosette, pour arriver à Romanieh. Là, sachant que le vaisseau avait pris l'autre bras du Nil, celui de Damiette, Omar suivit la route de Kafr-el-Madjar et Mehallah-el-Kebir, pour couper le Delta en biais. Hélas! le vaisseau avait dépassé Samannoud et continuait à descendre le cours du fleuve. Ben Sadek alla jusqu'à Damiette : le fugitif s'y était embarqué sur un bateau qui transportait du blé à Adalia. Omar manquait de ressources. Il lui fallut travailler sur le port; il dut même vendre son cheval. Enfin il put s'embarquer pour l'île de Chypre, où il resta quelque temps; puis un pêcheur le passa en Asie, à Anamour. Il fit à pied le trajet de Selindi, Alaia, Adalia, toujours sans succès. L'Arabe était trop pauvre pour employer les moyens rapides : le fugitif lui échappait partout.

Et pourtant Omar ne renonçait pas à sa vengeance; c'était un devoir sacré dont rien ne pouvait le délier. Il crut, d'après quelques indices, que le meurtrier avait dû se cacher à Constantinople : il partit en mendiant pour la capitale de l'empire ottoman. Il traversa toute l'Anatolie et s'achemina lentement vers Koutahia. Épuisé, ne

pouvant plus se traîner, dévoré de fièvre, il lui fallut bien s'arrêter dans un couvent de derviches, où il reçut des soins et se refit un peu. C'est ainsi que, d'étapes en étapes, ce malheureux avait gagné Constantinople, tandis que j'accomplissais moi-même le grand voyage que l'on sait.

Certes, ce dévouement, ce culte filial, avait un côté respectable chez un homme auquel sa loi commandait la vengeance.

Omar me dit qu'après plusieurs mois de recherches constantes dans la ville il n'était pas encore sur une trace bien certaine.

Cependant il ne se sentait point découragé. Il ne renoncerait à sa poursuite que s'il lui fallait renoncer à la vie. Il voulait frapper le meurtrier de son père, ou mourir à la peine.

Pour gagner sa vie et mettre un peu d'argent de côté, l'Arabe libre du désert s'est fait porteur de fardeaux. Il lui en coûtait moralement et physiquement; mais il acceptait tout afin d'atteindre son but.

Lorsque je lui demandai s'il comptait rester encore longtemps à Constantinople, il me répondit en secouant la tête :

« Sidi, je quitterai peut-être bientôt cette ville. Allah vient de me faire une grande faveur, car j'ai découvert un nom qui, je l'espère, me sera très utile.

— Quel nom ?

— Ne me disais-tu pas, au Chott-Djerid, que cet Abou el Nasr s'appelle véritablement Hamad el Amasat ?

— Oui, certes !

— Eh bien, j'ai trouvé un homme dont le nom est Ali Mana ben Baroud el Amasat.

— Que fait-il ?

— C'est un jeune derviche du monastyr. J'allais justement lui parler quand je t'ai rencontré et reconnu.

— Ali Mana ben Baroud el Amasat ! s'écria Isla, dont l'agitation était telle, que je fus obligé de l'avertir que tous les assistants le regardaient. Ben Baroud el Amasat ! mais c'est le fils de ce Baroud el Amasat qui vendit ma femme en la faisant passer pour esclave. Oh ! je cours au monastyr : il faut que je le voie !

— Ne fais pas cette folie ! m'écriai-je en lui saisissant le bras. Amasat n'est point un nom rare, on le rencontre souvent parmi vous. Le derviche n'a peut-être aucun rapport avec l'homme que tu cherches. Sois prudent. Te voilà trop agité, tu te trahirais. Veux-tu me confier cette démarche ?

— Oui, effendi. Mais va tout de suite, nous t'attendrons ici. »

J'avais plusieurs renseignements à prendre avant de tenter l'aventure. Je demandai à Omar :

« Comment sais-tu que ce jeune derviche se nomme Amasat ?

— Je l'ai su hier. Je voyageais en kaïk avec deux derviches, se rendant comme moi à Baharive-Keuï. L'un d'eux appelait son camarade Amasat. Il faisait presque nuit lorsque nous descendîmes sur la rive. Je suivis ces hommes. Ils s'arrêtèrent devant une maison soigneusement close. Lorsque la porte se fut ouverte, une voix demanda : « Qui est là ? » Et les derviches répondirent : « El Nasr ! » J'attendis plusieurs heures, blotti derrière un pan de mur. Beaucoup de personnes se présentèrent ; toutes répétèrent le même mot : « El Nasr ! » Que dis-tu de cela, sidi ?

— Avaient-ils des lanternes ?

— Non, quoiqu'il soit défendu de sortir sans lumière. Mais est-ce que les cabassers vont dans ces quartiers-là ? Je reconnus les deux derviches quand ils sortirent ; je les suivis encore jusqu'à leur couvent.

— As-tu bien entendu le mot de passe ?

— Oh ! très bien, sidi, j'en suis sûr. »

Cette circonstance me donnait à réfléchir. Je me rappelai ce que Mamour m'avait dit dans les ruines de Balbek. Il croyait alors n'avoir plus rien à dissimuler vis-à-vis de moi, car il regardait ma perte comme certaine. Pour se vanter autant que pour me terrifier, il m'avouait être le chef des plus dangereux brigands, des *hommes au sac*. S'il avait dit vrai, son influence devait s'exercer aussi bien à Constantinople qu'à Damas ou en Égypte.

Constantinople n'est jamais un lieu très sûr ; mais, à l'époque où je m'y trouvais, les attentats contre les biens et les personnes s'y multipliaient d'une manière effrayante. Tous les jours on signalait des maisons dévalisées, des individus assassinés. On trouvait, sur les flots de la Corne-d'Or ou du Bosphore, quantité de cadavres portant des traces de mort violente ; des incendies éclataient simultanément à des points très éloignés l'un de l'autre et semblaient tous avoir la même cause ; des vols considérables étaient commis pendant la confusion du sauvetage. On rencontrait chaque nuit des ombres rapides passant sans lanternes. Quand les patrouilles essayaient d'arrêter ces ombres, une troupe nombreuse se formait en un clin d'œil et mettait en fuite les soldats ou la police.

L'attitude des autorités turques, en présence de tels faits, devenait incroyable.

Une fois, on avait réussi à prendre une certaine quantité de malfaiteurs. Le sultan les envoya tout simplement à Tripoli. Quelque temps après, l'intendant du port accourut pour porter plainte : les vaisseaux étaient dévalisés, le commerce souffrait, la terreur régnait à Tripoli. L'autorité turque ordonna que tous les voleurs trouvés à bord fussent aussitôt noyés. On publia dans la ville que la chose était faite ; mais, au bout de deux jours, les noyés se promenaient tranquillement sur le port et dans les rues ; personne n'en paraissait surpris.

Je ne crus pas devoir communiquer mes soupçons à mes compagnons, me bornant à prendre des informations sur le jeune derviche, qui habitait, me dit Omar, la cinquième cellule après la porte d'entrée.

Sans perdre de temps, je courus au monastyr. Personne ne s'occupa de mon entrée dans le parvis ni dans le couvent. La porte étant ouverte, je pénétrai jusqu'au fond de la galerie, que je parcourus plusieurs fois en examinant les cellules, avec une complète liberté.

Sur le divan de la cinquième cellule se reposait un jeune derviche de vingt à vingt-deux ans, répondant au signalement donné par Omar. Ses yeux étaient fixés sur la fenêtre, tandis que ses doigts faisaient glisser les quatre-vingt-dix-neuf grains du chapelet musulman.

Je saluai le jeune moine d'un air grave :

« *Salam !*

— *Salam aleïkoum !* répéta-t-il. Que veux-tu ?

— Je viens d'une province éloignée, et j'ignore les usages de cette maison. J'ai assisté à votre danse sacrée. Elle m'a beaucoup édifié ; je voudrais vous en remercier. Oserai-je t'offrir un présent ?

— Oui, donne.

— Doit-il être considérable ?

— Nous ne refusons rien. Donne, ne serait-ce qu'un para...

— Prends donc. »

Je lui tendis une petite somme, car je n'avais pas grand'chose sur moi. Il parut content et me dit :

« Je te remercie. Ce don est-il pour la maison ou pour moi ?

— Fais-moi la grâce de l'accepter personnellement.

— Je te remercie... Puis-je savoir ton nom ?

— Le Prophète a dit : « Le présent d'une main dis-« crète vaut deux fois celui de l'homme qui se vante. » Permets-moi donc de taire mon nom ; mais dis-moi le tien, afin que je sache à quel pieux fils de l'Islam j'ai parlé et que je m'en souvienne.

— Mon nom est Ali Mana ben Baroud el Amasat.

— Et quel est le lieu de ta naissance ?

— Iskenderieh (Scutari) est ma patrie. »

C'était bien cela : Isla m'avait raconté en Égypte que Baroud el Amasat habitait Scutari ; c'était dans cette ville qu'il avait vendu Senitza. Je continuai :

« Tes pieux parents sont-ils encore à Iskenderieh ?

— Non. »

Je n'osai poursuivre mes questions, elles eussent éveillé ses soupçons. Je conclus par quelques formules de politesse et m'éloignai.

Omar et Isla, qui m'attendaient avec une vive impatience dans le *kawehdji* (café), me crièrent dès qu'ils me virent :

« Eh bien ! qu'as-tu appris ?

— Il est le fils de ce Baroud el Amasat que tu ne con-

nais que trop. Sa famille vient de Scutari, et, si je ne me trompe, Abou el Nasr serait son oncle.

— Effendi, il faudra qu'il nous dise où se trouve son père.

— Il faudra !... Peux-tu l'y contraindre ?

— Je l'appellerai devant le cadi.

— Il indiquera un lieu imaginaire, ou bien il fera sous main avertir les siens. Laisse-moi voir la maison de Baharive-Keuï, dont Omar parlait tout à l'heure ; puis nous aviserons mieux, il me semble.

— J'y consens. Omar va te conduire... Je retourne à la maison ; mais ramène avec toi l'Arabe. Je veux qu'il demeure chez moi et ne travaille plus dans la ville. Nous en aurons besoin ; d'ailleurs, la cause nous est presque commune. »

Isla nous quitta. Nous allâmes prendre un kaïk à la Corne-d'Or, et nous abordâmes à Eyoub. De là nous nous rendîmes à pied à Baharive-Keuï, la partie nord de Constantinople.

Le chemin qu'il nous fallut parcourir n'était pas aisé, à cause des courbes des rues, de la boue, des immondices amoncelées, etc. Enfin nous arrivâmes dans une sorte de cul-de-sac à l'angle duquel Omar me montra la maison en question. Nous passâmes sans nous arrêter, de peur d'attirer l'attention ; mais j'avais bien examiné. Le bâtiment, fort étroit, paraissait profond. L'étage supérieur avançait sur le rez-de-chaussée. La porte me parut solidement verrouillée. Il n'y avait sur toute la façade que deux ouvertures : celle de la porte et une lucarne carrée presque sous le toit. Les murailles sombres ressemblaient à celles d'une prison.

La maison voisine, de construction presque identique,

était plus délabrée encore. Un chiffon de papier collé à la porte présentait ces mots : *Arar-im bir kiradji :* « Je cherche un amateur. »

Ma résolution fut aussitôt prise. Je tournai la clef dans la serrure et j'entrai, suivi d'Omar, un peu surpris de cette prompte démarche.

Nous avançâmes au fond d'un corridor si noir, qu'on ne pouvait aller qu'en tâtonnant.

Je rencontrai une porte : je l'ouvris. Elle donnait sur une cour qui mesurait huit à dix mètres de largeur, sur deux fois autant de longueur. Les deux côtés et l'extrémité de cette cour étaient garnis de bâtiments en planches dans un état de vétusté complète. A droite et à gauche de la porte du fond de la cour se trouvaient d'étroits couloirs conduisant à deux jardinets, vraies places à fumier. On parvenait au second étage par un escalier en bois pourri, comptant treize marches, dont la moitié au moins manquait.

Le sol de la cour avait dû être primitivement un bourbier, solidifié à la longue par le soleil. Dans le milieu j'aperçus un bloc de bois sans forme et d'un usage inconnu, sur lequel était assise une masse si étrange, que je ne devinai sa nature qu'à la fumée d'un vieux tchibouk. Cette masse ressemblait à une boule ; elle était enveloppée d'un kaftan aussi vieux que le tchibouk et surmontée d'un turban d'une nuance indéfinissable, sous lequel sortait un nez long comme la pipe du fumeur.

A notre approche, cet être informe se mit à pousser un grognement moitié rauque, moitié engageant, et le kaftan s'agita avec lenteur.

« *Salam !* murmurai-je machinalement.

— *Sssssss... hmmm !...* souffla l'étrange personnage.

— Cette maison est à louer? » poursuivis-je.

En un clin d'œil cet amas de turban, de kaftan, la boule, le nez, tout se redressa, se releva et présenta un aspect plus humain. Puis l'étrange personnage se mit à dire avec une volubilité sans pareille :

« Oui, certainement, et tout de suite, elle est à louer. Belle maison, maison superbe, digne d'un pacha, presque toute neuve. Voulez-vous visiter, seigneur ? »

Ce bonhomme semblait élastique à la façon des diables enfermés dans une boîte pour amuser les enfants.

Nous proposions une affaire, de l'argent à gagner : l'Oriental se montrait accueillant. Il est probable qu'il nous eût fort mal reçus si nous n'avions point invoqué ce prétexte. C'était certainement un juif, un vrai patriarche, auquel on eût volontiers donné « deux cents ans et plus ».

Petit, gros, rond comme une boule, on ne distinguait en dehors de sa rotondité que ses deux babouches de paille, son turban et son nez. Le tout avait l'air du temps de Mathusalem. Les souliers laissaient voir les dix doigts des pieds; le turban était plus plat qu'une galette; le kaftan montrait la corde; quant à la pipe, il n'en restait plus que le bout, adapté à un os creux de vautour en guise de tuyau.

Le kaftan n'avait pas de manches, et pourtant, à en juger par le soin avec lequel son propriétaire en relevait le col et en serrait les pans autour de lui, il devait constituer à peu près le seul vêtement du petit juif. Celui-ci m'ayant honoré du pronom *vous*, je repris sur le même ton :

« Vous êtes le propriétaire ?

— Non ; Sa Hautesse peut croire cependant que je ne suis pas trop pauvre pour...

— Je vous en prie, interrompis-je, répondez-moi aussi brièvement que possible. A qui appartiennent ces bâtiments?

— A l'opulent boulanger Mohammed, du quartier de Kassim-Pacha ; il les a eus en héritage.

— Et que faites-vous ici?

— Je garde la maison en attendant un locataire.

— Combien recevez-vous pour cet office?

— Une piastre par jour, plus une demi-piastre de pain.

— La maison est-elle entièrement inhabitée?

— Oui. Je demeure à côté.

— A quel prix s'élève la location?

— A dix piastres par semaine, payées d'avance.

— Montrez-moi les bâtiments. »

Nous jetâmes d'abord un coup d'œil sur les jardinets, vrais cloaques de boue et d'immondices; puis nous montâmes l'escalier. Les trois pièces que nous visitâmes me firent l'effet d'un colombier, d'un poulailler et d'un chenil.

« Voici, dit notre homme aussi gravement que s'il eût montré un palais, voici le selamlik, la chambre à coucher et le harem.

— Bien! approuvai-je avec le même sérieux. Et qu'y a-t-il dans les bâtiments en planches, là-bas, autour de la cour?

— Rien. Ce sont des écuries et des logements pour la domesticité.

— Comment vous appelez-vous, s'il vous plaît?

— Je m'appelle Baruch Chebet ben Baruch Chereb ben rabbi Baruch Mizchah. Je vends des brillants, des parures, des antiquités. Si vous avez besoin de mes services, je puis tous les jours nettoyer vos chambres,

vos habits, faire vos courses, vous conduire dans la ville, etc.

— Vous avez des noms magnifiques. Où se trouve le magasin de vos brillants, parures et antiquités ?

— Votre Hautesse saura que, pour le moment, j'ai tout vendu.

— Ah ! Eh bien, voulez-vous aller dire à l'opulent boulanger Mohammed que je suis prêt à louer sa maison ? Voici dix piastres d'avance; chaque semaine je lui en payerai autant. En voici aussi dix pour vous, afin que vous puissiez acheter un peu de tabac.

— Je remercie Votre Hautesse ! s'écria tout joyeux le petit juif. Je vois qu'elle sait comment il convient d'agir envers un homme dont le négoce est si relevé : des pierreries et des antiquités. Je ne vends rien autre chose... Mohammed me demandera qui vous êtes et quel est votre nom : que dois-je répondre ?

— Tout d'abord, ne me donnez pas le titre de Hautesse. Mes habits sont neufs, il est vrai; mais je n'ai que ceux-là. Je suis un pauvre *iazidj* (écrivain), fort heureux quand il trouve à employer sa plume. Mon ami est un simple hammal, qui gagne fort peu. Nous habiterons ici ensemble; peut-être même amènerons-nous un troisième locataire, afin que le prix de la maison, ainsi partagé, soit moins lourd pour chacun de nous. Nous verrons plus tard si nous avons besoin de vos services : nous devons être ménagers. »

J'affectais la pauvreté pour ne point éveiller les convoitises de notre dangereux voisinage. Le juif s'écria :

« O effendi, je ne suis guère exigeant. Donnez-moi deux piastres par jour, et je ferai toute la besogne.

— Nous verrons. Si je gagne assez, je vous donnerai

les deux piastres. Pouvons-nous entrer tout de suite dans la maison ?

— Certainement, effendi.

— Eh bien, nous reviendrons tantôt. J'espère que nous ne trouverons pas la porte fermée ? »

Après quelques autres arrangements et conventions, nous nous séparâmes de Baruch, fils du rabbi Baruch, et nous retournâmes chez les Mafleï, auxquels je racontai toute notre aventure. Il fut convenu que j'irais m'installer, avec Omar et Halef, dans notre nouveau logis.

Lindsay voulait à toute force nous accompagner. Je m'y opposai, car il nous eût gênés en mille façons. Il en fut si furieux, qu'il ne consentit pas à demeurer une minute de plus chez les Mafleï. Il partit avec ses domestiques pour Péra, où il trouva un hôtel assez confortable.

Quant à nous, après avoir fait un paquet de nos armes, nous retournâmes à Baharive-Keuï, non sans nous être minutieusement entendus avec nos hôtes et Yacoub. Je laissai mon cheval chez les Mafleï.

Le juif nous attendait avec impatience. Il avait fait nettoyer un peu la maison par sa femme. Je lui en exprimai ma satisfaction, ce qui parut le rendre fort joyeux. Je le chargeai de nous procurer du pain, du café, de la farine, des œufs, du tabac, quelque vaisselle et deux ou trois couvertures. Son absence nous permit de déballer nos armes et de les cacher dans un petit réduit inoccupé.

Baruch heureusement ne rentra que quand l'opération fut terminée. Il ramenait sa femme pour l'aider. Celle-ci ressemblait à une véritable momie, noire et parcheminée à faire peur.

Le couple m'invita pompeusement à prendre chez lui le repas du soir. J'acceptai, pensant qu'il fallait être bien

avec ces gens. D'ailleurs, la manière dont je les traitais m'acquit tout de suite leurs bonnes grâces. Sans que nous leur eussions manifesté aucun désir à ce sujet, ils apportèrent, en le traînant et poussant comme ils purent, un énorme sac rembourré de paille pour nous servir de divan. Le susdit objet était en loques; cependant l'attention me toucha. Ces bons vieux nous croyaient pauvres, ils cherchaient à nous procurer quelques douceurs : cela partait d'un bon naturel.

Lorsque le couple se fut retiré, nous allumâmes nos pipes à une petite lanterne sourde qu'Isla nous avait donnée et qui nous rendit de grands services. Il fut convenu qu'en mon absence Omar irait guetter dans la rue. Halef fut désigné pour le poste de la cour. En pénétrant dans les bâtiments qui en faisaient le tour, on n'était plus séparé que par une mince cloison de la maison contiguë.

Je me rendis chez Baruch. Il était sur le seuil de sa porte, à gauche de notre demeure. Le petit juif occupait, avec sa femme, une hutte abandonnée de son propriétaire. Le cas n'est pas rare à Stamboul.

La petite gratification que j'avais octroyée paraissait avoir mis les deux époux en joie. Ils me reçurent avec un mélange singulier de cordialité et de respect. Décidément mon arrivée dans la maison voisine était fort opportune; je vis qu'on comptait un peu sur nous pour sortir de misère.

La vieille juive se montrait moins sale que je ne l'avais craint, de sorte que je mangeai avec assez d'appétit. Les mets ne furent pas nombreux, du reste. Je donnai à la ménagère une petite provision de café, et au mari un peu de tabac, ce qui acheva leur bonheur.

Rien de plus pauvre que le logis et le costume : de

près, le kaftan et la jaquette à manches de Baruch étaient de vraies guenilles; l'habillement de sa femme ne valait guère mieux. Quant au commerce de brillants, de joyaux, d'antiquités, on n'en voyait nulle trace. Le malheureux avait menti, mais, je crois, sans mauvaise intention.

Je résolus d'aider un peu ces pauvres vieux et leur promis de les employer à raison de cinq piastres par jour, une vraie fortune pour eux!

Dans le cours de la conversation, je cherchai à faire parler mes hôtes sur le voisinage; j'y arrivai après bien des détours.

« Effendi, soupira Baruch, cette ruelle est habitée par des misérables. Quelques-uns sont honnêtes, mais il y en a d'autres qui ne valent pas grand'chose. Vous êtes un écrivain : vous ne trouverez rien à gagner par ici, je le crains... Il faut que je vous avertisse aussi de prendre garde à la maison de droite.

— Et pourquoi?

— Il est dangereux d'en parler.

— Je suis un homme discret.

— Je vous crois. Cependant, si je parlais, vous voudriez peut-être quitter votre logement tout de suite: j'en serais peiné.

— Non, rien ne me fera quitter la maison, et j'espère que nous serons de bons voisins, prêts à nous rendre de mutuels services. Je ne suis pas riche, mais les pauvres ont aussi les moyens de témoigner leur reconnaissance.

— Eh bien, effendi, il faut vous satisfaire. Tous les habitants de cette ruelle savent que la maison dont je parle ne vaut rien; ils ne s'en inquiètent pourtant pas beaucoup. Une fois, un curieux essaya d'espionner chez vos voisins; il croyait le nid vide. Le lendemain matin,

on ne le vit pas revenir. Un peu plus tard, on le trouva pendu derrière sa demeure. Ce n'était pas lui qui avait fait cela.

— Ce sont donc des assassins, des... ?

— Peut-être. Défiez-vous.

— Mais enfin, quelle sorte de gens occupent cette maison ?

— Un Grec avec sa femme et son fils. Ils vendent du vin, ils logent des jeunes gens : des garçons et des filles, qu'on ne voit jamais sortir dans la ruelle. Ils ont des commissionnaires qui vont en ville et ramènent des hôtes. Souvent des gens distingués de Constantinople ou des étrangers viennent ici ; on entend chanter et faire de la musique. Je crois que tous ceux qui entrent n'en sortent pas. Parfois on a entendu des cris, puis le bruit d'armes à feu. Il n'est pas rare de voir, non loin de cette maison, des cadavres flottant sur l'eau. Bien souvent aussi, il vient, la nuit, quantité de gens sans lanternes et portant des paquets de toutes sortes ; ils entrent à la sourdine dans la mystérieuse demeure. Ceux qui les rencontrent passent bien vite. Personne n'ose en parler.

— Vous paraissez pourtant bien instruit. Auriez-vous guetté quelquefois ?

— Effendi, si je l'avais fait, je ne l'avouerais pas... Je serais perdu.

— Mais à moi ?

— A vous non plus, effendi. Peut-être voudriez-vous voir aussi, et il vous arriverait ce qui est arrivé à l'homme pendu.

— Vous avez sans doute l'intention de m'effrayer, Baruch. C'est pour cela que vous exagérez les choses. Vous n'avez rien vu.

— Effendi,... j'ai vu. Je ne mens pas.

— Eh bien, vous avez rêvé.

— Effendi, je ne dirai plus qu'un mot : ne mettez jamais votre œil contre les trous des planches.

— Quelles planches? Baruch, vous avez eu des hallucinations!

— Moi? oh!... Écoutez. Du côte droit de la muraille du selamlik, se trouve une planche percée qui ne tient plus qu'à un clou; on peut la pousser sur la planche voisine et se glisser dans un petit espace entre la maison et celle d'à côté. Là aussi les planches de la cloison tiennent mal; j'ai moi-même détaché quelques clous. En écartant une de ces planches, on aperçoit une salle où se réunissent les fumeurs d'opium. Souvent les verres se choquent; on entend les voix des jeunes garçons et des jeunes filles.

— Ah! vous avez guetté?... Quelle imprudence! Si on vient à s'apercevoir de l'état de la cloison mitoyenne?..

— Je voulais voir pourtant ce qu'on faisait. Je pouvais retirer le clou, les voisins ne le peuvent pas.

— Pourquoi ne point vous contenter de percer un petit trou?

— Je n'aurais rien vu. Il y a encore une perche qui descend dans la maison voisine et pourrait servir d'échelle. Elle se trouve au milieu des étançons qui servent à soutenir la maison mystérieuse; je la connais. Dans les bâtiments de la cour, je vous montrerais bien aussi des fentes par lesquelles on a jour sur une grande salle basse, où *ils* se partagent le butin.

— Mais je ne vous comprends pas. Votre devoir était de dénoncer ce repaire depuis longtemps.

— Effendi, dois-je risquer ma vie? Ils m'auraient pendu.

— La police vous protégerait.

— Seigneur, vous habitez Stamboul depuis peu. J'ai reconnu parmi ceux qui fréquentent la maison des fonctionnaires de haut rang, des derviches, des cabassers, de puissants *mansoubli* (chefs de police). Les officiers de police, les employés des administrations ne sont guère payés par le gouvernement ; ils ne vivent que de bakhchich qu'ils extorquent comme ils peuvent. Que deviendraient-ils, quand les profits manquent, si... ? Croyez-moi, effendi, porter plainte à un karavender ou à un cadi serait aussi dangereux que de se risquer au milieu des voleurs... Non, non ! Ici il faut savoir brider sa langue et laisser ses voisins agir à leur guise. Je vous ai confié le secret, parce qu'il fallait vous avertir. Pour vous, comme pour moi, je vous conjure d'imiter mon silence. »

J'en savais assez. Je me gardai bien de presser davantage le juif ou de l'inquiéter par mes observations. Je comprenais maintenant fort clairement notre situation : nous ne pouvions rien attendre de la police. Les Grecs sauraient bientôt que la maison contiguë à la leur était louée : ils nous feraient certainement surveiller, cela leur était aisé.

Nous avions donc besoin d'user d'extrême prudence : nous renfermer chez nous, tandis que le juif ferait nos commissions. Ne nous montrer ni dans la cour ni dans la rue me paraissait surtout nécessaire.

Une pensée vint me tourmenter : Si mes compagnons avaient placé leur lanterne sans précaution ? si la lumière allait être aperçue par les voisins et trahir trop vite notre présence ? Je me hâtai de donner mes instructions à Baruch. Il fut entendu qu'il répondrait le lendemain

à toutes les questions en nous présentant comme de pauvres gens : un écrivain, un hammal, un Arabe du désert, associés pour gagner leur vie et fort occupés, gens des plus inoffensifs.

Notre logis étant attenant d'un côté à la hutte du juif, Baruch m'assura que nous pouvions l'appeler en frappant un simple coup contre le mur.

Lorsque je rentrai, j'aperçus Omar, qui, se glissant le long des maisons, vint me dire qu'il avait vu, comme la veille, des ombres mystérieuses se faire ouvrir la porte en prononçant le mot : *El Nasr*. J'invitai l'Arabe à me suivre chez nous.

Halef était dans la cour ; il n'avait rien vu ni entendu. Nous remontâmes au selamlik à tâtons.

Je racontai ma conversation avec le juif ; puis je passai les mains sur le mur et parvins à déplacer la planche, comme Baruch me l'avait enseigné. En étendant le bras, j'atteignis l'autre cloison, séparée par la largeur d'une forte poutre. Les planches se mouvaient aisément. J'en poussai une avec précaution, mais ne pus rien voir, car la salle sur laquelle donnait cette ouverture n'était point éclairée. Je remis les planches dans leur situation naturelle. Nous nous assîmes sur notre divan de paille et attendîmes en silence.

Une heure se passa, après quoi nous perçûmes un bruit léger. Je repoussai doucement mes planches :... des pas, des voix, des exclamations, des menaces, retentissaient chez nos voisins.

« Ici, bien ! Hassan, prépare-toi à partir ! » disait-on.

Une pause eut lieu. La voix reprit :

« Drôle ! ne peux-tu donc écrire ?

— Si..., répondit une autre voix tout effrayée.

— As-tu de l'argent chez toi ?

— C'est de l'argent que vous voulez ? Mais pourquoi m'avoir attiré ici ? pourquoi me lier ? Je ne vous ai rien fait...

— Non, rien du tout. Nous désirions ta bourse, ta montre, ton anneau, les voici; nous avons même tes armes. Ce n'est point assez. Si tu ne peux nous procurer ce que nous souhaitons de toi, demain ton cadavre flottera sur l'eau.

— *Allah kerim !* combien exigez-vous ?

— Tu es riche. Cinq mille piastres, ce n'est pas trop, je pense ?

— Ah ! c'est plus que je ne possède.

— Combien as-tu chez toi ?

— A peine trois mille piastres.

— Nous les remettra-t-on si nous allons les chercher de ta part ? Ne mens pas, ou ta dernière heure sonnera bientôt.

— *Allah il Allah !* on vous les remettra sur la vue d'une lettre écrite et cachetée par moi.

— Déliez-le. Apportez une plume, prêtez-lui son anneau. »

Un profond silence succéda à ces ordres. Je me rassis en approchant le divan tout contre la muraille. Avec des précautions infinies, je réussis à écarter un peu les deux planches et à voir distinctement dans la salle voisine.

Juste en face de moi et me tournant le dos, était assis un homme, la tête découverte, les vêtements déchirés... Il avait dû lutter vigoureusement contre ses agresseurs. Autour de lui se tenaient trois scélérats armés. L'un d'eux portait le costume grec; les autres étaient des Turcs

fort misérables. Le Grec devait être le propriétaire du bouge.

Le malheureux captif écrivait sur ses genoux.

Bientôt les voix s'élevèrent de nouveau.

« Maintenant reliez-le, portez-le là-bas. S'il ne se tient pas tranquille, un coup de poignard dans la gorge : vous entendez ? »

Une porte s'ouvrit : tout le monde disparut.

Je décrivis la scène à mes compagnons.

« Une caverne de voleurs ! disait Halef. Ils sont capables de le tuer. Que veux-tu faire, sidi ?

— Aller à son secours.

— Comment s'y prendre ?

— Ah ! voilà... Briser cette cloison et nous précipiter en armes pour le défendre n'aboutirait qu'à nous faire égorger les premiers. Avertir la police...; mais où est-elle, la police ?... Il faudrait nous glisser sans bruit dans la salle et enlever le prisonnier.

— Nous n'avons point de tenailles pour déclouer les planches.

— Un couteau suffira. Le difficile est d'éviter le bruit.

— Sais-tu où l'homme se trouve enfermé ?

— J'ai vu qu'ils le traînaient dans la salle. Ils ont dû le pousser dans un cabinet situé vis-à-vis de nous. Allons, à l'œuvre ! »

Je tâtai de nouveau la muraille. Les planches étaient clouées dans le haut ; mais les clous, de notre côté, se détachèrent par un simple effort du couteau. Je déplaçai trois planches, qu'Omar souleva et mit de côté. Le plus malaisé consistait à déclouer les planches de la cloison voisine à la sourdine et à tâtons. Plusieurs clous tenaient si fort, qu'il me fallut les limer. La besogne était longue.

et fatigante ; je me servais tantôt d'une main, tantôt de l'autre. Par instants je n'en pouvais plus.

Enfin j'entrevoyais un résultat, quand une porte s'ouvrit de côté : le Grec s'avança dans la salle, se dirigeant de notre côté, et tira des verrous. Le prisonnier était bien au lieu où je le supposais. J'écoutai avec anxiété.

« Avez-vous l'argent ? demandait le malheureux, tremblant.

— Oui, dit le Grec.

— Alors délivrez-moi !

— Pas encore : demain matin. Je viens pour t'avertir. Cette salle va servir à une réunion nombreuse. On ne doit pas te savoir ici. Je suis obligé de te bâillonner. Si tu te tiens tranquille, demain tu seras libre... Sinon...! »

Le captif suppliait. Il voulait sortir, il promettait un silence absolu. Il conjurait son bourreau, repoussait le bâillon, se débattait d'autant qu'il semblait soupçonner le sort qui l'attendait, malgré les promesses du Grec.

Tout fut vain. Le brigand bâillonna sa victime et ajouta de nouveaux liens aux premiers ; il tira ensuite le verrou, puis s'éloigna.

Nous n'avions plus à balancer, les moments étaient précieux.

Armé de mon revolver et de mon couteau, j'entrai dans la salle avec l'aide de mes compagnons, qui enlevaient ou tiraient les planches. Une lampe suspendue éclairait alors ce lieu d'orgies.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte du cachot, que j'ouvris. Coupant rapidement les liens du captif, je lui dis tout bas :

« Pas un mot ! pas un seul mot ! Suis-moi ! »

Je coupai aussi son bâillon. Il consistait en chiffons maintenus avec la bande d'un vieux turban.

L'homme, à moitié étouffé, murmurait entre ses dents :

« *Mach'Allah !* qui es-tu ?

— Silence ! Suis-moi. »

Je le fis sortir, poussai le verrou et l'entraînai par le trou béant.

Halef nous accueillit avec des gestes joyeux. Je n'avais pas le temps de lui répondre.

Il fallut replacer les planches en grande hâte. Je les fixai avec mon couteau de poche et mon poignard, plantés en croix, la pointe dans la poutre.

Je terminais à peine, quand nous entendîmes qu'on entrait dans la salle... Je regardai par une fente : on apportait un homme ivre-mort, qu'on jeta sans façon sur le plancher.

Personne ne sembla s'inquiéter du prisonnier : on le croyait en sûreté.

Nous nous enfermâmes dans la pièce qui faisait suite à notre selamlik ; la lanterne fut allumée. Nous examinâmes notre hôte ; lui-même nous regardait avec attention.

C'était un homme de cinquante ans, aux traits réguliers, à l'air intelligent, à la tournure assez martiale.

« Soyez le bienvenu parmi nous, dis-je à l'étranger. Nous avons entendu ce qui se passait dans la maison voisine, et, vous le voyez, nous venons de vous délivrer d'une manière inespérée.

— Crois-tu réussir ?

— Je suis convaincu qu'on ne s'apercevra pas de ton évasion avant demain matin. Certes, d'ici là on pourrait



Le malheureux captif écrivait sur ses genoux.

faire cerner le tripot par la police ; mais la police s'entend avec le Grec, et...

— La police! répéta l'homme d'un air méprisant; mais la cour voisine est remplie de cabassers ! Non, ce n'est point à la police que je m'adresserai... Je suis un *zabit* (officier), je vais amener mes soldats. Le procès ne sera pas long, je vous le promets ! »

La résolution de cet homme m'arrangeait et me contrariait à la fois. Il était évident que, le nid détruit, nous aurions plus de peine à retrouver notre fugitif, dans le cas où Mamour ne serait pas compris dans la prise de cette nuit. Cependant je ne pouvais et ne devais rien objecter. Je me contentai de demander qu'on nous laissât inspecter les prisonniers.

L'officier le promit avec empressement.

J'ajoutai :

« Il est une circonstance qui peut te mettre sur la voie. Pour entrer dans cette maison, le mot de passe est : *El Nasr*.

— Ah ! c'est le mot que mon compagnon a prononcé quand il m'a fait entrer... Mais vous, comment le savez-vous ? »

Cette question fut prononcée d'un ton qui trahissait à la fois la défiance et l'habitude d'un haut commandement. Je répondis sans me troubler :

« Omar ben Sadek épiait à la porte depuis deux soirées. Pour te prouver combien je désire la destruction de ce repaire, laisse-moi te donner un avis. Il me semble qu'à ta place je diviserais ma troupe en deux bandes : l'une, se servant du mot de passe, pénétrerait dans la maison ; l'autre entrerait ici pour garder toute issue.

— Je vois que tes intentions sont bonnes. Avez-vous

un fez à me prêter ? Ces scélérats n'ont pas craint de découvrir la tête d'un croyant. Puissé-je les punir comme ils le méritent !

— Accepte ma propre coiffure. Prends aussi ces pistolets, car tu es sans armes.

— Je te remercie, Frank, tout cela te sera rendu. Dans une heure vous me reverrez à la tête de mes hommes. »

Je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée. Il s'éloigna rapidement, en prenant du côté opposé à la maison du Grec.

« Sidi, me demanda Omar quand je rentrai près de mes compagnons, si Abou el Nasr se trouve parmi les prisonniers, me l'abandonnera-t-on ?

— Je n'en sais rien.

— Alors ma vengeance m'échappe !

— Tu t'entendras avec l'officier.

— Oh ! je sais ce que je ferai. Te souviens-tu de mon serment au Chott-Djerid, devant la place où s'était englouti mon père, frappé par la balle du scélérat ? Regarde mes cheveux et ma barbe : je ne les ai point coupés depuis cette heure. Crois-tu que je me laisse enlever mon ennemi, quand je suis si près de l'atteindre ? »

Il alla s'asseoir dans le selamlik, contre les planches mouvantes de la cloison. Malheur à Abou el Nasr s'il se trouvait chez nos voisins ce soir-là !

Après avoir soufflé la lanterne, nous suivîmes Omar et nous prêtâmes l'oreille. Plusieurs personnes devaient se trouver dans la salle voisine. J'entendais une sorte de ronflement et des soupirs échappés qui annoncent le commencement de l'ivresse de l'opium. Trois quarts d'heure se passèrent ainsi. Je descendis près de la porte d'entrée pour attendre l'officier en dehors.

L'heure était grandement écoulée lorsque enfin j'aperçus, malgré l'obscurité, une troupe considérable s'avançant avec précaution dans la ruelle. Les mesures semblaient bien prises. La tête de la colonne s'arrêta seulement au seuil de notre demeure; la queue resta en arrière. Je reconnus l'officier qui commandait. Il n'avait point changé de vêtements, mais il portait des armes fort riches.

« Tu nous attendais? murmura-t-il en m'apercevant. Voilà ton fez et tes pistolets : merci... »

Il prit les objets en question des mains d'un aide de camp qui me parut avoir le grade de capitaine.

Je conduisis trente hommes de la troupe dans notre maison. L'officier supérieur resta un instant dans la rue pour donner des ordres, puis vint nous rejoindre. Quoique notre escalier branlât un peu sous les pas, l'entrée des soldats s'effectua sans encombre et sans bruit.

« Donnez-moi de la lumière, commanda le chef.

— Tu as fermé la porte d'en bas aux verrous et tu y as mis une garde? demandai-je.

— Une garde! Et pour quoi faire?

— Je te l'ai dit : habitant cette maison depuis quelques heures seulement, je connais mal l'état des lieux. Il se pourrait que, pendant l'attaque de la maison voisine, les brigands enfonçassent les cloisons de la cour et cherchassent à s'échapper par notre porte.

— Ne t'inquiète pas... Je sais ce que j'ai à faire. »

A peine avais-je allumé la lanterne, que l'officier turc commandait l'attaque. Les soldats les plus rapprochés commencèrent à briser les cloisons du selamlik à coups de crosse. C'était assez sot, à mon avis, car les coups

allaient donner l'éveil, et les oiseaux s'envoleraient avant qu'on eût pu pénétrer dans le nid. Un seul des hommes se montra plus avisé : détachant mon couteau et mon poignard plantés dans la poutre, il sauta dans la maison voisine dès que les premières planches furent tombées. Il précéda ainsi de plusieurs minutes ses camarades, occupés à démolir les deux cloisons.

J'allais m'élancer pour faire sentinelle à la porte d'entrée, quand je me rappelai que je n'avais aucune autorité et ne pouvais réparer les fautes du chef sans m'exposer à mille désagréments.

Je me mis donc à la suite des soldats pour entrer avec eux chez les voisins. Au milieu de la salle se trouvaient six ou sept buveurs d'opium ivres et hébétés. Nous les écartâmes pour assaillir la pièce contiguë ; mais au fond de cette pièce s'ouvrit une porte par laquelle disparurent plusieurs ombres effarées. Nous les suivîmes.

En bas et autour de la maison retentissait un affreux vacarme. Les soldats devaient être entrés dans les couloirs et la cour. Nous nous trouvions sur le seuil d'une troisième salle, des deux côtés de laquelle donnaient des portes.

L'officier fit ouvrir l'une de ces portes. Plusieurs enfants, filles et garçons, à genoux par terre, les mains jointes, tremblants de peur, suppliaient qu'on les épargnât.

« Une garde devant cette porte ! » cria le chef, qui ouvrit aussitôt l'autre réduit.

Cette pièce était vide et sans issue. Omar et moi, nous nous étions précipités avec l'officier : nous fûmes aussi désappointés que lui.

« Il n'est point en haut ! cria Omar. Je descends. »

Dans son ardeur et sa soif de vengeance, le fils de Sadek nous devançait tous.

« Vous n'avez arrêté personne? demandai-je à l'officier supérieur.

— Une vingtaine de drôles; mais je n'en reconnais pas un. »

Courant toujours, il s'éloigna sans m'en dire davantage. Je me mis à parcourir une rangée de chambres, éclairées par les lampes qu'on n'avait pas eu le temps d'éteindre : elles étaient vides. J'appris plus tard que le portier avait tiré un coup de pistolet dès l'entrée de la troupe. Le bruit n'était point arrivé jusqu'à nous dans la maison voisine, mais il avait suffi pour avertir les brigands.

Cependant les soldats parvinrent dans la dernière salle. Une porte, au fond de cette salle, donnait sur un couloir obscur; elle était barricadée.

Les soldats turcs s'efforcèrent de briser l'obstacle avec les crosses de leurs fusils; mais les brigands semblaient disposés à soutenir le siège derrière leur retranchement.

Je courus chercher ma lourde carabine. Lorsque je revins, la porte était à peine entamée. Elle semblait solide et attenait à un mur de briques. Le couloir, pratiqué pour de pareilles circonstances, assurait la retraite des malfaiteurs.

« Laissez-moi ! » criai-je en écartant les hommes.

Je tenais la carabine qui m'avait servi pour chasser les ours; elle était autrement conditionnée que les armes turques.

Dès le premier coup de sa lourde crosse garnie de fer, j'élargis considérablement la brèche. Quelques minutes plus tard, la porte volait en éclats; mais au même instant

une décharge de mousqueterie renversait plusieurs soldats. Je ne fus préservé qu'à cause de ma situation, car je me tenais de côté pour frapper.

Le chef turc entrait en ce moment dans la salle, son sabre levé. J'allais l'aider à déloger l'ennemi, quand la voix de Halef se fit entendre dans la cour.

« Sidi, sidi! à moi! » criait le petit hadji.

Il fallait que le danger fût pressant pour que le brave enfant du désert m'appelât ainsi.

Traverser les deux maisons afin de gagner notre escalier me parut trop long. Je crus pouvoir sauter dans la cour par l'endroit où nous avions démoli la cloison. J'achevai de briser quelques planches avec la crosse de mon fusil; mais l'obscurité n'était éclairée que par la lumière des coups de feu, et le saut me semblait périlleux. Je finis par constater que, d'où je me trouvais jusqu'en bas, la distance n'était pas très grande. Après un peu d'hésitation, animé par la voix de Halef, je pris mon élan. En tombant sur mes pieds, j'éprouvai une sensation peu agréable, on peut le croire; mais je n'avais pas le temps de me tâter. Halef criait toujours :

« Sidi, viens!... Je l'ai! je le tiens!

— Où es-tu? demandai-je.

— Ici, près de la porte!... Viens! »

Le vaillant petit Arabe avait remarqué comme moi l'imprudence de l'officier turc, et, sans rien dire, il s'était constitué gardien du passage. Ses efforts empêchaient les fuyards de s'échapper par notre maison. Posté intrépidement sur le seuil de la porte, il en défendait la sortie; mais ses forces étaient à bout, ainsi que ses munitions. Le danger et l'excitation du moment doublent en quelque sorte la puissance de nos facultés. Je croyais

voir clair dans cette obscurité. J'avançais bravement, guidé par la voix de mon petit hadji, frappant à droite et à gauche pour débarrasser le passage.

« Qui donc tiens-tu ? demandai-je à Halef tout en me rapprochant.

— Ibrahim Mamour !

— Où est-il ?

— Ici, à mes pieds... Je l'ai frappé.

— Bravo, Halef ! bravo ! »

Une confusion terrible régnait alors dans la cour. Des soldats étaient descendus je ne sais d'où ; ils poursuivaient les fuyards, qui se défendaient ou se sauvaient malgré Halef. Je ne m'occupai que d'Ibrahim, le plus dangereux et, pour nous, le plus intéressant de tous ces brigands.

Tirant une allumette de mon gousset, je me penchai pour interroger à sa lumière les traits de l'homme que le petit Arabe avait étendu sur le carreau.

« Ah ! malheur, Halef ! ce n'est pas lui ! m'écriai-je.

— Pourtant je l'ai bien reconnu quand j'ai fait feu, murmurait Halef consterné.

— Tu as tiré sur un autre ! Où a-t-il pu s'enfuir? »

Je regardai dans la cour et vis des fuyards qui, grimpant sur une palissade assez basse, passaient par-dessus la remise pour gagner la cour de Baruch.

« Suivons-le, sidi ! me cria Halef.

— Nous ne le trouverons pas par là : il a dû franchir le seuil pendant que tu étais occupé. »

Je m'élançai dehors : trois ou quatre ombres s'agitaient devant la maison du juif. Une voix murmura :

« Restez ensemble, là... »

C'était bien la voix de Mamour, cette voix reconnaissable entre toutes...

« Sidi, c'est lui ! courons ! » dit Halef bas, mais pas assez bas encore.

Ibrahim avait entendu. Il prit la fuite.

Nous nous mîmes à ses trousses. Il enfilait des ruelles tortueuses, tournait brusquement aux angles, nous dépassait toujours.

« Tire, sidi ! » murmurait Halef hors d'haleine.

Il ne m'était point permis de suivre ce conseil. La punition du scélérat appartenait à la justice ; je voulais arrêter Mamour, mais rien de plus.

Nous courions de plus en plus fort... L'horizon s'élargit, les ruelles nous avaient conduits devant la Corne-d'Or. Nous apercevions la mer et le ciel dans un vaste cercle. Arrivé sur le bord, je distinguai même, tant la nuit était transparente, les îlots qui se succèdent de Baharive à Souloudjé.

« Prends à droite, Halef, » ordonnai-je.

Je me dirigeai en même temps vers la gauche. Le fuyard se trouvait ainsi entre l'eau et nous.

Il s'arrêta un instant, hésita, puis d'un bond se précipita au milieu des flots.

« *O Ouaï !* criait Halef. Mais il n'échappera pas ! »

Et l'Arabe visait déjà.

« Halef, ne tire pas ! » suppliai-je.

La tête du plongeur sortait de l'eau. Le coup partit avant que j'eusse pu l'arrêter. Un cri affreux s'éleva. Nous entendîmes un fort clapotement dans les flots... La tête s'était enfoncée.

« Je l'ai frappé, disait Halef. Il est mort, vois-tu, sidi ? »

Nous attendîmes : décidément Ibrahim ne reparaissait pas. Convaincus tous deux que le brigand n'était plus à craindre, nous retournâmes vers la maison.

Les détours qu'il nous fallut faire avant de nous retrouver dans ces chemins tortueux nous prirent beaucoup de temps. Quand nous arrivâmes, les choses avaient changé de face. Les ruelles adjacentes étaient éclairées, car toute la population se tenait dehors avec des lanternes de papier. Une partie des soldats formait le cordon devant les trois maisons suspectes ; le reste de la troupe était occupé à fouiller les demeures voisines et à garder les prisonniers. Le Grec, chef du tripot, avait été assommé par le capitaine turc ; il gisait à terre, le crâne fendu. Sa femme était liée avec les jeunes garçons et les jeunes filles. On allait emmener toute cette rafle humaine. Les buveurs d'opium, un peu ranimés par la frayeur, se traînaient dans la ruelle.

Je vis plusieurs soldats grièvement blessés ; d'autres paraissaient morts. Six prisonniers avaient été tués en se débattant pour s'échapper ; quatre autres restaient entre les mains de la troupe. Omar, qui avait vigoureusement aidé à la besogne, ne retrouvant son ennemi ni parmi les morts ni parmi les vivants, semblait plongé dans une sombre prostration. Appuyé sur la rampe de notre escalier, il ne voyait rien et ne parlait pas.

Lorsque tout ce branle-bas s'était produit, Baruch, déjà couché, n'avait pas tardé à se réveiller au bruit des coups frappés à sa porte ; mais il s'était enfermé tout tremblant, ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui. En ce moment il venait de sortir, les mains jointes, l'air effaré, et il se faisait raconter l'affaire par un soldat. Comme nous arrivions, j'entendis le chef turc

donner à ses hommes la permission de piller la maison du Grec. Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois : en dix minutes l'opération fut terminée.

Pendant ce temps-là je cherchais le capitaine, auquel je demandai où était son chef.

« Dans la ruelle, » me dit-il.

Je le savais, mais j'étais curieux d'interroger l'officier d'ordonnance sur ce mystérieux personnage. J'avais respecté le silence de cet homme au moment où nous lui sauvions la vie; maintenant que le plus chaud de l'affaire était passé, je m'étonnais un peu de son indifférence vis-à-vis de nous, dont le service n'était pas médiocre à son endroit.

« Quel rang occupe cet officier supérieur? demandai-je au capitaine.

— Que t'importe! répondit ce militaire assez rudement. Il a défendu de le dire. »

C'était justement pour cela que je voulais le savoir. Un des soldats turcs, mal partagé dans le pillage, s'en dédommageait en essayant de voler ses camarades. Il tentait de passer par la cour de Baruch. Je le rejoignis au moment où il allait escalader la palissade.

« Tu n'as rien pu avoir là-haut? lui dis-je.

— Non! grogna-t-il d'un air de dogue en fureur.

— Si tu réponds à mes questions, je te donnerai quelque chose, moi!

— Quelles questions?

— Je désire savoir le rang de votre chef dans l'armée turque.

— On nous défend de parler de lui; mais pourquoi ne veille-t-il pas à ce que nous ayons chacun notre part de butin? Donne-moi vingt piastres, et je te répondrai!

— Tu les auras.

— Eh bien, notre chef est miryalaï ; il s'appelle... »

Je ne répéterai point le nom de ce haut dignitaire, qui plus tard joua un grand rôle dans les affaires de la Porte. Aujourd'hui encore il est un des personnages les plus en vue dans le pays.

Cet homme n'est point né Turc. Les services qu'il rendit au maître dont il devint le favori n'eurent rien d'intelligent, tant s'en faut ; ils furent cependant l'unique base de son élévation.

Je voulus voir de près ce grand homme et m'avançai sur le seuil. Le miryalaï était vis-à-vis ; il me remarqua et vint vers moi.

« Tous les Franks sont-ils aussi timides que toi ? dit-il. Où étais-tu pendant le combat ? »

Volontiers j'eusse répondu par un soufflet à cette impertinence ; je me contins cependant pour reprendre d'un air indifférent :

« Nous avons combattu comme vous, et même réparé une faute grave, car la porte n'était point gardée. Sans nous les brigands se seraient échappés.

— Lesquels ?

— Tous ceux qui l'eussent tenté, si mon domestique et moi n'avions arrêté les grands scélérats en bas, tandis qu'en haut vous ne vous occupiez que des petits... Que fera-t-on des prisonniers ?

— Allah le sait ! Mais où vas-tu demeurer à présent ?

— Ici.

— Non, cela ne se peut.

— Pourquoi ?

— Tu serais trop remarqué dans cette ruelle, après

l'aventure de cette nuit. Nè saurais-tu trouver un autre logement ?

— Je demeure chez le *bazirgian* (négociant) Mafleï, dans les environs de Yeni-Djami.

— Bien. Tu auras de mes nouvelles... »

A ces mots, il me tourna le dos sans me saluer et fit signe à ses hommes. Les prisonniers furent comptés, liés plus solidement, et on les emmena au milieu d'une forte escorte. Le reste de la troupe ne tarda point à prendre le même chemin.

Je rentrai dans notre cour, où je compris mieux la phrase embarrassée du miryalaï. Je vis clairement pourquoi nous ne pouvions continuer à occuper la maison : le feu avait été mis par les soldats au repaire du Grec; les flammes léchaient déjà notre mur. Ce procédé turc me causa une véritable horreur.

Je m'élançai pour sauver un paquet d'armes non déballées et quelques menus objets. Lorsque je redescendis, le feu avait fait de rapides progrès. Toute la ruelle retentissait de cris, de lamentations; le tumulte était indescriptible. Il faut avoir été témoin d'un incendie à Constantinople pour se figurer l'indicible panique dont les foules sont saisies à la première annonce du fléau. On ne songe pas même que le feu pourrait être combattu, on ne cherche qu'à fuir. Les maisons de bois, presque les seules qui se rencontrent dans la ville, brûlent comme des allumettes; au bout de quelques heures il n'en reste plus que des cendres.

Baruch, pétrifié de terreur, était toujours debout au milieu de la ruelle; sa femme semblait à demi évanouie. Je les consolai tous deux de mon mieux et les décidai à empaqueter leur mobilier, hardes, batterie de cuisine, etc.

Le tout n'était pas lourd. Puis je les engageai à m'accompagner chez les Mafleï, où ils trouveraient un asile provisoire. Quelques portefaix se chargèrent du déménagement.

Pour nous, nous quittâmes sans regret notre logis d'aventure. L'opulent boulanger ne perdait sans doute pas beaucoup par cet incendie. N'importe, les autorités turques ont des procédés singuliers !

La maison de nos hôtes était fermée quand nous y revînmes ; cependant nos coups redoublés la firent bientôt ouvrir. La famille se rassembla autour de nous, fort surprise de la brusque solution de l'affaire, mais furieuse lorsque je lui appris comment Ibrahim avait fini. Ces gens ne se consolaient pas de ne pouvoir exercer sur leur ennemi une vengeance personnelle et plus cruelle encore.

Mafleï reçut charitablement les vieux juifs mes protégés ; il les casa tout de suite chez lui et me promit de s'en occuper.

En me reconduisant au pavillon du jardin, Isla me dit d'un air gai :

« Effendi, devine quel hôte inattendu, mais bien cher, nous est arrivé en ton absence.

— Comment le devinerais-je ? Est-ce quelqu'un que je connaisse ?

— Tu ne l'as jamais vu, mais je t'en parlais souvent en Égypte. Je vais l'appeler. Il faudra que tu devines qui il est ! »

Je me sentais assez curieux de voir ce personnage, qui sans doute avait quelque rapport avec l'événement dont nous étions occupés chez les Mafleï.

Au bout d'un instant Isla rentra, accompagné d'un vieillard que je ne connaissais nullement.

Cet homme portait le costume turc des classes ordinaires. Rien dans sa personne ne me mettait sur la voie des souvenirs. Ses traits brûlés par le soleil étaient prononcés, sa mine résolue. Le chagrin, plus encore que l'âge, semblait avoir creusé les rides profondes de ce visage, qu'entourait une longue barbe blanche comme la neige.

« Le voilà, effendi ! Devine ! devine ! criait Isla.

— Je ne devine pas du tout, murmurai-je assez embarrassé.

— Il faut pourtant que tu devines ! »

Et, se tournant vers le vieillard, Isla lui dit :

« Parle dans ta langue maternelle. »

L'homme s'inclina et prononça ces mots :

« *Szouga pokoran viszoko pocshtoudani !* Je suis le dévoué serviteur de mon très honoré maître. »

Cette salutation serbe, si respectueuse et si solennelle, me rappela aussitôt une foule de choses. Je m'écriai en tendant les mains au vieillard :

« C'est Osco !... Ah ! mon père, je suis heureux de te voir ! »

C'était, en effet, le père de Senitza. Il me témoigna toutes sortes d'amitiés. Sans me laisser le temps de me reposer, il se mit à me raconter son histoire.

Lorsque sa fille unique avait été enlevée, le malheureux homme jura, en véritable Oriental, de ne rentrer chez lui qu'après l'avoir retrouvée. Souvent il crut découvrir la trace de Senitza et fut toujours cruellement déçu. Il parcourut l'Asie Mineure et l'Arménie, sans souffrances ni privations matérielles, puisqu'il était fort riche et voyageait en grand seigneur, mais rongé par le chagrin.

Découragé, à bout de forces, Osco venait de s'arrêter

à Constantinople, où il était descendu chez les Mafleï, ses anciens correspondants. On juge de la joie du vieillard, qui retrouva si soudainement sa fille, mariée avec Isla, et auquel on présenta sa femme, car celle-ci s'était fixée près des jeunes époux.

L'odyssée du vieil Osco n'était possible qu'en Orient. Dans notre Europe mieux policée, elle n'eût point été nécessaire; d'ailleurs, on l'aurait taxée de folie parmi les gens sages.

Osco, dans son bonheur, n'oubliait pas sa vengeance. Les passions mahométanes ont un peu déteint sur les chrétiens incomplets du Levant. Il voulait absolument contraindre le jeune derviche Ali Mana à des aveux sur sa famille.

J'obtins avec peine d'être chargé, à la place des intéressés, d'une seconde démarche près d'Ali.

Enfin je pus me livrer au sommeil; j'en avais besoin. Mais, agité comme je l'étais, je m'endormis assez tard. On fut obligé de me réveiller le lendemain. Mafleï m'envoyait avertir qu'un homme insistait beaucoup pour me parler.

Comme on se couche tout vêtu en Orient, je fus bientôt prêt. Le messager me pria de me rendre immédiatement dans la maison de San Dimitri, où l'ex-barbier allemand m'avait conduit : ce dernier voulait me voir. Il était fort pressé.

« Mais qu'est-il arrivé ? demandai-je.

— Je n'en sais rien, reprit l'homme. Je demeure à San Dimitri. On est venu me chercher pour me dépêcher vers toi, c'est tout ce que je puis dire.

— Bien. Retourne vite et annonce-moi. »

Je payai la commission. Cinq minutes plus tard j'étais

en chemin avec Omar, car je croyais prudent de me faire accompagner. Halef étant un peu fatigué, à cause de sa blessure, je préférais le laisser reposer. Nous avions pris des petits chevaux de louage, dont le propriétaire nous suivait, tenant ma bête par la queue et courant comme elle.

Le trajet fut assez rapide.

Sur la porte nous attendait le frère de l'hôtelier, dont les traits me rappelèrent un vague souvenir. Il me salua respectueusement et me dit à voix basse :

« Effendi, es-tu cet Allemand qui est venu, il y quelque temps, avec un certain Hamsad el Djerbaya?

— Oui.

— Il désire te voir.

— Où est-il?

— Il est couché là-haut. Ton compagnon t'attendr ici. »

Couché?... Ainsi Hamsad était malade ou blessé. Je n'osai insister pour faire monter Omar avec moi. Il entra dans la pièce du rez-de-chaussée. Je suivis mon guide.

Celui-ci, s'arrêtant sur le palier, murmura :

« Ne t'effraye pas de le trouver malade, effendi.

— Qu'a-t-il donc?

— Oh! rien. Il a reçu un petit coup...

— Qui l'a frappé?

— Un étranger... Je ne le connais pas.

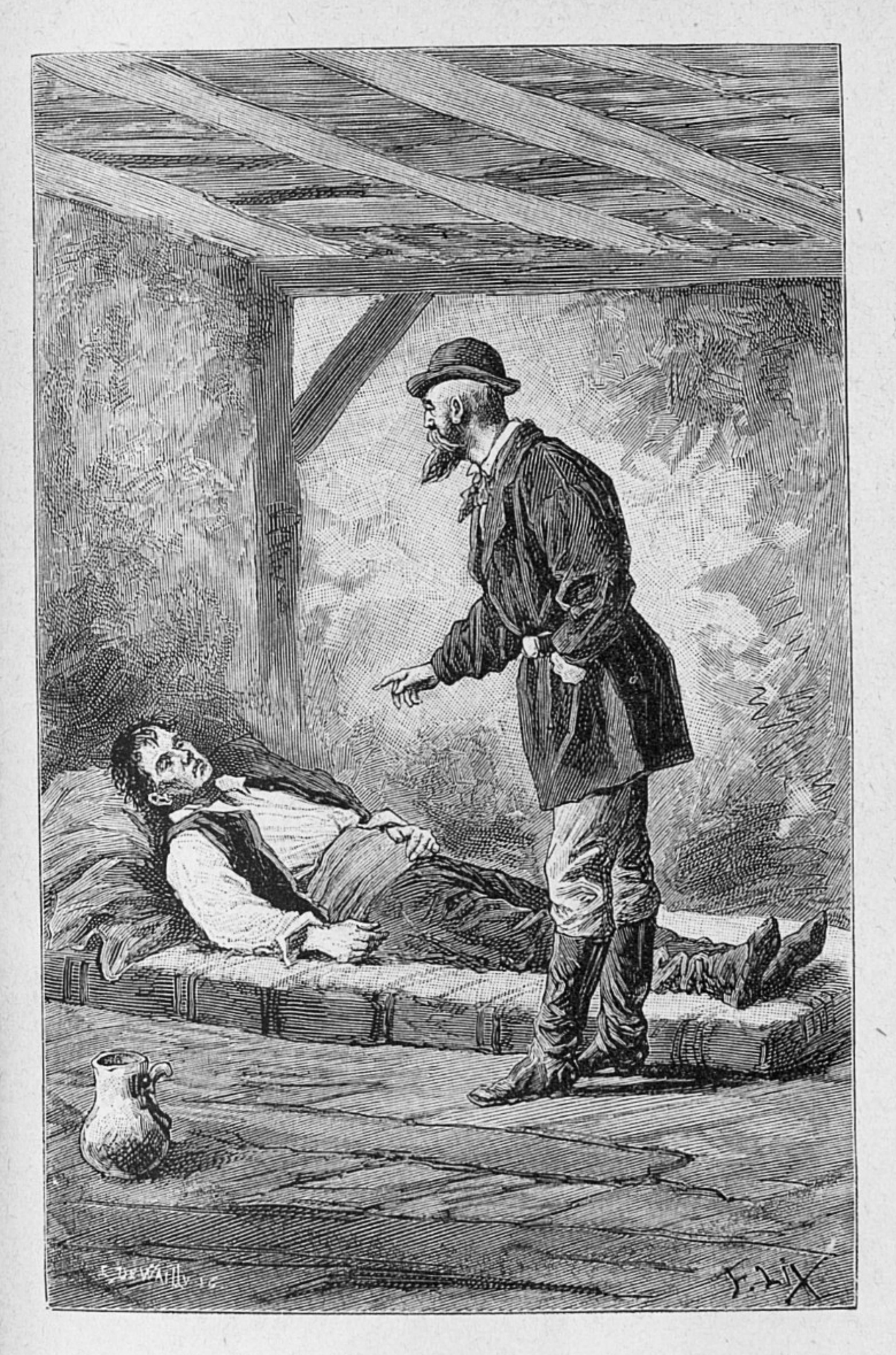
— Mais pourquoi?

— Une querelle de jeu. Hamsad avait perdu et ne pouvait payer.

— Et ce n'est pas dangereux?

— Non, puisqu'il n'est pas tué! »

Chez ces gens, on ne compte que les coups mortels,



Dans une chambre complètement nue, je reconnus mon compatriote étendus sur un mauvais matelas.

« L'homme a-t-il été arrêté ?

— Non... Hamsad aurait dû le payer ; d'ailleurs, c'est lui qui le premier avait dégainé.

— Avez-vous envoyé chercher un médecin ?

— Oh ! oui, un fameux hekim qui tout de suite a pansé la plaie. Tu nous payeras les frais, effendi ? Mon frère a aussi remis au joueur la somme qu'il réclamait. On a tout fait pour te contenter... Tu payeras ?

— Nous verrons. Conduis-moi d'abord près du patient.

— Prends par ce corridor, ouvre la porte du fond. C'est là.... Moi, j'ai affaire en bas. »

Je pénétrai dans une chambre complètement nue, au milieu de laquelle je reconnus mon compatriote, étendu sur un mauvais matelas. Il était pâle comme un mort, avec des yeux creux, une mine défaite. Le coup devait être autrement dangereux que ne le prétendait le Grec.

« Merci,... balbutia le blessé avec effort.

— Pourrez-vous parler ? demandai-je.

— Oui. Et je dirai tout maintenant, car c'en est fait de moi.

— Ne vous laissez point abattre ainsi. Est-ce que le médecin ne vous donne aucun espoir ?

— Bah ! c'est un charlatan !

— Je vous ferai transporter à Péra. Avez-vous des papiers qui vous assurent la protection du consulat ?

— Non. Je ne voulais pas faire connaître ma nationalité.

— Mais qui donc vous a frappé ?

— Qui ? Vous ne le devinez pas ? C'est Ibrahim Mamour ! »

La surprise me fit reculer en m'écriant :

« Impossible ! Ibrahim Mamour est mort !

— Mort ! Plût à Dieu qu'il le fût ! »

C'était étrange : cet homme, presque à l'agonie, parlait le haut allemand le plus pur, tandis que jusque-là il ne se servait avec moi que d'un mauvais patois de sa province. Je ne pouvais m'expliquer ce phénomène.

« Racontez-moi tout, repris-je.

— J'étais venu hier, assez tard, dans cette maison. Au milieu de la nuit, Ibrahim Mamour entra, mouillé comme s'il avait traversé la mer. Il ne me reconnut point. Lorsqu'il vint s'asseoir près de nous, je l'invitai à jouer. Je perdis, et, comme je manquais d'argent, nous nous querellâmes. J'avais un peu bu. Je laissai sans doute échapper mon secret ; il comprit que je le connaissais et que je l'épiais. Sa fureur ne connut point de bornes. Pour vous servir, je voulus profiter de la dispute et le frapper. Ma main chancelait, la sienne était sûre : je fus cruellement atteint. Voilà tout.

— Je ne vous ferai aucun reproche ; en ce moment cela ne servirait à rien. Dites-moi seulement si l'hôtelier connaît Mamour.

— J'en suis convaincu. Quand Mamour est rentré, l'hôtelier lui a promptement apporté des habits secs ; ils se sont entretenus tout bas.

— Répondez-moi franchement, Hamsad. Vous n'êtes point né à Juterbogk, comme vous le soutenez.

— Pourquoi dissimulerais-je davantage ? Le coup est mortel,... je suis chirurgien... Non, je ne suis pas de Juterbogk... Ne me questionnez plus... Je n'ai aucun parent, jamais je ne retournerai dans ma patrie... Voulez-vous vraiment me faire transporter à Péra ?

— Oui, si le médecin que j'enverrai vous juge transportable. Que désirez-vous encore, avant que je vous quitte ?

— Des sorbets... Ne m'abandonnez pas. »

Le malade m'avait répondu à grand'peine, s'interrompant presque à chaque mot. Il semblait épuisé. Ses yeux se fermèrent; il tomba dans une sorte de défaillance.

Je redescendis et trouvai encore le frère de l'hôtelier, auquel je donnai mes instructions, lui promettant une large récompense s'il les suivait; puis nous retournâmes en toute hâte à Péra. Je me rendis chez le consul. On me reçut fort bien à la chancellerie; on promit de se charger du blessé et de lui envoyer immédiatement un bon médecin. Je laissai Omar pour servir de guide, bien résolu à m'assurer plus tard que mon malheureux compatriote avait trouvé un abri et des soins satisfaisants.

Là-dessus je retournai près des Mafleï, voulant les avertir de ce que je savais de nouveau sur ce brigand d'Ibrahim Mamour, échappé encore une fois.

Je trouvai Isla dans une chambre qui sans doute lui servait de magasin. Cette pièce était remplie de livres et de marchandises de toute nature. Le brave jeune homme, très contrarié d'abord de ma communication, finit par se consoler en jurant que nous prendrions le scélérat vivant. Quant à ce que je lui dis d'Hamsad, il parut s'en mettre peu en peine et remarqua seulement que cet homme était un misérable dont il ne comptait plus les vols, tant ils avaient été nombreux chez lui.

Tout en m'entretenant avec le négociant, mes yeux étaient tombés sur un livre ouvert devant lui, un livre de comptes, dont le contenu ne m'intéressait pas du tout. Isla jouait d'une main machinale avec les pages du registre; il venait d'en tourner plusieurs quand j'arrêtai, d'un geste prompt comme l'éclair, le mouvement de ses

doigts. Un nom, écrit à l'encre rouge, avait frappé mon regard. Je relus dix fois : *Malingré, à Chkodra.*

« Malingré !... répétai-je. Ah ! quel souvenir !... Est-ce que tu as été en relations avec ce Malingré ?

— Oui... C'est un Français de Marsilia (Marseille), un de mes débiteurs.

— De Marseille ! Oh ! je ne me trompe pas ! L'as-tu jamais vu ? lui as-tu parlé ?

— Souvent. Il est venu chez moi, je suis allé chez lui. Nous nous connaissons beaucoup.

— Ne sais-tu rien sur sa famille, sur ce qu'il est devenu ?

— Avant de nouer des relations avec lui, j'ai dû prendre mes informations. Depuis, lui-même m'a raconté plusieurs choses sur ses affaires.

— Dis-moi en abrégé ce que tu sais.

— Malingré avait un petit commerce à Marseille ; il ne lui suffisait pas. Le pauvre négociant est venu chercher fortune en Orient ; il a habité Stamboul, puis Andrinople. C'est là que je l'ai connu. Il est depuis un an à Scutari, où ses affaires sont, je crois, en pleine prospérité.

— Et ses parents ?

— Il avait un frère qui ne réussissait pas non plus à Marseille. Ce frère alla s'établir à Blida, où il fit aussi fortune. Ce fut chez lui que le fils de Malingré de Scutari apprit le commerce. Après quelques années passées chez son oncle, le jeune homme retourna à Marseille, où il prit femme ; puis il alla habiter avec son père. Il y a quelque temps, l'oncle redemanda son neveu à Blida, pour s'entendre avec lui sur un arrangement d'affaires ; mais, pendant que celui-ci se trouvait en Algérie, son

oncle fut assassiné et la caisse de la maison enlevée. On soupçonna un marchand arménien d'avoir fait le coup. Le jeune Malingré se livra à toutes les recherches possibles; elles restèrent vaines. Croyant que la police le secondait mal, il voulut lui-même poursuivre le meurtrier : jamais on ne l'a revu. Son père le pleure encore et donnerait beaucoup si on pouvait le mettre sur sa trace... Voilà tout ce que je sais.

— Cette trace, je la connais !

— Toi ? demanda Isla avec étonnement.

— Oui. Si tu m'avais raconté cela plus tôt ! Ne t'ai-je pas dit, en Égypte, que cet Abou el Nasr était le meurtrier d'un Français assassiné dans l'Oued-Tarfaoui ? N'ai-je pas prononcé devant toi le nom de ce Français, Paul Malingré ?

— Non, tu ne m'as jamais parlé de ce nom.

— Je porte encore au doigt l'anneau de ce malheureux Paul. J'avais d'autres objets venant de lui : ils ont été perdus quand mon cheval s'enfonça tout sellé dans le Chott-Djerid.

— Effendi, tu devrais faire savoir cela au vieil homme.

— Certainement.

— Tu vas lui écrire?

— Je crains qu'une lettre ne lui porte un coup violent. En retournant dans ma patrie, je puis passer par le Monténégro... Mais il faut que je réfléchisse aux nouveaux arrangements nécessités par ce voyage. »

Après cette conversation, je cherchai Halef, lequel ne voulait pas croire qu'il eût mal tiré dans l'eau.

« Sidi, mon bras a donc tremblé ? me demandait-il.

— Probablement.

— Mais cet homme a disparu en poussant un grand cri, et nous ne l'avons plus revu.

— C'est un excellent plongeur; il s'est montré plus malin que nous. N'aurions-nous pas dû comprendre qu'un homme qui crie ainsi n'est point mort?

— Sidi, je ne sais pas ce qu'on fait quand on va rendre l'âme : Allah me préserve de l'apprendre à présent! Mais crois-tu qu'on puisse retrouver Ibrahim Mamour?

— Je l'espère.

— L'hôtelier dira où il est?

— L'hôtelier ou le derviche. Il faut que je retourne chez ce jeune homme. »

En quittant Halef, j'entrai dans une des dépendances de la maison où Baruch et sa femme avaient été logés. Les pauvres gens ne se plaignaient plus de l'incendie; ils gagnaient au change et comptaient sur la promesse de Mafleï. Le vieux juif venait de faire un tour dans son ancienne ruelle; il me raconta que cinq ou six maisons avaient été la proie des flammes. Nous parlions de cet événement, quand un domestique noir accourut pour me prévenir qu'un officier turc m'attendait dans le selamlik.

« Quel est son grade? demandai-je.

— C'est un *yuzbachi* (capitaine).

— Conduis-le dans mon pavillon. »

Je ne voulais pas prendre la peine de me déranger pour cet homme, et, comme je me trouvais plus près de chez moi que du bâtiment principal, je rentrai simplement dans ma chambre. Halef, que je rencontrai, me dit, dès qu'il sut quelle visite était annoncée :

« Sidi, ces gens ont été si grossiers hier avec toi! Vas-tu recevoir poliment le yuzbachi? Tu crois que cet homme va paraître tout confus devant toi? Ne t'en flatte pas. Permets que je le reçoive et l'introduise en qualité de *chismelkiar* (domestique). »

Il alla se poster devant la porte, pendant que, m'asseyant sur le divan, je fumais gravement ma pipe. Au bout de quelques minutes, j'entendis Halef demander à l'esclave noir :

« Où vas-tu ?

— J'amène cet aga à l'effendi étranger.

— Tu veux dire à l'émir du Germanistan ? Tu peux t'en retourner. Tu sauras qu'on n'entre point chez un émir comme chez un *papoutchi* ou un *terzi* (cordonnier ou tailleur). L'émir qu'Allah m'a donné pour maître est habitué aux égards de la plus grande politesse. »

Là-dessus s'éleva la voix rude du yuzbachi.

« Où est ton maître ? disait-il impatienté.

— Que Sa Hautesse me permette de lui demander auparavant qui elle est.

— Ton maître le verra bien.

— Je ne sais pas s'il lui plaît qu'on le voie sans qu'il soit prévenu. C'est un maître sévère. Je n'ose laisser pénétrer âme qui vive près de lui avant d'y être autorisé. »

Je me figurais la mine que devait faire le malin petit hadji, affectant l'humilité et l'importance devant ce farouche militaire et ne démordant pas d'une ligne dans son impassible attitude, malgré les gros yeux du yuzbachi. J'avais de la peine à ne point rire tout haut. Le capitaine reprit enfin :

« Ton maître est-il vraiment un émir d'un rang si élevé ? Les émirs ne demeurent guère dans des maisons comme celle que le tien avait louée hier !

— Mon maître voulait habiter là pour son plaisir. Il s'ennuyait; il voulait voir comment soixante vaillants guerriers s'y prendraient pour s'emparer d'une vingtaine

d'enfants, en laissant échapper des scélérats dangereux. Ce spectacle lui a plu. Maintenant il fume et fait le *kef* sur son divan ; je ne puis le déranger.

— Tu es blessé ; te trouvais-tu aussi là-bas ?

— Oui. C'est moi qui ai fait la garde à la porte. Mais je vois que Sa Hautesse s'entretient volontiers avec son serviteur ; qu'elle me permette de lui apporter un siège.

— Halte-là, l'homme ! En vérité, on dirait que tu parles sérieusement ! C'est ton maître que je veux voir : préviens-le.

— Et s'il me demande qui tu es ?

— Tu lui diras que je suis le yuzbachi qu'il a vu hier dans la maison du Grec.

— Bien. Je vais le prier de faire luire la lumière de sa bonté sur toi. La dignité dont tu es revêtu me donne à espérer que mon maître t'accueillera favorablement. »

Halef rentra près de moi tout joyeux et ferma la porte sur ses talons.

« Sidi, me dit-il, le feras-tu asseoir à tes côtés ?

— Non. Mets un coussin vis-à-vis, tout près de la porte. Montre-toi poli cependant ; prépare la pipe et le café.

— Une tasse pour toi aussi ?

— Point du tout. Je ne bois pas avec ce simple yuzbachi ! »

Il s'éloigna. Je l'entendis annoncer d'un ton respectueux que l'émir permettait l'entrée de son appartement.

L'officier s'avança, fit deux ou trois pas dans la chambre, me salua d'un léger signe de tête, et commença son discours.

« Je viens de la part du chef. Il t'a dit hier que... »

Le Turc s'arrêta court. Il s'était cru dispensé de toute

cérémonie avec un Frank. Je résolus de le rappeler à la politesse, même vis-à-vis des chrétiens, et lui fis signe de se taire.

Halef plaça un coussin presque aux pieds de l'officier sans le laisser entrer plus avant, puis quitta la chambre. La figure du Turc m'amusait; elle peignait à la fois la colère, le dépit, l'étonnement. Il finit par s'asseoir à la place peu honorable que Halef lui avait préparée; mais il rageait.

Suivant l'usage oriental, j'avais chez moi de l'eau toujours chaude pour le café. Halef put donc apporter promptement une tasse de la noire liqueur et du feu pour la pipe de mon hôte. Le capitaine, cherchant à dissimuler sa contrariété, but assez tranquillement son café, alluma sa pipe, puis se prépara de nouveau à entamer l'entretien. Halef se tenait derrière lui, me regardant et attendant mes moindres ordres. Je tenais à commencer, et d'un ton paternel, quoique mon interlocuteur fût à peu près du même âge que moi, je lui dis :

« Mon fils, je te prie de bien retenir les mots que ma bouche va prononcer, car elle parle pour ton instruction. Donc, une autre fois, quand tu entreras dans la maison d'un *bilidji* (savant), ne manque pas de le saluer par quelques mots respectueux, afin qu'on ne te regarde ni comme un muet, ni comme un homme mal appris.

« Souviens-toi aussi qu'il ne faut point entrer soi-même en matière, mais attendre que le maître de la maison vous y convie. De plus, n'oublie jamais que juger des gens avant de les connaître, c'est s'exposer à l'erreur; or l'erreur souvent est un pas vers l'humiliation. Tu dois être reconnaissant des leçons que je prends la peine de te donner, car la jeunesse est obligée de s'instruire près

de ceux qui ont de l'expérience. Maintenant tu peux me présenter ta requête. »

Le yuzbachi avait laissé tomber sa pipe. Il me regardait la bouche béante, stupéfait de mes façons; mais, lorsque j'eus fini, il se hâta de me dire avec hauteur :

« Ce n'est point une requête que j'apporte, c'est un ordre.

— Un ordre !... Mon fils, considère combien il est avantageux de parler plus lentement que tu ne le fais; car, en se pressant, on dit des choses irréfléchies. Je ne connais à Stamboul personne qui ait le droit de me commander. Je suis un homme libre; mais toi, qui t'envoie ?

— Notre chef, celui que tu as vu hier.

— Ah ! très bien, le miryalaï X*** ? »

A ce nom, l'officier fit un mouvement de surprise et s'écria :

« Tu le connais? tu sais comment il s'appelle?

— Tu le vois. Que souhaite-t-il de moi?

— Il t'ordonne de ne point chercher à le rencontrer nulle part et de ne parler à personne des événements d'hier.

— Je te répète que je n'ai ici aucun commandement à recevoir. Avertis donc de ma part le miryalaï que toute l'aventure sera publiée dans le premier numéro du *Bassiret*. C'est tout ce que je puis te répondre. Adieu ! »

Je me levai pour passer dans la pièce voisine, laissant mon homme abasourdi. Ce ne fut qu'après quelques minutes qu'il put revenir à lui. Il sortit avec force imprécations.

En mon âme et conscience, je ne me trouvais aucunement lié envers ce miryalaï turc, profondément méprisable.

Je me rendis au couvent des derviches tourneurs, où je trouvai Ali Mana priant au fond de sa cellule. Ma vue ne sembla point désagréable au jeune homme, qui répondit avec empressement à mon salut.

« *Salam!* m'apportes-tu quelque don ?

— Cela dépendra. D'abord, comment dois-je te nommer : Ali Mana ben Baroud el Amasat, ou bien En Nasr ? »

D'un bond le jeune derviche fut sur ses pieds, et, se dressant devant moi, mit un doigt sur mes lèvres.

« Silence ici ! murmura-t-il avec effroi. Va dans le cimetière, je t'y rejoindrai tout à l'heure. »

Enchanté du succès de ma diplomatie, je m'acheminai vers le champ du repos, traversant lentement toute la cour du couvent. Je me demandais, en regardant les tombes de ces centaines de derviches qui, après la comédie de leurs danses, dormaient immobiles sous ces pierres, comment ces hommes sans bonne foi ont passé le « pont tranchant de l'épreuve ».

Je m'avançai sous la verdure et n'étais pas loin, quand je vis arriver le jeune derviche. Il paraissait absorbé dans sa méditation, mais il me fit un signe rapide. Je le suivis dans un endroit fort écarté, où il s'arrêta.

« Qu'as-tu à me dire ? interrogea-t-il.

— Il faudrait te connaître. Puis-je me fier à toi pour une affaire qui demande le secret ?

— Va voir l'*ousta* (maître, chef); il me connaît.

— C'est justement parce que j'ignore où se trouve l'ousta aujourd'hui que je m'adresse à toi.

— Il n'est plus à Baharive-Keui. On l'a à moitié tué hier; mais il s'est sauvé à travers la Corne-d'Or. Tu le rencontreras chez Kolletis le Grec. »

La chose était claire : Ibrahim Mamour ne me trompait point, dans les caveaux de Balbek, quand il se disait le chef des *hommes au sac*. Ce nom de Kolletis éveillait aussi mon attention... L'interprète de la vallée des Degrés ne s'appelait-il pas ainsi? Alexandre Kolletis... Je m'en souvenais bien. Je repris donc :

« Mais pourrai-je lui parler sûrement chez Kolletis?

— Oui... Tu sais où il demeure?

— Je ne fais qu'arriver à Stamboul.

— D'où viens-tu donc?

— De Damas. C'est là que j'ai rencontré l'ousta.

— C'est vrai. Il y était ces jours derniers; il en est revenu mécontent.

— Je le sais; la prise a manqué. Il comptait sur le tout et n'a eu qu'une partie des diamants du riche joaillier Chafeï.

— C'est bien cela.

— Les diamants sont-ils vendus?

— Non.

— Tu en es sûr?

— Je suis un des confidents de l'ousta; mon père est son bras droit.

— Je connais quelqu'un qui achèterait la prise, et je voudrais m'entendre avec le chef. Porte-t-il les diamants sur lui?

— Non. Ils sont déposés dans la tour de Galata. Mais tu viens un peu tard : le frère de Kolletis a déjà proposé un marchand.

— Ah! dis-moi aussi où je pourrais trouver Baroud el Amasat, ton père.

— Es-tu un homme sûr?

— N'en as-tu pas la preuve? Je connais tous les secrets...

— Eh bien! mon père demeure à Andrinople, chez Houlam le marchand. »

Je tressaillis involontairement. Il y avait là l'indication d'une trame nouvelle. Mais, reprenant mon sang-froid, j'ajoutai aussitôt :

« Oui, oui, je sais : cet Houlam est parent de Yacoub Afarah, de Damas, et des Mafleï, de Stamboul.

— Alors je puis tout te confier, seigneur!

— Dis-moi donc encore ce que devient ton oncle Hamad el Amasat.

— Tu le connais donc?

— Certes! je l'ai vu au Sahara et en Égypte.

— Il a voyagé, en effet... Étais-tu à Damas pour aider l'ousta?

— N'interroge point, jeune homme, réponds seulement. Où pourrai-je voir ton oncle?

— A Scutari. Il est employé chez un négociant nommé Malino, ou Malineh...

— Malingré...?

— Seigneur, tu es donc du conseil des chefs? Tu sais tout!

— Oui, je sais tout; cependant l'événement d'hier me déroute. Comment faut-il appeler l'ousta à présent?

— Abd el Myrrhatta. Il est censé de Konieh.

— Merci. Nous nous retrouverons bientôt. »

Je quittai le derviche. Son respectueux salut me prouva combien il me croyait haut placé dans la hiérarchie des brigands.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Je ne retournai ni près des Mafleï ni chez moi: je courus droit à San Dimitri.

Je savais maintenant que l'hôtelier grec n'était autre que Kolletis. On ne le voyait guère; cette fois, ce fut sa femme qui me reçut.

L'ex-barbier avait été transporté à Péra. Après la visite du médecin, je payai les frais et feignis de m'informer de la demeure d'un certain Kolletis.

« Kolletis! répéta l'hôtesse, me regardant avec étonnement. C'est le nom de mon mari. »

Si le moindre doute était resté dans mon esprit, il eût été dissipé.

« Très bien ! repris-je. N'avez-vous point ici un homme de Konieh, appelé Abd el Myrrhatta ?

— Oui, il loge chez nous.

— Puis-je lui parler ?

— Pas en ce moment. Il est allé se promener jusqu'à la tour de Galata.

— Seul ?

— Avec mon mari. »

Les deux compères allaient-ils chercher les diamants? Devais-je essayer de les rejoindre? Je hasardai encore quelques questions. Aux réponses qui me furent faites, je compris que les deux hommes s'étaient éloignés aussitôt après le départ du blessé. Omar avait amené les brancardiers, mais n'était point retourné avec eux; la femme le croyait parti dans la direction suivie par Kolletis et son compagnon.

« Ainsi, pensai-je, la vengeance poursuit en ce moment le criminel. »

Je me décidai à remonter à cheval et partis pour Galata.

Dans les rues noires et étroites grouillait la populace la plus grossière, la plus mélangée : matelots, soldats de

marine, pêcheurs, portefaix, potiers aux vêtements sales, il fallait tout heurter et bousculer pour passer.

Quelque événement extraordinaire avait dû se produire au pied de la tour : les masses s'y groupaient compactes et frémissantes, comme quand elles cherchent à voir le théâtre d'un accident ou d'un crime. Je payai le loueur de chevaux et me précipitai au milieu de la foule. Des ouvriers auxquels je m'adressai me répondirent :

« Ce sont deux hommes qui viennent de tomber du haut de la galerie. Ils se sont brisés sur le sol. »

Une vague terreur s'empara de moi. Je songeai à Omar. Jouant des coudes et des genoux, j'enfonçai la foule sans m'inquiéter des cris ni des horions. Un groupe plus compact que les autres entourait une place sanglante. J'aperçus les deux cadavres dans un état effroyable.

La tour génoise de Galata compte cent quarante pieds de hauteur : on peut juger de la chute... Ces corps étaient presque broyés. L'un d'eux, tombé sur le dos, présentait pourtant une figure encore humaine. Je reconnus Kolletis.

Mais l'autre... Sa tête n'était qu'une masse sanglante. Un des assistants me raconta qu'il avait eu une mort horrible. On l'avait vu suspendu aux barres de la grille, les jambes frémissantes dans l'espace ;... puis il lâcha prise et tomba avec une vitesse effrayante.

Ce n'était point Omar : j'aurais reconnu ses vêtements, même en lambeaux. Qui donc ? Mamour, sans doute... Je m'approchai et remarquai une circonstance atroce : la main droite du cadavre avait été hachée, cette main par laquelle il se cramponnait à la grille...

« Mais où est Omar ? me demandai-je toujours avec inquiétude. Nous aurait-il servi avec ce zèle trop féroce ? »

Je parvins à me frayer un chemin jusqu'à la porte de

la tour. Un large bakhchich me la fit ouvrir. Je montai tout d'une haleine les cinq étages de l'escalier de pierre, puis les trois étages de celui de bois, qui conduisent à un café aérien. Là j'aperçus le *kawedji* tout bouleversé; il n'avait pas le moindre client. Cent quarante-quatre marches étaient déjà franchies. J'en gravis encore quarante-quatre pour atteindre le beffroi, couvert en plomb; de là je montai sur la galerie. Je fis le tour de ce balcon à une hauteur qui donne le vertige : de larges flaques de sang marquaient le côté où avait eu lieu la lutte. Ce combat, je me le figurais là-haut presque dans les airs, sur cette couverture glissante, et deux contre un ! Mon imagination s'épouvantait.

Redescendant d'un trait l'escalier rapide, je fendis de nouveau les groupes de curieux et retournai chez Maffeï. La première personne que je rencontrai en rentrant fut Yacoub. Il semblait joyeux. Venant à moi, il m'embrassa et s'écria :

« Émir, mes diamants me sont rendus !

— Comment cela ?

— Omar me les a rapportés.

— Omar !

— Oui. Il vient de revenir comme un fou, les habits en désordre et sanglants. Il m'a remis ma cassette, puis s'est enfermé dans sa chambre sans vouloir parler à personne.

— Il me laissera entrer. »

Je courus au pavillon. Halef s'avança aussitôt pour me dire à l'oreille :

« Sidi, je ne sais ce qui est arrivé. Omar ben Sadek est là, couvert de sang. Il lave ses plaies et ne veut pas me répondre.

— Il a tué Ibrahim Mamour!

— *Mach'Allah!* dis-tu vrai?

— Je le crois. Viens. »

Nous frappâmes à la porte d'Omar, qui finit par m'ouvrir. Il était pâle, mais impassible. Voici ce qu'il nous raconta :

« J'allai, dit-il, conduire le hekim et les porteurs à San Dimitri. Je vis l'hôte causant avec un homme suspect, dans la cour. Je me dissimulai pour écouter. Ils parlaient de diamants. Je savais l'aventure de Yacoub par Halef, qui me l'avait expliquée; je connaissais ta colère contre Ibrahim. Cet homme, c'était bien lui! Tandis qu'on emmenait le blessé, je suivis les complices sans être aperçu. Ils s'arrêtèrent au bas de la tour de Galata et entrèrent avec le gardien dans une sorte de remise qui se trouve au rez-de-chaussée. Lorsqu'ils en sortirent, l'un d'eux tenait un objet assez volumineux. Ils montèrent au café, où ils burent une tasse ou deux. J'étais sur leurs talons. Je gagnai le beffroi, d'où je pouvais les épier. Je m'élançai de nouveau derrière eux. Quand ils arrivèrent sur la galerie, Ibrahim m'entendit et se retourna.

« — Que veux-tu? me dit-il. N'étais-tu pas tout à l'heure à San Dimitri?

« — Que t'importe? répondis-je.

« — Tu viens nous espionner, chien! »

« Je ne contins plus ma fureur et m'écriai :

« — Oui, je viens vous espionner. Tu t'appelles Ibrahim Mamour, le voleur de femmes et de diamants! Je viens venger Kara ben Nemsi, Isla, Yacoub, tous ceux que tu as voulu perdre!... »

Le reste de la scène se devine. Les deux hommes se

prirent corps à corps. Omar, doué d'une force musculaire prodigieuse, parvint à faire passer son adversaire au-dessus de la rampe. Kolletis, épouvanté, tira son poignard; mais entre le Grec et le fils du désert la lutte était inégale. Kolletis fut aussi précipité du haut de la tour. Remarquant alors que Mamour se tenait encore à la grille, le féroce Omar avait haché avec son couteau la main crispée de sa victime.

Tout cela s'était passé sans doute en moins de temps qu'il n'en faut pour le narrer. Omar allait redescendre, quand ses pieds heurtèrent une cassette roulée sur l'escalier : il la ramassa, écarta avec violence le propriétaire du café et le gardien de la tour qui accouraient, puis s'enfuit à travers la foule, si occupée autour des cadavres, qu'elle ne prit point garde à lui.

L'Arabe racontait ce combat atroce et cette féroce exécution comme les choses les plus ordinaires du monde. Je ne lui adressai aucun reproche; il n'eût pu les comprendre, surtout dans ce moment-là. Je l'aidai silencieusement à panser ses blessures; elles n'offraient, du reste, que peu de gravité. Ensuite je retournai près de mes hôtes pour leur transmettre les détails de l'événement.

Aussitôt Mafleï, son frère et Isla, oubliant la dignité musulmane, se mirent à courir de toutes leurs forces vers Galata, espérant pouvoir encore repaître leurs yeux de la vue du cadavre de Mamour. Omar, après avoir changé de vêtements, les suivit. Je demandai au petit hadji s'il voulait aussi se rendre sur les lieux.

« Moi ! s'écria-t-il, je me soucie de ces cadavres comme d'un crapaud mort ! »

Lorsque les Mafleï revinrent, ils étaient fort agités et

déclaraient le châtiment insuffisant. Ces musulmans sont insatiables dans leur haine !

« Ibrahim Mamour n'a souffert qu'un instant, soupirait Isla, lui qui m'a fait si longtemps souffrir ! Ah ! si je l'avais tenu vivant entre mes mains !

— Il nous reste encore les deux Amasat. Nous les aurons ! » interrompit le vieux Mafleï.

Quoique les brigands méritassent peu de pitié, je trouvais ces gens féroces. J'intervins :

« Voyons, dis-je, calmons-nous ! Un seul des Amasat vous suffit : le père. C'est lui seul qui est coupable envers vous. Promettez-moi de remettre cet homme aux mains de la justice, et je vous aiderai à le découvrir, car vous savez que je suis sur sa piste... »

A ces mots, le tumulte éclata. Mes interlocuteurs parlaient tous à la fois, criaient, gesticulaient. J'eus bien de la peine à obtenir un peu de silence pour leur raconter ma conversation avec le jeune derviche. Je terminais à peine mon récit, que Yacoub Afarah, sautant sur ses pieds, s'écria tout consterné :

« *Allah kerim !* mais ces hommes avaient juré la ruine et l'anéantissement de notre famille tout entière !... Ils ont essayé de me piller ; ils en voulaient à mon frère ; ils cherchaient à ruiner nos débiteurs... C'est atroce !... Je vais prévenir tout de suite Houlam et Malingré.

— On ne peut leur écrire, remarqua Isla. Il faut aller à Andrinople, il faut s'assurer de ce dangereux Baroud el Amasat. Veux-tu partir avec moi, effendi ?

— Oui, certes. C'est, je crois, le meilleur parti que vous ayez à prendre, et, pour moi, Andrinople me remet sur la voie du retour.

— Tu veux rentrer dans ta patrie, effendi ?

— J'en ai besoin. Je ne suis que depuis trop longtemp absent de mon pays. »

Ces hommes essayèrent amicalement de me retenir. Je leur exposai de si bonnes raisons, qu'ils durent s rendre après quelques instances.

Pendant la conversation, Halef se taisait ; mais son ai navré me toucha plus que les beaux discours.

« Quand partons-nous ? s'écria enfin Isla.

— Tout de suite, répondit Osco, son beau-père. J n'aurai de repos que le jour où le scélérat d'Ama payera sa dette.

— Donnez-moi jusqu'à demain matin, suppliai-j il sera temps encore ; d'ailleurs, nous avons tous à fai quelques préparatifs.

— Soit, demain, dès le matin.

— En bateau, ou à cheval ?

— A cheval.

— Qui se joint à nous ?

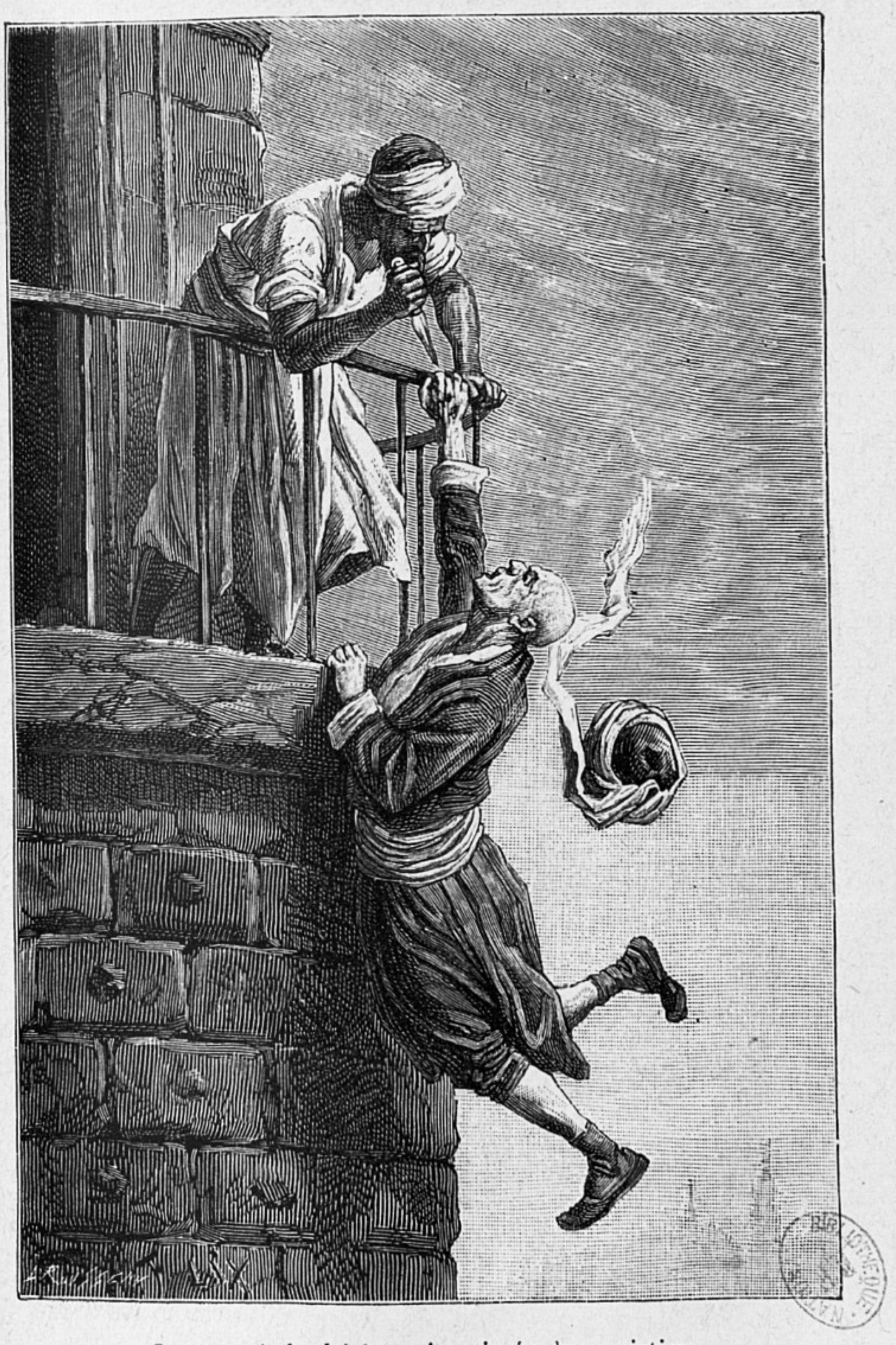
— Moi ! moi ! moi ! » cria-t-on en chœur.

Il fallut tenir conseil. Yacoub, que l'affaire intéressa seulement d'une manière indirecte, laissa partir son fi Chafeï ; Isla et Osco n'eussent pas cédé pour tout monde leur part dans l'expédition. Omar, bien entend voulait poursuivre sa vengeance ; il devait se rend d'Andrinople à Scutari, où il espérait atteindre cette fo Hamad el Amasat. Le vieux Mafleï se résigna avec grand peine à garder la maison.

Halef, m'appelant à l'écart, me dit :

« Crois-tu que je te laisserai partir seul ?... Allah nou a joints l'un à l'autre, je t'accompagnerai partout.

— Mais ta Hanneh, Halef, la fleur des femmes, tu t'e éloignes de plus en plus !



Omar avait haché la main crispée de sa victime.

— Pschut ! ne m'en parle point, sidi ! Tu sais bien que je fais toujours ce qu'une fois j'ai résolu.

— Halef, il faudra pourtant nous séparer.

— C'est vrai, sidi ;... mais ce jour-là viendra bien assez tôt. Et puis nous ne nous reverrons jamais en cette vie, peut-être... Laisse-moi te suivre jusqu'à ce que tu quittes la Turquie, laisse-moi aller comme les autres à Andrinople. »

Je ne pus résister aux instances de mon brave petit compagnon : je cédai encore pour ce voyage.

Halef et moi préparâmes le cheval, la selle, mes paquets ; ce ne fut pas long. Mais il me restait un devoir à remplir : je me rendis chez Lindsay. Il rentrait justement à l'hôtel, revenant d'une expédition aux environs. Il m'accueillit avec un reste d'humeur, mais avec joie malgré tout.

« *Welcome !* cria-t-il du plus loin qu'il me vit, venez, méchant garnement ! Vous voilà donc dégoûté de Baharive-Keui, où vous n'avez pas voulu m'emmener ! Que venez-vous faire ici ?

— Sir, je viens vous apprendre, en effet, que je ne demeure plus à Baharive-Keui.

— Ah ! très bien ! Et vous vous retirez chez moi ? Master, vous avez de bonnes idées !

— Merci... Je dois partir demain matin, je quitte Constantinople. Venez-vous avec moi ?

— Comment ! si vite ? C'est une mauvaise plaisanterie.

— Non, non, je suis très sérieux, je vous assure.

— En vérité ! Mais quel parti soudain !... Vous n'avez pas seulement vu la ville !

— Oh ! bien assez, master. Je ne regrette pas le moins

du monde que les circonstances me forcent à quitter Stamboul plus tôt que je ne le pensais. »

Je racontai tout au long à mon Anglais ce qui était survenu depuis sa brusque sortie de la maison des Mafleï.

Lorsque j'eus fini, Lindsay s'écria :

« Ah ! ah ! très bien ! le drôle a reçu son châtiment. J'espère que vous rattraperez aussi les deux autres, *well!*... Je voudrais y être;... mais impossible ! parole engagée !

— Comment cela ?

— J'ai rencontré au consulat un de mes cousins, un Lindsay aussi, mais pas David. Il part pour Jérusalem. N'entendant rien aux voyages en Orient, il m'a demandé de l'accompagner, *yes !* J'irai tout à l'heure faire mes adieux aux Mafleï.

— Je suis bien aise que vous y songiez, master, car nous avons vécu avec ces gens des mois qui peuvent compter. Quand on court les mêmes périls, on s'attache malgré soi les uns aux autres. Pour moi, j'éprouve en vous quittant un véritable chagrin. Heureusement il me reste l'espoir de vous retrouver un de ces jours, car ni vous ni moi ne renonçons encore aux longs voyages !

— *Yes !* Oh ! oh ! nous nous reverrons ; mais on est à plaindre quand on se sépare, n'est-ce pas, sir ? Oui, vous l'avez dit,... *well !* »

La voix du bon Anglais tremblait un peu. Il se frotta énergiquement le nez et les yeux, puis il reprit en s'efforçant de se donner un air dégagé :

« J'y songe, et votre cheval ?

— Mon cheval ?

— *Yes*, Rih. Que va-t-il devenir ?

— Ce qu'il va devenir? Il me portera tranquillement sans doute à Andrinople.

— Mais après? Vous l'emmenez chez vous?

— Je n'en sais rien encore.

— Vendez-le-moi, sir. Cela vous fera une belle somme! Réfléchissez un peu. Servez-vous-en tant que vous voudrez ici; seulement promettez-moi de me l'envoyer en Angleterre. Je ne marchande pas, vous le savez. Combien estimez-vous la bête? Allons, parlez, *well!* »

Que faire? Un pareil cheval pour un pauvre écrivain comme moi, c'était folie en Europe; mais le vendre! vendre ce royal présent du chef haddedîn! le vendre à Lindsay!... Il fallait à la noble bête un autre cavalier. Non, je ne pouvais me décider au marché, si avantageux qu'il pût être. Je ne garderais ni ne vendrais le coursier noir de Mohammed; je me sentais en quelque sorte obligé de rendre le vaillant animal à qui me l'avait donné. Mon cheval noir, si ardent, si docile, qui tant de fois m'avait sauvé du danger, ne serait pas condamné à souffrir sous le froid climat du Nord; je voulais qu'il retournât dans les pâturages où il était né. C'était décidé, je le renverrais aux tentes des Haddedîn.

Comme nous devions passer la soirée ensemble, je ne m'attardai pas plus longtemps près de Lindsay. J'avais quelques affaires à terminer au consulat. Je m'y rendis et trouvai tout de suite le chancelier. Celui-ci me dit que je n'aurais plus à me préoccuper de mon ex-barbier de Juterbogk : il venait de mourir. Ses papiers et ses aveux surtout établissaient clairement son état civil. Né en Thuringe, il s'était enfui du pays pour se soustraire à une condamnation infamante. Le malheureux, doué d'une

intelligence peu commune, eût pourtant pu faire un meilleur chemin. J'éprouvai un douloureux serrement de cœur en songeant à la triste fin de cet homme dans une contrée étrangère.

Je causais encore devant la porte du consulat, lorsque deux cavaliers vinrent à passer. L'un d'eux, m'ayant regardé, arrêta soudain son cheval; l'autre l'imita. Le chancelier, me saluant, rentra chez lui pour me laisser avec mes nouveaux interlocuteurs.

Celui qui le premier s'était arrêté criait, tout joyeux :

« *Mach'Allah !* Est-ce possible, émir? »

Je me retournai, fort surpris, et reconnus sans trop de peine, dans ce miryalaï, l'ancien officier de grade inférieur que j'avais arrêté près du bain des Yésidi, et dont j'avais obtenu la liberté par mes instances auprès d'Ali. L'autre cavalier, un miryalaï aussi, était celui dont nous avions sauvé la vie deux jours auparavant, et dont j'avais tant à me plaindre.

Le premier cependant, venant à moi, me prit la main avec affection :

« *Salam,* effendi! me dit-il. Te souviens-tu de tes paroles, quand nous nous sommes séparés au bas de la montagne des Yésidi? Tu me souhaitais de devenir miryalaï. Allah a entendu tes vœux. De l'agassi on a fait un commandant.

— Je te félicite.

— Sais-tu à qui j'attribue mon avancement?

— Non.

— A toi, émir! Les Yésidi s'étaient plaints au Grand Seigneur. On envoya le *kasi askeri* d'Anatolie pour examiner l'affaire. Le gouverneur de Mossoul et bien d'autres furent cassés. Comme, à cause de toi, je m'étais montré

modéré avec les Yésidi, on me récompensa... Veux-tu me permettre de te rendre visite ?

— Je te recevrais de grand cœur ; malheureusement je quitte Stamboul demain matin.

— Où vas-tu ?

— Je retourne dans mon pays. Mon voyage en Orient m'a fait connaître les mœurs, les caractères, les hommes. J'aurai beaucoup à raconter, à écrire sur bien des gens. »

Ce disant, je jetai un regard un peu de travers du côté du second cavalier. Il me comprit sans doute ; car, se rapprochant, il m'adressa aussitôt la parole :

« J'ai envoyé chez toi, me dit-il, on ne t'a pas trouvé (ceci était un pur mensonge). Je compte te visiter en personne tout à l'heure.

— Le temps me presse, répondis-je froidement. Quand viendras-tu ?

— Dans une heure.

— Bien, mais pas plus tard.

— *Allah akbar !* tu le connais ? murmurait Nasir en désignant son compagnon ; alors nous irons ensemble. »

Ils s'éloignèrent. Je restai tout surpris de cette rencontre. Ainsi mes aventures se récapitulaient à Constantinople. Tout finit en ce monde.

Sur mon chemin, je fis quelques emplettes. Je voulais m'approvisionner un peu, non que je doutasse des attentions d'Isla, mais parce que je désirais ne pas dépendre entièrement de sa générosité.

Lorsqu'en rentrant j'appris à Halef quelle visite s'était annoncée, le petit hadji parut heureux de revoir Nasir. Il se hâta de préparer les pipes, le café, tout ce qu'il jugeait nécessaire pour bien accueillir des hôtes.

Il me déclara même gravement que nous devions rece-

voir avec politesse l'autre miryalaï, puisque l'officier, cette fois, se présentait lui-même et d'une manière amicale.

Je ne demandais pas mieux que d'adopter cet avis pacifique.

Au bout d'une heure à peine, les deux miryalaï arrivèrent chez moi. Je leur fis la meilleure mine qu'il me fut possible. Tous deux, du reste, se montrèrent de fort belle humeur. Notre entretien roula naturellement sur les Yésidi. Je racontai ma rencontre avec le makredji de Mossoul, et j'appris que le malheureux avait été arrêté au moment où il se disposait à fuir. On ignorait le lieu de sa détention.

Les deux officiers allaient me quitter, quand celui dont je tais le nom se décida enfin à régler son compte avec moi, ce qui paraissait lui coûter énormément.

« Émir, me dit-il, j'ai revu le yuzbachi que je t'avais envoyé. Il m'a parlé de ton intention au sujet d'un article dans le *Bassiret*. Serait-ce possible ?... Ferais-tu cela ?

— Écoute, repris-je avec calme : tu es mon hôte, je ne voudrais pas t'affliger ; cependant il faut s'expliquer avec franchise. Il y a deux jours, sans mon aide, tu étais mort. Ce que j'ai fait, je l'ai fait en chrétien et en homme. Je ne demande ni n'accepterais aucune récompense ; mais je m'étonne du peu d'égards que tu m'as témoignés.

« Au lieu de me prouver ta reconnaissance, tu m'as parlé dans la ruelle incendiée comme au dernier de tes soldats, puis tu m'as envoyé ce yuzbachi pour m'intimer tes ordres. De quel droit prétendrais-tu me défendre ou m'ordonner un acte quelconque ? Tu le vois, je n'ai pas à me louer de tes procédés. La vengeance me serait facile ;

elle me répugne. Accorde-moi ce que je vais te demander, et je te déclare quitte envers moi.

— Que désires-tu ?

— Si nous sommes parvenus à te délivrer, c'est aux indications d'un pauvre juif que tu le dois. C'est lui qui m'a fait trouver le moyen de pénétrer dans le repaire du Grec. Or le misérable réduit qui abritait ce juif a été consumé par l'incendie : ne voudrais-tu pas dédommager le vieillard ?

— Un juif ! Ne sais-tu pas, effendi, combien les musulmans méprisent ceux qui professent une autre religion, et les juifs en particulier ?

— Miryalaï, interrompis-je avec dégoût, je ne suis pas musulman. Les chrétiens auraient plus de motifs que vous de haïr les juifs ; mais il leur est ordonné d'aimer tous les hommes. Toi-même, es-tu musulman de si longue date pour mépriser ceux qui restent fidèles à des croyances que tu as partagées ? Laisse-moi m'intéresser à ce malheureux juif, et ne repousse pas la prière qu'un chrétien t'adresse en son nom.

— Où est ce juif ?

— Ici, car Mafleï lui a charitablement donné un asile.

— Fais-le venir. »

J'envoyai Halef avertir Baruch, qui accourut aussitôt. Le miryalaï daigna à peine jeter un regard sur le pauvre vieux. Il lui demanda rudement :

« Ta maison a donc été brûlée avant-hier ?

— Oui, seigneur, répondit le juif avec humilité.

— Tiens, prends cela. Achètes-en une autre. »

La bourse tendue par l'officier était assez plate. Mon protégé la prit, et, saluant jusqu'à terre, allait se retirer, quand j'intervins :

« Reste ici, Baruch Chebet ben Baruch Chereb ! m'écriai-je ; montre-moi ce que tu as reçu. Cet effendi pardonnera ma curiosité : ne faut-il pas que je sache de combien je dois le remercier? »

J'ouvris la bourse : elle contenait deux pièces d'or, l'une de cinquante, l'autre de vingt piastres, et quelque menue monnaie, en tout un peu plus de cinquante francs. Ce don était d'un vrai ladre, d'autant que le miryalaï, avant de livrer au pillage de ses soldats le tripot du Grec, y avait fait une bonne prise. Je m'écriai de nouveau, tout indigné :

« Comment ce vieillard pourrait-il vivre avec ce que tu lui donnes ? Il n'a plus d'asile, il n'a sauvé que quelques hardes. Allons, miryalaï, fais-lui la somme plus ronde : donne-lui mille piastres. Nous nous quitterons bons amis, et le *Bassiret* ne redira pas ton nom dans cette affaire.

— Mille piastres ! Y songes-tu, seigneur? à un juif !

— Comme bon te semblera. Baruch, rends cette bourse. Nous irons devant le cadi. Nous saurons s'il est permis à un officier supérieur de faire brûler toute une rue pour détruire un repaire de bandits. »

Je me levai ; mes interlocuteurs m'imitèrent. Le juif restait indécis. Enfin l'avare dit, d'un ton où perçait une rage contenue :

« Garde la bourse, je t'enverrai de quoi compléter la somme.

— Ne tarde pas, effendi, interrompis-je, car j'irais chez le cadi ainsi qu'aux bureaux du *Bassiret* avant de quitter la ville. »

La scène était pénible, et je demandais beaucoup sans doute ; cependant je crus devoir rester inébranlable. Cet

homme méritait une leçon, et Baruch, quoique juif, avait certainement droit à un dédommagement.

Le miryalaï sortit la tête haute ; il salua avec un geste de colère. Nasir le laissa s'éloigner, puis me dit en haussant les épaules :

« Émir, je comprends combien il t'a coûté de traiter ainsi un hôte ; mais à ta place j'en eusse peut-être fait autant... C'est un favori de Ferick-Pacha, que veux-tu ! c'est tout dire... Adieu. Porte-toi bien. Ne m'oublie pas. Je te garderai aussi dans mon souvenir, crois-le, effendi ! »

Une demi-heure plus tard, un *onbachi* (sous-officier) apportait la somme promise par le miryalaï. Baruch dansait de joie, sa femme pleurait et, joignant les mains, me comblait de bénédictions.

Je fus admis à faire mes adieux à Senitza. Comme chrétienne, elle paraissait sans voile devant les étrangers dans l'intérieur de la maison. Isla cependant ne lui permettait point de sortir le visage découvert. La jeune femme parla de sa captivité et de sa reconnaissance envers moi d'une manière aussi touchante que gracieuse. Elle semblait fort heureuse et me parut d'une beauté vraiment remarquable.

Je passai le reste de la soirée avec Lindsay à son hôtel de Péra, où il me fit servir du fameux vin de Roûste. Il me déclara, tout en dégustant son flacon, qu'il me regarderait toujours comme un frère. Il était de joyeuse humeur, car il constatait depuis quelque temps un progrès sensible dans la guérison de son nez, lequel reprenait forme humaine, quoiqu'il fût encore un peu enflammé.

« Je pourrai rentrer à Londres maintenant, me disait-il, n'est-ce pas ?

— Certainement !

— Il y a quelque chose qui me chagrine, soupira l'Anglais. Je suis content de vous... Vous m'avez fait traverser d'intéressantes aventures... Mais mon but est manqué : pas le moindre *fowling-bull*[1] ! circonstance désagréable, terrible, *yes !*...

— Bah ! n'y en a-t-il pas assez à Londres ? Et du reste, tous les John Bull qui courent le monde ne sont-ils pas des *fowling-bull ?* »

Lindsay se mit à rire, mais il n'était pas consolé. Au bout d'un instant il me demanda :

« Avez-vous pensé à ma proposition pour le cheval, master ?

— Oui. Je ne le vendrai point. »

L'Anglais parut contrarié; il ne fit cependant aucune instance. Nous causâmes de choses et d'autres, de la question d'Orient, des incidents de notre voyage, de notre prochain retour; puis, comme les moments qui précèdent une séparation sont toujours tristes, la conversation se ralentit, nous n'échangeâmes plus que quelques phrases. J'achevai mes notes, car je me trouvais plus tranquille près de Lindsay que chez les Mafleï, où l'on me dérangeait sans cesse.

Enfin il fallut se quitter.

« Vous viendrez me voir en Angleterre ? me demanda sir David. J'y serai dans deux mois.

— Peut-être.

— Encore un mot : vous avez été mon guide, mon truchement, mon ami fidèle. Je vous dois bien quelque

[1] Taureau ailé sculpté dans le granit, comme il s'en trouve dans les fouilles assyriennes. Lindsay rêvait de rapporter un de ces animaux symboliques au British Museum.

chose, sans compter la reconnaissance... Acceptez, je vous prie, ce petit objet. »

Lindsay posait sur la table un joli portefeuille tout bourré de bank-notes.

« Sir, m'écriai-je en repoussant l'objet, je m'honore d'avoir été votre ami, votre compagnon; ne me rabaissez pas au rôle de mercenaire.

— Oh ! master, je pensais que...

— Pensez ce que vous voudrez, mais ne me payez pas. Adieu !

— Je vous en prie, prenez ce que je vous offre, cela ne m'empêchera point de...

— Adieu, sir ! *farewell !* »

Et je l'embrassai, puis je m'enfuis sans l'écouter davantage.

Le lendemain dès l'aube, après avoir fait mes adieux à Mafleï, je me mis en route avec la petite caravane. Il n'était guère que midi quand nous atteignîmes Tchatchaldja. Là nous prîmes la route d'Andrinople, par Indjigis et Visa.

III

ANDRINOPLE

Andrinople, nommée Edirneh par les Turcs, est, après Constantinople, la principale ville de l'empire des Osmanlis. C'est dans cette ville que le sultan Mourad établit le séjour de ses femmes. Il fut le premier qui, depuis la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), cessa d'habiter la capitale. Dans la suite, Andrinople devint la résidence préférée de plusieurs sultans; Mahomet IV surtout se plut à l'embellir.

Parmi les quarante mosquées de cette ville, la plus renommée est la Selimdjé, construite par Selim II. Plus vaste encore que Sainte-Sophie, elle a été édifiée sur les plans du célèbre architecte Sinan.

Pareille à une oasis au sein du désert, elle s'élève au milieu d'un amas de misérables masures en bois, de vieilles palissades peintes en toutes couleurs, de murailles décrépites, de ruelles boueuses, sales, infectes.

L'imposante coupole du temple s'élance dans les airs, supportée intérieurement par huit piliers gigantesques, et flanquée à l'extérieur de quatre minarets dont les

formes sveltes se découpent sur le ciel bleu. Chacun de ces minarets est entouré de trois balcons pour les muezzins. Dans la nef immense, deux rangs de galeries et des murailles revêtues de marbres précieux offrent un splendide coup d'œil. Deux cent cinquante fenêtres éclairent la mosquée. Au temps du *ramadan*[1], on y allume douze mille lampes ou luminaires.

Arrivant par la route de Kirk-Kilissé, nous avions vu de loin se profiler les gracieux minarets de la Selimdjé, et nous admirions le magnifique panorama de la cité orientale ; mais, dès que nous eûmes pénétré dans Andrinople, la désillusion fut complète comme toujours dans les cités orientales. Leur beauté s'altère à mesure qu'on approche ; jamais elles ne tiennent ce qu'elles promettent.

Houlam, chez qui nous nous rendions, habitait les environs d'Outch-Cherifeli, la mosquée de Mourad Ier. Nous aperçûmes bientôt le vaste parvis du temple en forme de terrasse et pavé de beaux marbres. Cette mosquée, avec ses vingt-quatre coupoles supportées par soixante-dix colonnes, fut payée sur les trésors enlevés à Smyrne lors de la prise de cette ville par Mourad.

Nous nous enfonçâmes dans une rue étroite et encombrée par une foule de passants ; puis, après avoir marché quelque temps, nous fîmes halte devant une muraille de plusieurs étages, percée d'une porte hermétiquement close pour l'instant. C'était la façade de la maison qui devait nous donner l'hospitalité. La porte avait à son sommet une lucarne ronde, par l'ouverture de laquelle se montra une figure assez rébarbative dès que Isla eut frappé.

[1] Neuvième mois de l'année musulmane, consacré au jeûne.

« Tu ne me reconnais point, Malhem? demanda le jeune négociant. Allons, ouvre-nous.

— *Mach'Allah!* Dieu fait un miracle! s'écria aussitôt Malhem. Est-ce bien toi, seigneur? Viens, entre vite! »

La porte s'ouvrit. Sans descendre de cheval, nous nous avançâmes dans une sorte d'allée étroite, débouchant sur une cour assez grande et entourée de galeries intérieures. Cette habitation annonçait la grande fortune du propriétaire. De nombreux domestiques s'empressèrent autour de nous.

« Où est le maître? dit Isla, s'adressant à un personnage qui le saluait avec un profond respect, et qui remplissait, comme je le sus plus tard, les fonctions d'intendant ou de majordome.

— Dans le *ichlik* (cabinet de travail), avec ses livres, répondit l'intendant.

— Conduis ces hôtes dans le selamlik et veille à ce que rien ne leur manque; aie soin aussi de nos chevaux. »

Prenant alors Chafeï par la main, le jeune homme se dirigea vers le cabinet du maître de la maison, tandis que, précédés de l'intendant, nous pénétrions dans un élégant petit salon. A l'entrée se trouvait une véranda soutenue par de fines colonnettes, et les murs étaient ornés de sentences du Coran peintes en or sur fond bleu. Malgré la poussière qui couvrait nos vêtements, nous dûmes nous asseoir sur un magnifique divan de soie verte; puis on offrit à chacun de nous une pipe d'eau et une mignonne petite tasse sans anse, qui reposait sur trois pieds d'argent.

Un pacha n'aurait pas été meublé avec plus de luxe que nous en rencontrions dans cette demeure.

Nous venions à peine de prendre notre café, lorsque Isla, accompagné de Chafeï, nous amena le maître de céans. C'était un grand vieillard à l'aspect imposant, et portant la plus belle barbe blanche qui se pût voir. Les convenances n'auraient pas commandé de se lever à son approche, que tous nous l'eussions fait machinalement, tant cet homme avait de dignité.

« *Salam aleïkoum !* nous dit-il, élevant la main comme pour bénir. Soyez les bienvenus dans ma maison, regardez-la comme la vôtre. »

Il alla de l'un à l'autre, nous serra les mains, puis s'assit près de nous avec ses deux parents.

On apporta pour eux des pipes et du café ; après quoi notre hôte fit un signe, et tous les domestiques se retirèrent. La présentation commença alors.

Quand Isla eut prononcé mon nom, le vieillard me tendit de nouveau la main, garda quelques instants la mienne et m'examina avec attention.

« Tu ne sais peut-être pas que je te connais déjà, effendi, s'exclama-t-il enfin. Isla m'a dit combien il te devait de reconnaissance. Jamais il ne pourra t'en témoigner assez, car tu lui as rendu celle qu'il aimait. Pour moi, je sens mon cœur aller tout de suite vers toi, quoique je te voie pour la première fois.

— Seigneur, répondis-je, de telles paroles réjouissent mon âme. Nous ne sommes plus au désert ni sous la tente. Il est rare, chez les hommes civilisés, de recevoir un accueil rappelant, comme le tien, les temps antiques.

— Tu as raison. Les belles coutumes de nos pères se perdent tous les jours : elles fuient les villes ; honteuses, elles vont se réfugier au désert. Là, les périls de toutes sortes forcent les hommes à s'entr'aider. Allah y conserve

les saintes lois de l'hospitalité pour le salut du voyageur. Mais, dans les villes, l'étranger se voit plus seul que dans la *hammada* (désert), où du moins aucun toit ne lui ravit la contemplation du grand ciel d'Allah. Tu as traversé le Sahara, je m'en aperçois : n'as-tu pas éprouvé la vérité de ce que je dis ?

— Que te répondrai-je ? Allah est partout, et partout l'homme qui a la foi le trouve dans son cœur. Il habite les villes et remplit le désert, il plane sur les eaux, et l'on croit reconnaître sa majesté dans la sombre horreur des forêts vierges. Il est le créateur des abîmes de la terre comme des régions aériennes. Il fait luire les soleils et veille sur la petite luciole qui vit sous l'herbe. Dans la joie ou dans la douleur, c'est vers lui que notre cœur s'élance. J'ai habité des villes peuplées de millions d'hommes, j'ai parcouru les solitudes du désert : jamais je ne me suis trouvé isolé, jamais je n'ai compris la peur, car je me sens toujours soutenu par la main divine.

— Effendi, tu es chrétien, mais tu es religieux ; tu serais digne de compter parmi les musulmans. J'ai pour toi la même estime que si tu professais la religion du Prophète. Isla m'a dit que vous veniez pour me sauver d'une perte considérable. Explique-toi, je te prie.

— Ton neveu ne t'a donc point encore raconté les détails ?

— Non. J'avais hâte de vous souhaiter la bienvenue.

— Alors dis-moi si tu n'abrites pas, depuis quelque temps, un étranger sous ton toit.

— En effet, un pieux étranger demeure chez moi. Il est originaire de Konieh. Il ne se trouve point ici aujourd'hui ; il s'est rendu à Hadji-Bergas.

— De Konieh !... répétai-je. Et comment s'appelle-t-il ?

— Abd el Myrrhatta. Il a fait un pèlerinage au tombeau du célèbre saint Myrrhatta pour accomplir un vœu; de là son nom : « le serviteur de Myrrhatta. »

— Pourquoi habite-t-il chez toi?

— Parce que je l'y ai engagé. C'est un saint homme, et puis il a le projet de fonder un vaste bazar à Brousse; il se fournira ici d'une grande partie des marchandises.

— Tu n'as près de toi aucun autre étranger?

— Non.

— Quand Abd el Myrrhatta doit-il rentrer?

— Ce soir.

— Bien. Dès son retour on l'arrêtera.

— *Allah kerim!* ce pieux musulman, cet homme de la droite d'Allah!... Et pourquoi, grand Dieu?

— Cet homme est un fourbe et quelque chose de pire encore. Connaissant ta manière de voir, il a pris le masque de l'hypocrisie afin de capter tes bonnes grâces. C'est lui qui a enlevé Senitza, qui l'a vendue comme esclave. Isla te l'a dit sans pouvoir te nommer le traître, car de pareils scélérats changent de nom à chaque instant.

— Oui, interrompit le jeune négociant, tu le sais, Houlam. Je rencontrai à Scutari une belle fille des montagnes qui était venue visiter dans cette ville une amie mariée avec un Arménien. Je la demandai pour femme au vaillant Osco, son père, que tu vois près de toi. Nous allions célébrer les noces, quand la jeune fille disparut soudain. De faux amis l'avaient emmenée et livrée à un misérable Turc, qui se faisait appeler Ibrahim Mamour.

« Le père de Senitza et moi, nous la cherchâmes en vain pendant longtemps. Nous perdions l'espoir de la retrouver, lorsque Allah me fit rencontrer ce sage effendi.

C'est à son adresse, à sa bravoure que je dois d'avoir pu sauver ma Senitza[1]. Son ravisseur a reçu le châtiment qu'il méritait; mais la bande infernale dont cet Ibrahim Mamour était le chef semble s'acharner contre notre famille. Nous venons t'avertir de ce qu'elle trame contre toi, et poursuivre jusque dans ta maison l'infâme trafiquant qui a osé vendre Senitza. »

Isla acheva le récit de ce qui était arrivé à Stamboul, mais notre hôte l'écoutait en branlant la tête :

« Je ne puis croire, dit-il, que l'homme que j'ai chez moi soit ce brigand. Vous l'interrogerez, et vous serez bientôt convaincus de votre erreur.

— Nous n'avons pas besoin de lui parler, s'écria Osco, nous le reconnaîtrons à première vue !

— Est-il même besoin de le voir? interrompis-je. Ton hôte est certainement Baroud el Amasat. Ibrahim Mamour se faisait aussi appeler Abd el Myrrhatta à Constantinople, et je soupçonne Hamad el Amasat d'avoir pris ce nom à Scutari.

— Mon hôte peut être le véritable Abd el Myrrhatta, objecta Houlam.

— C'est possible; mais ce n'est point vraisemblable, après tout ce que nous savons. Enfin nous allons attendre son retour. »

Nous n'avions rien de mieux à faire. Notre hôte nous conduisit dans des chambres séparées, et, suivant la coutume patriarcale, lorsque nous nous fûmes rafraîchis par le bain, nous reçûmes des vêtements neufs, puis nous nous retrouvâmes tous pour le repas : un véritable fes-

[1] Le récit de cette aventure se trouve dans le volume de cette collection intitulé : *les Pirates de la mer Rouge.*

tin en rapport avec la richesse de notre hôte. Afin de tromper notre impatience, Houlam nous fit jouer aux échecs et ne nous quitta point, s'efforçant de nous intéresser par sa conversation ou bien adressant mille questions à Isla. Nous n'osions nous montrer en ville avant que Baroud el Amasat fût rentré. Il pouvait avoir des complices prêts à l'avertir, et, en ce cas, il se serait bien gardé de reparaître chez son hôte.

Enfin la nuit vint. Nous nous réunîmes tous dans la pièce occupée par Isla. Houlam devait partager le repas du soir avec le voyageur dans le selamlik. Il fut convenu que Osco et son gendre s'arrangeraient de manière à surprendre le fourbe pendant le dîner, tandis que les trois autres membres de notre petite troupe veilleraient à ce qu'il ne pût fuir.

Deux heures s'écoulèrent encore; puis le pas d'un cheval retentit dans la cour. Au bout de quelques instants, un domestique vint nous avertir que son maître était à table avec Abd el Myrrhatta. On ferma les portes de la maison, et l'on recommanda au portier de ne laisser sortir personne. Nous nous avançâmes sans bruit vers le selamlik, alors éclairé par une forte lampe, et nous nous dissimulâmes derrière les colonnes.

La conversation des convives parvenait facilement jusqu'à nos oreilles. Houlam, impassible, faisait cependant attention au moindre bruit; il avait dû nous entendre approcher. Il amena adroitement la conversation de manière à seconder nos projets. Il parla de Constantinople :

« As-tu souvent visité cette ville ? demanda-t-il à son hôte.

— J'y suis allé plusieurs fois.

— Alors tu connais à peu près tous les quartiers ?

— Oui.

— Connais-tu cette partie de Stamboul qu'on appelle Baharive-Keui ?

— J'en ai entendu parler. N'est-elle pas située au-dessus d'Eyoub, sur la rive gauche de la Corne-d'Or ?

— Oui. Il vient de se passer là un fait extraordinaire : on y a arrêté une bande de brigands et d'assassins dans des circonstances étranges.

— *Allah il Allah !* s'écria le faux pèlerin en tressaillant. Et comment la chose s'est-elle passée ?

— Ces brigands s'étaient installés dans une maison qui n'avait qu'une seule ouverture sur la rue. Ils exigeaient un mot de passe de leurs affidés : *El Nasr,* je crois, et...

— Est-il possible ! » interrompit l'hôte.

Le ton dont ces mots furent prononcés exprimait bien moins la surprise d'un auditeur attentif, mais étranger à l'affaire, qu'une terreur très subjective, si l'on peut s'exprimer ainsi. Du reste, nous apercevions le visage du faux pèlerin, qui se tournait parfois de notre côté, et le doute n'était pas possible.

« Le mot de passe fut surpris, continua Houlam. C'est ainsi qu'on parvint à forcer le repaire. »

Tandis qu'il entrait dans les détails de l'événement, son commensal l'écoutait avec une visible agitation. Tout à coup ce dernier demanda d'une voix mal assurée :

« Et l'ousta est véritablement mort ?

— L'ousta ! qui est-ce ? Je n'ai pas prononcé ce nom, reprit l'hôte.

— L'ousta !... Le chef, je veux dire,... celui que tu as appelé Ibrahim Mamour. »

Abd el Myrrhatta se trahissait involontairement. Hou lam s'en aperçut, mais poursuivit sans rien perdre d son calme :

« Non, le chef de la bande n'est pas mort sous le balles, comme on l'avait cru. Il feignit d'être atteint pou mieux échapper ; mais on l'a revu le lendemain. Heureu sement son crime ne devait pas rester sans châtiment il s'est fracassé tout le corps en tombant du haut de l tour de Galata.

— Ah ! c'est horrible !... Il a été tué, cette fois ?

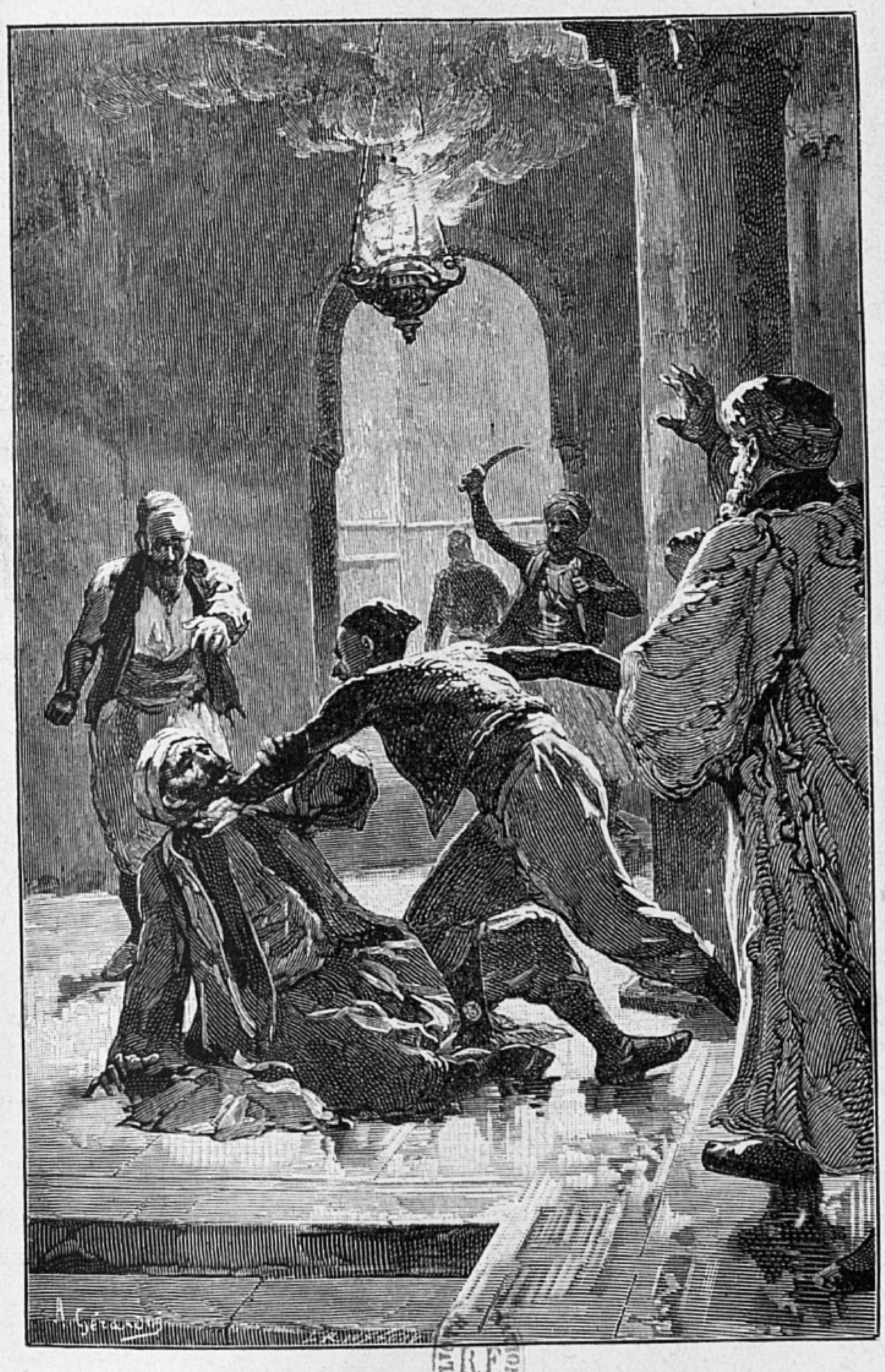
— Oui, sur le coup, ainsi qu'un Grec nommé Kolle tis, qui se trouvait avec lui.

— Kolletis ! *Ya vaï !* qui donc les a précipités du hau de la tour ?

— Un Arabe venant de Tunis et originaire des environ du Chott el-Djerid, lequel a, dit-on, une dette de sang faire payer. Un certain Hamad el Amasat, assassin d'u négociant français et ensuite du neveu de ce négociant aurait, d'après le bruit public, tué aussi sur le chott u guide, père du jeune Arabe. On est à la recherche de c meurtrier, et le...

— *Allah kerim !* interrompit Myrrhatta, de quelle détestables gens le monde se remplit à présent ! Cel vient de ce que personne n'observe plus la loi du Pro phète !... Croit-on retrouver ce scélérat ?

— J'allais te le dire. Le fils de l'homme tué sur l chott prétend être sur sa trace. Hamad el Amasat a u frère appelé Baroud el Amasat, un grand criminel aussi Il a eu l'audace d'enlever et de vendre comme esclave l fille d'un de ses amis. Je connais le mari de la malheu reuse victime : c'est Isla ben Mafleï, un de mes parents. Il a pu arracher sa fiancée des mains de l'homme auquel



Halef, par un croc-en-jambe, le fit tomber sur le sol.

elle avait été vendue. Cet homme se faisait appeler Ibrahim Mamour. C'était le chef des brigands de Stamboul, comme tu le sais. Son châtiment n'a point assouvi le désir de vengeance qui possède le cœur d'Isla : il lui reste maintenant à découvrir ce misérable Baroud el Amasat. »

Pendant cette explication, le malaise de l'auditeur augmentait. Il ne mangeait plus. Il ne quittait pas des yeux les lèvres de son hôte. Il demanda, en dissimulant son angoisse :

« Ton parent croit qu'il retrouvera Baroud ?

— Certainement. Il ne le cherche pas seul : Osco, le père de la jeune femme enlevée, l'accompagne ; ils ont aussi avec eux un médecin frank qui a délivré Senitza quand elle était captive sur les bords du Nil, le serviteur de celui-ci, et enfin l'Arabe dont je te parlais tout à l'heure.

— Ah !... Et ils pensent être sur la trace ?

— Ils savent le nom que ce scélérat porte maintenant.

— Ah ! vraiment ?... Comment donc se nomme-t-il ?

— Abd el Myrrhatta. L'ousta, comme tu le nommes, se faisait appeler de même à Stamboul.

— Mais c'est aussi mon nom, murmura le misérable en tressautant.

— Eh oui ! Allah sait pourquoi ils prenaient le nom d'un homme si pieux. Ils ont mérité ainsi un double châtiment.

— Comment a-t-on pu savoir que cet homme se déguisait sous le nom d'Abd el Myrrhatta ?

— Je vais te l'expliquer : Baroud el Amasat a un fils au couvent des derviches tourneurs de Péra. Le médecin frank, après l'avoir découvert dans une visite à ce couvent, s'est présenté comme un affidé des Nasr. Le jeune

homme, trompé par cette ruse, a tout raconté. Il a même appris à l'Européen que Baroud el Amasat se trouvait chez moi, à Andrinople, et que Hamad el Amasat était à Scutari, chez un commerçant français nommé Malingré... »

Notre homme, épouvanté, ne voulut pas en entendre davantage. Il se leva en balbutiant :

« Seigneur, ce que tu dis m'étonne... C'est étrange, je ne puis plus manger... La fatigue du voyage,... ces nouvelles... Permets-moi de me retirer... »

Houlam aussi s'était levé.

« Certes, répondit-il, je comprends que tu ne puisses plus manger. Quand on sent une telle accusation peser sur soi, la gorge doit se serrer.

— Sur soi ?... Je t'entends mal, sans doute... Tu ne crois pas cependant que je sois Baroud, parce qu'il a pris le même nom que moi ?

— Je ne le crois pas seulement, j'en suis sûr, scélérat !

— Scélérat ! répéta le faux Myrrhatta en menaçant son hôte. Tu oses me nommer ainsi ! Ne recommence pas, ou bien...

— Ou bien ? » repris-je comme un écho, m'élançant soudain vers lui.

Isla, plus prompt encore, était déjà à ses côtés.

« Isla ben Mafleï ! murmura le brigand stupéfait.

— Oui, Isla ben Mafleï ! Tu le reconnais, et lui aussi te reconnaît. Puis regarde cet homme, il ne t'est pas étranger non plus. »

Et le jeune marchand désignait Osco.

Baroud tourna la tête. Il se vit perdu et tenta une fuite désespérée.

« Que le Cheïtan t'emporte au fond de la djehenna ! » cria-t-il.

En même temps il repoussait Isla avec violence et bondissait vers la cour; mais Halef, caché derrière une colonne, se dressa tout à coup devant lui et, par un croc-en-jambe, le fit tomber sur le sol.

Quelques minutes plus tard, notre prisonnier, bien et dûment garrotté, comparaissait devant nous dans le selamlik.

Cet homme était lâche. La présence de tant d'ennemis le jeta dans l'épouvante; il ne se débattit point et resta, comme une masse inerte, à l'endroit où on le déposa.

« Eh bien ! seigneur, demanda mon petit Halef à notre hôte, le prends-tu encore pour un pieux serviteur d'Allah ? Il t'aurait volé, puis se serait enfui.

— C'est un fourbe, un scélérat, reprit Houlam. Qu'allons-nous en faire ? »

Osco étendit la main vers le prisonnier et dit :

« Il m'a ravi ma fille, comme un traître infâme qu'il est. Il m'a contraint à m'exiler longtemps pour la chercher partout, le cœur dévoré de chagrin. Il m'appartient : ainsi le veut la loi du Monténégro.

— Écoute, interrompis-je. Cette loi régit ton pays, mais ne s'étend pas jusqu'ici; d'ailleurs, les souverains monténégrins l'ont depuis peu abolie. Tous vous m'avez promis de ne pas vous venger vous-mêmes, mais de livrer cet homme à la justice officielle : j'espère que vous tiendrez votre parole.

— Effendi, qui peut se fier à la justice turque ? s'écria Osco. Elle se laisse toujours corrompre; elle fournirait au scélérat les moyens d'une prompte fuite. Je le réclame, c'est mon droit.

— Qu'en feras-tu, quand nous te l'aurons livré? » demanda notre hôte.

Le Monténégrin tira son poignard.

« Voilà de quoi le punir! s'écria-t-il.

— Je m'y oppose, car ce misérable n'a pas versé de sang.

— Il appartient à la bande des pires brigands de Stamboul.

— C'est pour cela qu'il faut le laisser vivre. Veux-tu renoncer à châtier son fils? Veux-tu manquer l'occasion d'exterminer les affiliés de cette dangereuse bande, que nous ne pouvons atteindre sans ruses? Il nous faut cet homme, afin d'attirer les autres.

— Mais qui m'assure que lui aussi sera puni plus tard?

— Moi! L'homme qui porte le nom d'Houlam n'est pas un des moindres de cette ville. Je vais aller chez le juge, je lui demanderai de faire prendre ce brigand et de le garder en prison. Je te jure, par le grand nom d'Allah, que le juge n'osera pas manquer à son devoir.

— Soit, murmura Osco d'une voix sombre; mais sache que te voilà lié par ton serment, et que tu me réponds de ce scélérat jusqu'à l'entier accomplissement de ma vengeance. »

On enferma Baroud el Amasat dans une pièce voisine, tandis que notre hôte se rendait près des autorités. Osco avait peine à retenir les éclats de sa fureur; ce n'était pas ainsi qu'il pensait agir avec le prisonnier. Houlam ne tarda point à reparaître, accompagné d'une troupe de cabassers, lesquels enmenèrent notre brigand sous bonne escorte. Je me retirai chez moi et m'endormis, très satisfait d'avoir empêché un homme dangereux de nuire davantage.

Comme la sentence d'un cadi se rend sans beaucoup de délais ni d'enquêtes, je résolus d'attendre le jugement de notre coupable, ce qui me donnerait le temps de voir la ville.

Nous visitâmes les mosquées de Sélim et de Mourad, plus une *medressé* turque (école supérieure); après quoi nous nous rendîmes au célèbre bazar d'Ali-pacha; enfin nous fîmes une promenade sur la Maritza, rivière qui baigne les murs d'Andrinople.

Il était environ midi lorsque nous rentrâmes chez Houlam, où nous trouvâmes une assignation à comparaître devant le cadi. Nous étions cités pour 9 heures, suivant la manière de compter du pays, pour 3 heures à ma montre.

Nous fûmes ponctuels. L'audience venait de s'ouvrir; un public nombreux encombrait la salle. Chacun de nous dut faire sa déposition, à laquelle assistait le prévenu.

Dès que nous eûmes terminé, le cadi, s'adressant à l'accusé, lui dit :

« Tu as entendu. Est-ce vrai ou non ? »

Baroud garda le silence.

Après quelques minutes d'attente, le magistrat poursuivit :

« Tu ne trouves rien pour ta défense; donc tu es coupable de ce dont ils t'accusent. Tu fais partie de la bande de brigands qui désole Stamboul. C'est à Stamboul que tu dois être jugé pour ce fait, et aussi pour celui du rapt d'une jeune fille; mais, comme tu as tenté ici de commettre un larcin, tu recevras d'abord cent coups sous la plante des pieds. On va te les administrer tout de suite. »

Faisant signe aux cabassers qui se tenaient autour du tribunal, le juge leur dit :

« Apportez la planche et les bâtons. »

Deux d'entre eux s'éloignèrent immédiatement. Le public paraissait fort avide de jouir du cruel spectacle. Au même moment il se fit parmi la foule un mouvement, insignifiant pour tout autre, mais qui n'échappa point à mon attention. Un homme, placé aux derniers rangs, parvint à se faufiler en avant. Il était grand et mince. Il portait le costume ordinaire des Bulgares, mais ne me semblait pas devoir appartenir à ce peuple. Son long cou, son nez aquilin, son maigre visage, sa moustache pendante, sa poitrine singulièrement bombée, tout son ensemble me faisait plutôt supposer une origine arménienne.

Pourquoi cet homme cherchait-il avec tant d'empressement à être au premier rang ? Était-ce par simple curiosité, ou avait-il un intérêt particulier dans cette affaire ? Je résolus de ne point le perdre des yeux.

Les deux cabassers reparurent : l'un portait les fatals bâtons indispensables à la triste cérémonie ; l'autre tenait une planche aux extrémités et au milieu de laquelle sont fixées de fortes cordes de chanvre pour lier les membres et le corps du patient. A l'arrière de la planche se trouve une espèce de banc placé de manière à maintenir les jambes en l'air et à faire présenter la plante des pieds horizontalement.

« Retirez-lui ses vêtements et ses chaussures, » commanda le juge.

Les cabassers se mirent en devoir d'exécuter cet ordre ; mais le condamné fit signe qu'il se décidait enfin à parler.

« Qu'on ne me touche pas ! dit-il. Je ne me laisserai point donner la bastonnade. »

Les sourcils du cadi se froncèrent.

« Comment! s'écria-t-il, et qui m'empêchera de te punir?

— Moi!

— Chien! oses-tu le prendre sur ce ton? Tu vas recevoir deux cents coups au lieu de cent!

— Non, pas même un! Tu viens d'interroger les plaignants; tu m'as interrogé moi-même, mais en oubliant la chose principale, car tu ne m'as pas demandé qui je suis.

— C'est inutile. Tu es un assassin et un voleur, cela suffit.

— Jusqu'ici je n'ai rien opposé à tes dires; mais je ne me soumettrai pas au supplice de la bastonnade, et tu ne saurais m'y condamner.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis chrétien, et non musulman. »

En disant ces mots, Baroud se tournait vers l'homme qui s'était avancé aux premiers rangs. Celui-ci se gardait bien de manifester par aucun signe sa connivence avec l'accusé; mais il me semblait qu'il l'encourageait du regard.

On sentait l'embarras du cadi. Il se tut un instant, puis demanda :

« Tu es un giaour, un Frank sans doute?

— Non, un Arménien.

— Alors un sujet du Padischah, auquel Allah daigne accorder mille ans de vie! Donc je puis te faire donner la bastonnade.

— Tu te trompes! cria l'Arménien, affectant une contenance assurée et même provocante. Je ne dépends ni du sultan ni du patriarche. Je suis Arménien de nais-

sance; mais j'ai embrassé la doctrine évangélique pendant que je remplissais les fonctions d'interprète à l'ambassade anglaise. Je me trouve ainsi sous la protection de l'Angleterre. J'en appellerai à l'ambassadeur, si tu oses me maltraiter. Te voilà averti, cadi ! »

La mine du magistrat s'allongeait. Il désirait beaucoup être agréable à Houlam, que sa situation et son influence dans Andrinople rendaient redoutable pour un fonctionnaire. D'autre part, l'appel au gouvernement anglais, dont il se voyait menacé, lui faisait craindre des désagréments et des vexations inextricables. Il reprit :

« Peux-tu prouver ce que tu avances ?

— Oui.

— Prouve-le donc.

— Informe-toi près de l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Stamboul.

— C'est à toi de me fournir les preuves.

— Le puis-je, si tu me gardes en prison ?

— Eh bien, je dépêcherai un messager à Stamboul. Si tu me trompes, tu recevras cent coups en sus.

— Je ne mens point, et quand même tu ne pourrais encore me faire bâtonner : je réclame la justice du *mevlevit*[1]. C'est devant ce tribunal que je m'expliquerai.

— J'ai les mêmes droits que le mevlevit pour te juger.

— Non. Je proteste, et je m'en réfère, en ce cas, au *bilad-i-khauzé-mollatari*[2]. Quand même mon affaire pourrait être jugée par le *kasi*[3], encore faudrait-il qu'il fût composé de plusieurs membres, et non représenté par le

[1] La haute cour de justice religieuse chez les mahométans.
[2] Le molla des cinq villes.
[3] La cour inférieure.

seul cadi. Un *mufti*, un *naïb*, un *ayak-naïb*, un *bach-kiatib*, sont nécessaires pour compléter le tribunal. »

Ces magistrats peuvent être compris dans l'ordre suivant : un juge, un procureur du roi ou de la république, dont les suppléants sont : un lieutenant civil et un greffier.

La patience du cadi s'épuisait. Ses yeux brillèrent de colère.

« Drôle ! s'écria-t-il, tu connais trop bien la procédure ; tu es habitué à comparaître devant la justice. Prends garde, je ferai tripler la peine.

— Agis comme bon te semble, cadi ; mais songe qu'il pourra t'en cuire. Je persiste à protester contre la bastonnade au nom du gouvernement anglais ! »

Le fonctionnaire turc nous regardait les uns après les autres avec anxiété. Enfin, s'adressant à l'accusé, il lui dit d'un ton furieux, mais hésitant malgré tout :

« La loi m'oblige à suspendre ton châtiment jusqu'à plus ample information. Ne t'imagine point cependant être quitte. Assassin et voleur, tu payeras tes crimes de la tête. Cabassers, reconduisez-le en prison. Qu'on l'y traite dix fois plus sévèrement que les autres. »

Tandis qu'on l'emmenait, Baroud jeta un coup d'œil triomphant à son compatriote, qui répondit par un demi-sourire. Je fus seul à remarquer cette entente entre les deux complices.

Devais-je en avertir le cadi ? A quoi bon ? L'Arménien se fût-il approché plus près encore de la barre, cette raison suffisait-elle pour le faire arrêter ? Comment prouver que ces deux hommes s'étaient parlé des yeux ? Empoigné et confronté avec Baroud el Amasat, l'Arménien n'eût rien avoué, c'était certain, ni son complice

non plus. D'ailleurs, le cadi ne me paraissait pas assez intelligent pour venir à bout de gens aussi fourbes, aussi retors, aussi rusés. Je crus qu'il était plus sage de me taire et de continuer mes observations sans les communiquer à personne, du moins en ce moment.

L'audience terminée, les assistants commencèrent à quitter la salle, et le cadi vint s'excuser près de Houlam. Le vieil Osco, très irrité de la tournure que prenait l'affaire, les laissa s'expliquer sans se mêler à leur conversation. M'entraînant un peu plus loin, il me dit :

« Je savais que tout se passerait ainsi.

— Quant à moi, je ne l'eusse pas supposé. Je ne suis ni cadi ni mufti, mais il me semble que je m'y serais pris autrement.

— Et il va écrire à Stamboul pour savoir si cet homme ment ou ne ment pas ?

— C'est à quoi il s'est décidé.

— Combien de temps nous faudra-t-il attendre ?

— Je ne sais... Armons-nous de patience.

— Dans le cas où ce scélérat aurait été employé à l'ambassade anglaise, on le relâchera ?

— Oh ! je ne le pense pas. Il faut qu'il soit châtié.

— Et s'il ment?

— Sa punition sera triplée. J'avoue que je ne crois pas un mot de son histoire...

— Pourquoi serait-elle fausse ? Qu'y a-t-il d'impossible à ce que cet homme se soit placé sous la protection des Anglais ? Une pareille invention lui serait-elle venue tout à coup dans l'esprit ?

— Hé ! quand il s'agit d'éviter la bastonnade, on devient inventif. A mon avis, on ferait bien de surveiller étroite-

ment ce drôle. Il cherche à gagner du temps et finirait peut-être par trouver le moyen de s'évader.

— Parles-en au cadi.

— Non. Je n'en ai pas le temps ; prévenez-le vous-même. Je voudrais me hâter de faire une démarche dont tu sauras le but plus tard. A tout à l'heure. Nous nous retrouverons chez Houlam. »

L'Arménien, que je ne quittais pas des yeux, venait de sortir du tribunal. Je désirais le suivre, afin d'éclaircir mes soupçons.

Dans la rue, où je l'eus bientôt rejoint, il marchait avec lenteur et paraissait absorbé par ses réflexions. Je restai derrière lui, à une assez grande distance. Soudain il se retourna et tressaillit. J'avais été trop en vue au tribunal pour qu'il ne me reconnût pas. Il hésita une minute ; puis, continuant sa route, il fit un détour et enfila une ruelle très étroite.

J'affectais les allures d'un homme affairé qui ne prête aucune attention aux passants ni aux incidents du chemin. J'entrai résolument dans la même ruelle. Au bout de quelques pas, l'étranger se retourna de nouveau. Il me vit et dut s'étonner de mon insistance à le suivre ; cependant il ne s'arrêta point, mais il eut soin de s'engager au milieu d'un dédale de rues, de ruelles, de passages enchevêtrés comme les fils d'un écheveau emmêlé, se retournant de temps en temps pour s'assurer de ce que je devenais. Peu m'importait au reste qu'il me vît. L'essentiel était de le démasquer, car ses détours confirmaient tous mes soupçons : cet homme avait quelque chose à cacher.

Enfin, vers l'extrémité d'une misérable ruelle, il disparut derrière l'angle d'une maison. Je hâtai le pas et me

dirigeai de ce côté. Tout à coup il se dressa en face de moi, les yeux flamboyants, la respiration haletante, et me cria :

« Pourquoi t'attaches-tu ainsi à mes pas ? »

M'arrêtant à mon tour, je le regardai avec hauteur.

« Je suis libre d'aller où je veux, répondis-je.

— Non, si ta route gêne la mienne.

— Ma route est droite et honnête, elle ne nuit à personne.

— Veux-tu dire qu'il n'en est pas de même de la mienne ?

— Je ne te connais pas. Je ne sais quelle est ta route, je n'ai point à m'occuper de toi.

— C'est ce que j'espère, ricana l'inconnu d'un air contraint. Fais-moi donc le plaisir de passer devant.

— Comme tu voudras. »

Je continuai mon chemin sans broncher ; mais mon oreille exercée ne pouvait se tromper. J'entendis d'abord distinctement ses pas derrière moi, puis ils s'éloignèrent ; j'en percevais cependant encore le bruit. Enfin ce bruit s'arrêta complètement.

Je me mis à courir en revenant sur mon précédent parcours : j'aperçus l'Arménien qui fuyait à droite. Je le filai de nouveau, me dissimulant de mon mieux. Bientôt il traversa au coin d'une rue et changea encore de direction. J'attendis un peu, et, m'étant remis à ses trousses, je l'aperçus au moment où il prenait le chemin de la *tcharché* d'Ali-pacha.

Tcharché ou *tcharchi* signifie *bazar*, du mot slave *tscharschit*, « charmer. » Ce terme exprime l'effet produit sur l'acheteur par un amas de belles marchandises.

Mon Arménien pensait sans doute mieux se dérober à ma poursuite au milieu de la foule et de l'encombrement

du bazar; mais il me permettait aussi de me cacher plus aisément pour l'épier. Malgré tous les zigzags qu'il lui plut de me faire décrire, je ne le lâchai point. Nous arrivâmes à la partie du bazar où sont les marchands d'habits. L'inconnu entra dans un caravansérail faisant face aux boutiques. Là je le tenais, car le *seraï* n'avait qu'une seule porte. Seulement je me demandais si ma faction serait longue : l'Arménien habitait peut-être le caravansérail, peut-être aussi n'y ferait-il qu'une pause.

En m'approchant avec précaution, je vis l'inconnu appuyé derrière l'entrée, comme quelqu'un qui attend. Il ne semblait pas songer à pénétrer plus avant, regardant de droite et de gauche pour me chercher probablement. Il me vint une idée. Je m'enfonçai dans une boutique voisine et saluai le marchand :

« *Salam aleïkoum !*

— *Aleïkoum !* me répondit poliment ce dernier.

— Vends-tu de la toile bleue pour turban ?

— Oui, effendi.

— Vends-tu des *mahlouta* (manteaux) ?

— Tant que tu en voudras.

— Les louerais-tu aussi ?

— Oui, certes.

— Je suis très pressé. Voici ma montre, mes armes, une bourse contenant cinq cents piastres, plus mon kaftan. La caution doit te contenter ? »

Le brave négociant me regarda tout effaré. Il n'avait pas l'habitude de traiter ainsi les affaires.

« Effendi, pourquoi cette hâte?... Tu agis singulièrement, » murmura-t-il.

Je crus que le plus simple et le plus sûr était encore de s'expliquer avec franchise.

« Vite ! vite ! répétai-je. Je poursuis un individu, j'ai besoin d'un déguisement. Dépêchons, ou il m'échappera.

— *Allah il Allah !* tu es un *gizli-aramdji*[1] ?

— Ne questionne pas, agis ! »

Le marchand, convaincu que j'étais un cabasser en habit bourgeois, m'aida promptement à me vêtir et accepta mes gages sans difficulté. Je me plaçai alors tranquillement sur le seuil du magasin, d'où j'apercevais l'Arménien toujours appuyé derrière la porte du caravansérail.

Le *gejindji* (marchand d'habits) m'avait reconduit. Il remarqua la direction de mon regard et me dit aussitôt :

« Effendi, l'homme que tu cherches est là ? Il reste immobile contre la porte ?

— Oui.

— Il vient d'entrer dans le caravansérail ?

— Oui.

— En passant, il m'a salué.

— Je ne l'ai pas remarqué. Tu le connais ?

— Il m'a vendu des habits. A-t-on des soupçons sur lui ?

— Je fais une enquête... Me dirais-tu son nom ?

— Puisque tu es un agent du Padischah, on ne doit rien te cacher.

— Les habits qu'il t'a vendus étaient neufs ?

— Non.

— Ce n'est point un tailleur, alors ?

— Pas le moins du monde... J'ai perdu avec lui, car les vêtements qu'il me livrait venaient de gens morts sur les chemins ou dans les rues. La police les a confisqués.

— Lui, a-t-il été inquiété ?

[1] *Celui qui cherche secrètement*, agent de la police secrète.

— Il a su se mettre à l'abri ou s'est tiré du mauvais pas avec de l'argent; d'ailleurs, il est étranger.

— De quel pays?

— Arménien, quoiqu'il porte aujourd'hui un costume bulgare. Il se nomme Manach el Barcha.

— Sais-tu où il demeure?

— Il est receveur du *charadji*[1] à Uskub. Beaucoup d'Arméniens, tu le sais, ont affermé cet impôt.

— Quand il vient ici, où descend-il?

— Bah! c'est l'oiseau sur la branche : tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre. Le plus souvent il loge chez Doxati.

— Où trouverai-je ce Doxati?

— Sa *haudjia* (auberge) est tout près du palais occupé par le métropolitain grec. »

Cela ne me disait pas grand'chose; mais je n'osais avouer que je ne connaissais guère la ville. Au même instant, du reste, l'Arménien sortait du seraï. Je saluai rapidement le marchand et repris ma course derrière l'homme suspect.

Certes, le hasard venait de me servir à souhait en m'apprenant le nom de l'inconnu; car je ne sais à qui j'aurais pu le demander, ni dans combien de fausses et dangereuses démarches mon ignorance m'eût entraîné.

L'Arménien se retournait encore de temps en temps; mais il ne me reconnaissait pas probablement sous mon nouveau costume, et je pouvais le serrer de plus près. Il finit par entrer dans une maison qui offrait l'apparence d'une méchante auberge.

Aux environs j'aperçus un marchand de marrons. Je

[1] Impôt par tête que doivent payer tous les non-musulmans.

lui achetai une poignée de ses fruits pour avoir l'occasion de lier conversation et de le questionner.

« Sais-tu qui habite cette grande maison, là, sur la gauche ? demandai-je.

— C'est le métropolitain grec, effendi.

— Et celle-ci, à côté?

— Cela, c'est une taverne bulgare. L'hôte se nomme Doxati. Tu voudrais peut-être loger chez lui ? Les prix sont modérés, on y est bien traité...

— Non. Je cherche un hôtelier du nom de Marato.

— Je ne le connais pas. »

J'avais dit ce nom au hasard, afin de motiver mes questions. Comme je savais ce que je désirais savoir, je m'éloignai.

Mon but se trouvait atteint pour l'instant. Il s'agissait d'empêcher l'évasion du prisonnier; pour cela je croyais utile de savoir quelles relations il entretenait avec ce Manach el Barcha. La chose n'était pas très aisée; mais, du moment où je connaissais la demeure, je me promettais d'avoir recours à quelque stratagème.

J'examinai l'auberge bulgare fort attentivement, de manière à pouvoir reconnaître le bâtiment et les environs même dans l'obscurité. Après quoi je retournai chez Houlam, dont je retrouvai la demeure sans trop de peine.

Lorsque je rentrai, mon petit hadji Halef Omar accourut à ma rencontre en s'écriant :

« Sidi, j'étais très inquiet de toi.

— Comment cela, Halef?

— Comment cela ? Hé ! ne sais-tu pas que je suis ton ami et ton soutien ?

— Je le sais très certainement, mon bon Halef.

— Donc tu m'as fait un double chagrin : comme ami j'aurais dû savoir où tu allais, comme défenseur je devais t'accompagner.

— Je n'avais pas besoin de toi.

— Pas besoin de moi ! répéta le brave hadji en tordant énergiquement les quelques poils de ses moustaches. Hé quoi ! tu as eu besoin de moi pourtant, dans le Sahara, en Égypte, sur les bords du Tigre, chez les adorateurs du diable, dans le Kurdistan, parmi ces ruines qui nous ont vu tant souffrir, à Stamboul, partout enfin. Et ici tu prétends te passer de ton serviteur ! Non !... non ! c'est impossible ! Cette ville offre autant de dangers que le désert. Tu y es aussi exposé que dans la vallée des Degrés, où nous tuâmes mille ennemis !

— En vérité, Halef?

— Oui. L'ennemi ici se cache et rampe. Mieux vaudrait mille hommes armés pour ennemis qu'un perfide aux voies tortueuses... Crois-tu que je ne sache pas qui tu poursuis, ni pourquoi tu t'es absenté ?

— Comment l'as-tu su ?

— Je suis toujours le rayon de tes yeux, je vois où il va.

— Ah !... Eh bien, où a-t-il été ?

— Tes yeux, tandis que nous nous trouvions devant le cadi, observaient un Bulgare qui n'est point un Bulgare. Lorsqu'ils ont vu cet homme s'éloigner, tu t'es élancé à sa poursuite.

— Halef, voilà qui fait honneur à ta perspicacité. Reçois tous mes compliments.

— O sidi, te souviens-tu du jour où nous chevauchions dans l'Oued-Tarfaoui ? Tu examinais avec soin la trace d'un voyageur,... d'un meurtrier...

— Oui, je m'en souviens.

— Je me moquais de toi alors, parce que tu prétendais lire sur le sable. Je n'étais qu'un jeune sot. A présent je suis devenu un homme prudent et sage.

— A mon école, maître Halef! »

Le brave petit hadji éprouvait un certain embarras. Lui, « mon soutien, » n'avouait pas volontiers ma supériorité; cependant il comprenait qu'il aurait assez mauvaise grâce à la nier. Il répondit habilement :

« Sidi, nous nous sommes instruits l'un l'autre. Ce que tu savais, tu me l'as appris; moi aussi, je t'ai enseigné mon savoir; de cette manière nous avons beaucoup profité tous deux. Nous sommes devenus si sages, qu'Allah et son Prophète mettent leur joie en nous. Si, au lieu de rester chrétien, tu consentais à devenir un fidèle croyant, cette joie serait encore mille fois plus grande.

— Mon cher Halef, tout en reconnaissant tes mérites, je trouve que tu te vantes un peu; mais nous mettrons ta sagesse à l'épreuve, et nous verrons si elle est aussi remarquable que tu le penses. »

Les petits yeux de mon Arabe brillèrent de colère.

« Sidi, s'écria-t-il, veux-tu m'offenser? Je t'ai servi fidèlement depuis le premier jour de notre rencontre; je t'ai protégé contre tous les périls du corps et de l'âme. Je suis ton ami, ton guide. Je t'aime tellement, que je ne pourrais dire auquel des deux mon cœur appartient davantage, à toi ou à mon Hanneh, la fleur des femmes! J'ai souffert avec toi la faim, la soif, le chaud, le froid. J'ai combattu à tes côtés, je t'ai défendu au péril de ma vie. Jamais je n'ai tourné le dos à l'ennemi, et j'aurais regardé comme la plus odieuse des hontes l'abandon de ta personne. Et maintenant tu parles d'éprouver hadji

Halef Omar !... Ah ! sidi, avoue que tu me fais injure... Un coup de pied de ta part serait moins cruel ! »

Halef était sérieux ; une larme mouillait sa paupière. Je l'avais fâché sans le vouloir. Pour le calmer, je lui mis affectueusement la main sur l'épaule et murmurai :

« Mon bon Halef, crois bien que je n'ai eu nulle intention de te blesser. Je me bornais à t'avertir, car l'occasion de me montrer ta sagesse est proche.

— A la bonne heure, sidi. Dis-moi tout de suite ce qu'il faut faire ; tu verras si je suis digne de ta confiance !

— Écoute : il s'agit de l'homme que tu as remarqué comme moi. Je crois qu'il est...

— L'ami du prisonnier, n'est-ce pas, sidi ? interrompit Halef, afin de me prouver péremptoirement toute son intelligence.

— Oui, c'est cela même, repris-je.

— Peut-être que cet individu vêtu en Bulgare cherche à aider notre brigand et à le faire évader ?

— Je n'en doute point, Halef. Ce misérable Baroud el Amasat ne peut trouver de salut que dans la fuite. Pour le sauver, il faut que ses amis ou ses affidés tentent l'impossible. J'ai bien vu, au regard que les deux scélérats ont échangé, qu'ils s'entendaient à merveille.

— Tu as suivi l'inconnu, tu connais sa demeure ?

— Oui, son nom et sa profession aussi.

— Qui est-il donc ?

— Il se nomme Manach el Barcha ; il reçoit l'impôt pour le Padischah à Uskub et loge ici, à la haudjia Doxati.

— *Mach'Allah !* je devine à quelle épreuve tu vas soumettre ma prudence et mon adresse.

— Vraiment ?

— Oui. Je serai chargé de surveiller Manach el Barcha.

— Justement.

— Comment y parviendrai-je? Tu ne m'as point emmené; je ne sais où demeure ce Doxati.

— Je te conduirai dans les environs dès que la nuit sera tombée, et je te montrerai la maison. »

En ce moment, Osco le Monténégrin entra dans la pièce où nous nous trouvions. Lorsqu'il fut au courant de la conversation, il s'écria :

« Moi aussi, je veillerai!

— Où donc?

— Devant la prison.

— Le crois-tu nécessaire?

— Que cela soit nécessaire ou non, je le ferai. Ce monstre a vendu ma fille comme une esclave, tandis que je l'avais confiée à son hospitalité; il m'a déchiré le cœur pendant de longs mois, quand je la croyais perdue. Et je ne me vengerais pas! Tu es catholique, tu prétends que Dieu s'est réservé la vengeance. Je t'ai écouté malgré moi, en laissant conduire Baroud el Amasat chez le cadi; mais je ne souffrirai pas qu'il échappe au châtiment. Je vais disposer toutes choses de façon à le surveiller de près. Si quelque incident important survenait, je vous préviendrais. »

Là-dessus le vieillard s'éloigna, sans vouloir entendre mes observations.

Bientôt Halef, ayant empaqueté une partie de son fourniment de voyage, monta à cheval. Nous voulions qu'on le prît pour un voyageur arrivant en ville. Je le précédai à pied et m'arrêtai aux alentours de la haudjia.

Après l'avoir vu entrer, je me rendis au bazar, afin de faire l'échange de mon costume avec celui que j'avais

laissé chez le marchand d'habits. Lorsque je revins chez Houlam, il faisait complètement nuit. Notre hôte nous proposa de nous rendre aux bains, où nous trouverions d'excellent café, des *aïsvasperverdesi* (gelée de fruits très renommée à Andrinople), et où nous pourrions jouir du spectacle des *karachekler* (ombres chinoises). Nous acceptâmes.

Les bains turcs ont été si souvent décrits, qu'il me semble superflu d'en parler. Le spectacle des ombres chinoises, dont on nous régala après le bain, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Quant aux gelées, elles peuvent être trouvées excellentes; mais elles n'étaient nullement de mon goût.

En quittant le hammam, la soirée nous parut si belle, que nous nous décidâmes à nous promener un peu avant de nous coucher. Nous sortîmes de la ville par le côté de l'ouest, pour longer les rives de l'Arda, lequel rejoint la Maritza tout près d'Andrinople.

Il était au moins 11 heures quand nous rentrâmes en ville. Le ciel s'était éclairé; il semblait transparent comme une belle voûte de cristal. Au moment où nous allions passer la porte, trois cavaliers en débouchèrent, puis continuèrent leur chemin sans paraître nous remarquer. Deux d'entre eux montaient des chevaux blancs; le troisième avait un cheval de couleur foncée. Celui qui marchait en avant adressa quelques mots à ses compagnons. Je m'arrêtai en tressaillant, pour prêter l'oreille.

« Qu'est-ce donc? me demanda Isla. Tu les connais?

— Je ne sais... Cette voix ne m'est pas étrangère.

— Tant de voix se ressemblent!

— Celle-ci rappelle la voix de Baroud.

— Il s'enfuirait?... Déjà!

— La chose me paraît difficile, mais non impossible.

— En ce cas, il aurait pris la grande route de Filibe (Philippopoli) plutôt que ces chemins détournés et peu sûrs.

— Au contraire. Des fugitifs de cette espèce évitent les voies fréquentées. Plus j'y songe, plus je me persuade que c'est lui. »

Je sentais intérieurement que je ne me trompais point. Je hâtai le pas ; mes compagnons m'imitèrent.

On nous attendait anxieusement. Osco se tenait devant la porte de notre hôte. Il nous cria du plus loin qu'il nous aperçut :

« Enfin ! enfin ! j'ai cru que vous ne reviendriez jamais... Un malheur nous menace !

— Lequel ?

— J'étais en faction près de la prison. Quelqu'un se fit ouvrir, puis en ressortit presque aussitôt, accompagné de deux autres personnages.

— As-tu pu les reconnaître ?

— Non ; mais, comme ils s'éloignaient, j'ai entendu l'un d'eux murmurer : « Eh bien ! voilà l'affaire faite « plus vite que nous ne l'espérions. » J'ai essayé de le suivre ; mais ils marchaient rapidement, et ils ont disparu au coin d'une place. Je suis revenu ici. N'y trouvant personne, je me désespère depuis une heure.

— Il faut s'assurer tout de suite des faits, m'écriai-je. Houlam, accompagne-moi... Que les autres nous attendent ! »

Houlam et moi courûmes d'un trait jusque chez Doxati. Son auberge restait ouverte. Nous entrâmes dans la cour, sur laquelle donnait une grande salle sans issue du côté

de la rue. Houlam ordonna à un domestique de faire venir son patron.

Doxati, un petit homme maigre au type grec très prononcé, accourut, nous salua respectueusement et s'informa de nos désirs.

« Tu as reçu, ce soir même, une nouvelle pratique ? lui dis-je.

— Plusieurs, seigneur.

— Je parle d'un homme fort petit qui est arrivé à cheval.

— Ah! oui, avec une barbe aussi clairsemée que les plumes de la queue d'une vieille poule.

— Pour un hôte, tu t'exprimes d'une façon peu polie. N'importe, ta description est juste : c'est bien l'homme que je cherche. Où est-il?

— Dans sa chambre.

— Conduis-moi près de lui.

— Viens, seigneur. »

Il marcha le premier, traversa la cour et grimpa une sorte d'escalier peu commode. Le corridor du haut était éclairé par une lampe. J'aperçus une rangée de portes : l'hôtelier en ouvrit une. Là brûlait aussi une lampe. Quelques vieilles nattes formaient tout l'ameublement de la pièce, qui me parut vide.

« C'est dans ce cabinet que tu l'avais logé? demandai-je.

— Oui.

— Il n'y est pas.

— C'est vrai. Allah sait où il est !

— Où a-t-on mis son cheval ?

— A l'écurie, au bout de la seconde cour.

— Cet étranger s'est-il mêlé aux hôtes depuis son arrivée ?

— Je le crois. Je l'ai vu dans la cour.

— Je cherche encore un autre voyageur : Manach el Barcha. Le connais-tu ?

— Oui. Il a logé aujourd'hui chez moi.

— N'y est-il plus ?

— Non... Il est parti.

— Seul ?

— Avec deux amis.

— A cheval ?

— Oui.

— De quelle couleur sont leurs montures ?

— Deux blanches, la troisième noire.

— Où vont-ils ?

— A Filibe, puis à Sofia.

— Connais-tu les deux amis de Manach ?

— Non. Il ne les a amenés que peu d'instants avant le départ.

— Les trois chevaux étaient dans ton écurie ?

— Manach el Barcha est arrivé chez moi sur un cheval noir ; il a acheté les deux blancs ce soir même. »

Ainsi mes prévisions se trouvaient justes : Baroud el Amasat venait de s'échapper avec l'aide de son compatriote. Quel était le troisième ? Peut-être le geôlier ou un des gardiens de la prison, qui, gagné par eux, se voyait obligé de partager leur fuite. Je repris mes questions. D'ailleurs, l'hôte répondait fort complaisamment.

« L'homme dont je t'ai parlé d'abord, le petit cavalier au poil clairsemé, n'a-t-il pas pris le même chemin que les trois autres ? demandai-je.

— Non.

— En es-tu sûr ?

— Très sûr. J'étais près de la porte quand Manach el

Barcha est parti avec ses compagnons : personne ne les a suivis.

— Conduis-moi près du cheval qui est resté dans ton écurie. »

Nous redescendîmes dans la cour; puis l'hôtelier me fit passer dans une seconde cour. Là nous enfilâmes un couloir voûté, et nous parvînmes à l'entrée d'un petit bâtiment d'où s'échappait une odeur qui ne laissait aucun doute. Nous étions, du reste, au milieu d'une complète obscurité. Un léger hennissement me prouva la présence d'un cheval dans cette écurie.

« On a éteint la lumière, murmura Doxati.

— Il y avait une lumière ici ? dis-je.

— Oui.

— Et les chevaux de Manach el Barcha se trouvaient-ils dans la même écurie ?

— Oui ; mais je ne l'ai point accompagné quand il est venu les y chercher.

— Il faut rallumer la lanterne. »

Je tirai des allumettes de ma poche. Doxati me montra la place d'une vieille lanterne accrochée au mur, et je rallumai la mèche fumeuse. Bientôt je reconnus le cheval de Halef. Tout près de l'animal nous aperçûmes quelque chose d'informe, couvert d'un kaftan et lié de cordes. Je coupai les cordes, j'écartai le kaftan, et je vis... mon petit hadji Halef Omar !

Le malheureux petit homme fut quelques minutes avant de pouvoir reprendre haleine, car j'avais dû le délivrer aussi d'un bâillon. Enfin, revenant à lui, il ferma le poing, fit un bond de colère et s'écria :

« *Allah illa Allah !* Sidi, où sont-ils, ces chiens qui m'ont terrassé traîtreusement, ces fils de chiens, ces

petits-fils de petits-fils de chiens qui m'ont renversé et lié?

— Tu dois le savoir mieux que moi, Halef, repris-je.

— Je dois le savoir? Et comment l'aurais-je su pendant que j'étais entortillé et attaché comme le saint Coran de Damas retenu par sa chaîne de fer!

— Pourquoi t'es-tu laissé arranger ainsi? »

Halef me regarda d'un air effaré.

« Tu me le demandes? balbutia-t-il. Ne m'avais-tu pas envoyé ici pour...?

— Pour que tu me donnes une preuve de ta sagesse, de ta prudence, de ton adresse... Eh bien! Halef, les voilà, ce me semble, un peu en défaut.

— Sidi, ne me soupçonne pas. Si tu avais vu comment les choses se sont passées, tu m'excuserais.

— C'est possible, Halef; mais sais-tu que Manach el Barcha a réussi dans son projet?

— Oui. Que le Cheïtan le dévore!

— Sais-tu qu'il emmène Baroud sur le chemin de Filibe?

— Oui. Que la djehenna engloutisse ce Baroud!

— N'en es-tu pas un peu cause?

— Non, non, non, sidi!

— Parle donc, raconte-moi tout.

— Oui, écoute. Quand je suis arrivé dans la haudjia de ce Doxati ici présent, avec sa bouche ouverte et ses yeux écarquillés comme ceux du Cheïtan, j'appris que Manach el Barcha avait trois chevaux, qu'il venait d'en acheter deux, et qu'il partait dans quelques heures. Je l'espionnai. Il ne tarda point à sortir à pied.

— Pourquoi ne pas le suivre?

— Je savais qu'Osco montait la garde à la prison; je pensai qu'il valait mieux rester ici.

— C'était assez juste.

— Là ! Tu vois, sidi, que j'ai raison. Je devinais bien ce que ferait Manach ; mais pour une évasion il faut des chevaux. Je me dis qu'il rentrerait. Me glissant dans l'écurie, je m'y cachai pour l'y surprendre.

— A quoi cela pouvait-il t'avancer ? Avertir la police, ramener quelques cabassers avec toi eût été le plus sûr.

— O sidi, le plus sûr n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux. Prendre de pareils brigands à moi tout seul, c'eût été beau !

— Oui, et maintenant nous souffrirons tous à cause de tes bravades.

— Qui sait si Allah ne nous le remettra pas entre les mains ! D'ailleurs, écoute encore. Je les attendais donc. Ils revinrent trois ensemble ; ils m'aperçurent et me demandèrent ce que je faisais. Mais Baroud el Amasat me reconnut tout de suite, puisque j'étais un des témoins contre lui à l'audience. Il tomba sur moi avec un gourdin. Je me défendis de toutes mes forces et lui arrachai une partie de ses habits.

— Pourquoi ne te servais-tu point de tes armes?

— Sidi, songe un peu : six bras pour me retenir, me frapper, me lier ! Je n'en ai que deux, hélas ! Pourquoi Allah ne m'en donnait-il pas dix en cet instant? Je fus roulé à terre, piétiné, enveloppé dans mon kaftan, lié comme un paquet, bâillonné enfin, et je serais encore dans ce triste état si tu n'étais pas venu à mon secours. Voilà tout ce que je puis te raconter, sidi.

— Oh ! malheur, Halef ! malheur !

— Sidi, je pourrais bien crier aussi : *Vaï ! vaï !* mais à quoi cela servirait-il? Les voilà sauvés ! Dans le désert,

on finirait sans doute par retrouver leur trace; ici, au milieu de cette grande ville d'Edirneh, comment y parvenir?

— Leur trace, je la connais; je sais où ils vont.

— *Hamdoulillah!* loué soit Allah, qui t'a donné l'intelligence!

— Il semble te l'avoir obscurcie aujourd'hui, Halef... Quand je serais sur les traces de ces brigands, cela ne prouve point que je les rejoindrai... Mais, tiens, éclaire-moi donc : qu'est-ce que je vois là? »

Halef se baissa pour ramasser un assez grand morceau de drap. Il l'examina près de la lumière et murmura :

« Cela vient du kaftan de Baroud el Amasat que j'ai déchiré; la poche pend après.

— Y a-t-il quelque chose dans cette poche?

— Attends... Oui, un morceau de papier. Tiens, regarde! »

Je m'approchai de la lanterne. Ce que me tendait Halef était une lettre d'un très petit format, mais scellée d'un énorme cachet. Je l'ouvris : elle ne contenait que trois lignes en caractères arabes si fins, que je ne pus les lire à cette lumière insuffisante. Mettant le billet dans ma poche, je cherchai si quelques débris de vêtements ne restaient point encore dans l'écurie : je ne trouvai plus rien.

Ce qui me semblait extrêmement singulier, c'est que ces hommes n'aient enlevé à Halef ni son couteau, ni ses pistolets. Quant au fusil, je l'avais remarqué dans un coin de sa chambre d'hôtel.

« Manach el Barcha descend ordinairement chez toi? Il y a sa chambre? dis-je à l'hôtelier, qui nous écoutait et nous regardait en silence, d'un air de profond étonnement.

— Oui, répondit-il.

— Il y vient souvent?

— Oui.

— Tu le connais beaucoup?

— Oui. C'est un receveur d'impôts.

— Où réside-t-il?

— A Uskub; mais il voyage presque sans cesse pour faire rentrer les contributions.

— Conduis-moi dans la chambre qu'il a occupée tout à l'heure. Exécute-toi de bonne grâce, car cet homme va être poursuivi par la police, et je pourrai peut-être t'épargner des désagréments. »

Je ne trouvai dans la chambre de l'Arménien aucun indice de nature à me mettre sur la voie, rien dont il fût possible de tirer la moindre conclusion.

La mission de Halef était terminée, d'une manière fâcheuse, il est vrai; mais enfin sa présence cessait d'être utile : je le renvoyai chez Houlam avec son cheval. Il s'éloigna en grommelant dans sa barbe un millier de malédictions contre les brigands.

Houlam, qui m'avait attendu dans la cour, écouta silencieusement le récit de l'aventure; puis il répéta plusieurs fois :

« *Ketir, ketir* (trop fort! trop fort)! Ah! si nous avions prévu le coup! Au lieu de nous rendre aux bains, nous serions restés à la maison, Osco nous eût trouvés; ces scélérats seraient maintenant entre nos mains.

— C'est vrai; mais comment supposer une fuite si prompte? Allons chez le cadi. Houlam, tu me présenteras. »

Sur le chemin, mon compagnon s'exclamait sans cesse :

« A quoi servira cette visite ? Le cadi peut-il empêcher ce qui est fait ?

— Non ; mais il constatera l'évasion et...

— Le cadi dort certainement.

— On l'éveillera.

— Il ne se lèvera pas.

— Nous l'y forcerons. »

En effet, toute la maison de l'honorable fonctionnaire goûtait les douceurs du sommeil. Il me fallut déployer plus que de l'énergie pour mettre les serviteurs en mouvement. Enfin nous fûmes introduits près du magistrat, qui demanda d'un ton fort maussade pourquoi on le dérangeait ainsi pendant la nuit. Je pris la parole :

« Nous avons remis Baroud el Amasat entre tes mains, dis-je résolument. Veilles-tu à ce qu'il y reste ?

— Tu viens pour m'adresser une telle question ?

— Oui. J'attends ta réponse.

— Le prisonnier est bien gardé. Retournez donc chez vous.

— Nous resterons ici, car le prisonnier s'est enfui.

— Enfui !... lui ? qui ?

— Le prisonnier, je te le répète.

— *Allah akbar !* j'entends les mots que tu prononces, mais je ne les comprends pas.

— Eh bien, écoute : Baroud el Amasat s'est évadé de la prison. »

Le cadi se souleva brusquement sur son divan et fit de grands gestes en l'air.

« Que dis-tu ? Évadé ! s'écria-t-il.

— Oui.

— Évadé du *zindan* (cachot) ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Nous venons de le rencontrer.

— *Ya Allah !* pourquoi ne le ramenez-vous pas ?

— Nous ne l'avons point reconnu à temps.

— Eh bien, alors, comment dites-vous que c'est lui ?

— Tu ne me laisses pas achever. Nos doutes ont été confirmés par ce que nous venons d'apprendre à l'instant : c'est un receveur de l'impôt nommé Manach el Barcha qui l'a délivré.

— Manach el Barcha ? Oh ! je le connais... Il a été collecteur d'impôts ; il demeurait à Uskub. Maintenant il ne remplit plus cet emploi ; il habite dans les montagnes.

— Il habite dans les montagnes ! Tu es bien honnête : cela signifie qu'il s'y cache. Ne l'as-tu point aperçu à l'audience, hier ?

— Non. Tu le connaissais donc ?

— Je ne l'avais jamais vu ; mais les allures de cet homme attirèrent mon attention, je le suivis. J'appris son nom chez un marchand d'habits. Il était logé à la haudjia Doxati. Il a acheté deux chevaux hier soir, puis il est parti au commencement de la nuit avec Baroud el Amasat et un troisième cavalier.

— Quel est ce cavalier ?

— Je ne sais : le geôlier ou l'un des employés de la prison, sans doute. »

Lorsque j'eus achevé le récit de l'aventure, le cadi se leva tout à fait, se fit apporter son sabre et se dirigea avec nous vers la prison. Dix cabassers eurent ordre de nous accompagner.

« Conduis-nous à la cellule du prisonnier Baroud el Amasat, » dit le fonctionnaire, lorsque nous fûmes arrivés, en s'adressant au *nazar-bachi* (surveillant en chef),

qui ne semblait pas peu surpris d'une telle visite à pareille heure.

Il finit par obéir; mais, en ouvrant le cachot vide, le malheureux faillit tomber à la renverse.

On chercha partout le subalterne chargé spécialement de veiller sur Baroud el Amasat : il fut impossible de le découvrir.

La fureur du cadi devint indescriptible. Le digne magistrat eut recours à un vocabulaire d'injures si riche et si varié, que je ne saurais le traduire. Il ne s'apaisa quelque peu qu'après avoir fait enfermer le surveillant en chef au fond du cachot le plus noir.

« Que faire à présent?... demandait-il avec inquiétude. Le poursuivre à l'instant?

— A l'instant? répétai-je; on ne le rattraperait point.

— Pourquoi cela?

— La nuit le protège.

— Il faudrait attendre jusqu'à demain matin?

— Oui.

— Il aura eu le temps de se mettre en sûreté.

— Je ne le pense pas. Sa trace serait facile à trouver, d'ailleurs. »

Le magistrat me regarda d'un air étonné, puis me demanda :

« Ne disais-tu point hier que tu es un chrétien d'Europe?

— Oui.

— Chez vous y a-t-il des criminels?

— Il y en a partout.

— Quand vos criminels se sauvent, marquent-ils leurs traces?

— Oui, tout comme ici. Par le mot traces, on peut

entendre autre chose que des empreintes faites sur le sable... Je suis persuadé que je finirai par découvrir les fugitifs.

— Tu fais partie de la police ?

— Non ; il n'est point nécessaire d'en être pour cela. Les fugitifs ont dû longer les rives de l'Arda, qui sont très peuplées. On peut interroger les gens près desquels ils ont passé.

— Soit. J'enverrai dès l'aube des cabassers pour s'informer.

— Moi aussi, je me propose d'aller aux renseignements.

— A quoi bon ? Mes gens suffisent.

— Permets-moi d'en douter.

— Effendi, tu m'offenses !

— Cela est loin de ma pensée. Cependant j'avoue que je me défie de tes employés, car ils viennent de laisser échapper le prisonnier.

— Ils ont agi contre mes ordres.

— Très certainement; mais ils pourraient faire de même quand tu leur enjoindras de poursuivre le fugitif. Nous t'avions confié un homme à la garde duquel notre sûreté est intéressée ; tu ne peux plus nous en répondre : nous usons de notre droit en essayant de rattraper ce scélérat. D'ailleurs, je te le répète, je suis presque certain de réussir.

— Mes cabassers s'y entendent mieux que toi. Si tu tiens absolument à donner la chasse à cet homme, joins-toi aux soldats que j'enverrai.

— Je ne le puis. Leur chef voudrait me diriger, et je dois agir librement. Laisse-les s'y prendre à leur guise, moi à la mienne. Je te demande seulement de me confier un *bouleour* (mandat d'amener).

— As-tu besoin de cette pièce ?

— Comment sans elle pourrais-je obtenir main-forte ? Avec un toutemr, partout je me ferai obéir. Je te mettrai le prisonnier entre les mains au moyen de tes agents eux-mêmes. »

Le cadi hocha la tête ; il paraissait contrarié. Il dit brusquement :

« Tu es chrétien ?

— Oui.

— Partant tu n'es pas sujet du Grand Seigneur, qu'Allah bénisse !

— Je possède un bouyouroultou qui me met sous la protection du Padischah ; mais en effet je ne suis point son sujet.

— Donc il m'est interdit de te confier un toutemr.

— Je le sais. Il faut être pour cela non seulement sujet du sultan, mais magistrat ou agent de police ; aussi je comptais te prier de me donner en même temps quelques cabassers, porteurs du toutemr. Je tiens à ce qu'ils soient d'un rang inférieur, afin qu'ils ne me regardent point comme agissant sous leurs ordres.

— Cela ne se peut non plus.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons : d'abord j'envoie moi-même une troupe à la poursuite du fugitif, ensuite les cabassers boivent et mangent.

— Eh bien, je les nourrirai.

— Leur payeras-tu aussi leur journée ?

— Volontiers. Consens à nous seconder, cela vaudra mieux pour toi ; car, si tu t'y refusais, on croirait que tu as contribué à l'évasion du scélérat par crainte des Anglais. »

Cet argument parut avoir une certaine force. Notre magistrat se redressa et me demanda d'une voix un peu altérée :

« Effendi, as-tu vraiment une telle pensée ?

— Ce que je pense ne fait rien à la chose. Je me permettrai seulement de t'avouer que je m'étonne d'avoir entendu condamner cet homme à la bastonnade et de l'en voir quitte, de le voir s'échapper si vite, si facilement, après que tu nous avais promis une garde sévère. Tu le sais cependant, nous pouvions prouver que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne n'est pour rien dans son affaire.

— Cet homme a peut-être quelque relation avec les Anglais. En ce cas, je risquais de me voir inquiété en le condamnant à la bastonnade ; il m'eût fallu beaucoup débourser pour la compensation. J'ai agi avec prudence.

— Ce drôle a-t-il un *imza* ou un *isbat-rayanun*[1] en témoignage de ce qu'il avançait ?

— Non.

— Est-il indigène ?

— Tu sais le contraire.

— Alors pourquoi ne pas le contraindre à prouver sa naturalisation ? Cela lui eût été impossible. Vivant sur les terres du Grand Seigneur, sans papiers d'aucune sorte, sans références ni protection, il devait être jugé et puni selon les lois turques, puisque tu admettais la réalité du crime. Soumis à la bastonnade, cet homme ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Réfléchis, vois de quelle connivence complaisante on serait en droit de t'accuser. Il y va de ton intérêt personnel. Tu ne te com-

[1] Signature et légalisation de la signature.

promets point en m'adjoignant deux ou trois cabassers porteurs du toutemr, et tu as ainsi double chance de faire réintégrer le prisonnier dans son cachot. »

Le fonctionnaire turc devenait fort perplexe. Aucun chrétien jusqu'alors n'avait osé lui tenir un pareil langage. Ma hardiesse aurait, j'en demeurais persuadé, plus d'influence que toutes les prières ou que l'éloquence la plus raffinée.

« Effendi, murmura enfin notre homme, tu parles d'un ton peu ordinaire.

— Tu n'y es point habitué, parce que tu n'as point encore traité avec un chrétien assuré, comme moi, de la haute protection du sultan et fort de son droit. »

Il fit quelques pas en avant, marmotta entre ses dents :

« Je dois consulter le mollah, oui, oui...

— Le mollah !... le mollah, soit. Consulte, délibère tant que tu voudras; laisse le brigand se mettre hors d'atteinte. Je m'adresserai à l'*arz ordrassi* (haute cour), et nous verrons ce que nous aurions dû faire l'un et l'autre dans cette circonstance.

— Effendi, connaîtrais-tu les grands juges?

— Tu le leur demanderas.

— Tes réponses sont fières, mais j'aime cela; j'aime les hommes énergiques. Je ferai ce que tu désires.

— Merci. Moi aussi, j'aime les gens résolus. Quand me donneras-tu le toutemr?

— A quelle heure pars-tu, effendi?

— Au petit jour.

— Dès l'aube, trois cabassers à cheval seront devant la porte de Houlam.

— Merci. N'oublie pas de m'écrire la note de ce que

je dois payer à tes soldats. Je ne veux en faire ni trop ni trop peu, et j'ignore les usages à cet égard. »

Il comprit l'ironie et dit vivement :

« Penses-tu en être importuné ?

— Non. J'appartiens à la race des Saksoujali (Saxons), lesquels ne se laissent ni importuner ni tromper par les Turcs.

— Saksoujali !... La Saksouja est-elle dans le Muntchistan ou dans le Prussistan, ou...

— Mais ne sais-tu point que la Saksouja forme un royaume ?

— Non.

— Cependant tu as fréquenté les medressé. Tes professeurs ne t'ont jamais appris la situation des différents peuples ?

— Non. Peut-être n'avaient-ils jamais vu ces contrées.

— Non, très probablement ; mais il y a des livres où tous les pays sont écrits et figurés, de sorte qu'on peut les connaître sans les visiter. La Saxe se trouve bornée d'un côté par l'Erz-Gebirge ou Montagne d'airain. Elle est située bien loin d'ici, entre la mer Méditerranée et la mer Glaciale. C'est là qu'on boit le célèbre café des fleurs, le *kavé tchitchethykun*, comme vous l'appelez. Là aussi se trouve la grande ville de Bajuk-Lypsa (Leipzig), où vos commerçants viennent se fournir des marchandises qu'ils ne trouveraient pas à Stamboul, et où le sultan El Kebir[1] fut si rudement battu, qu'il oublia de réciter la huitième sourate du Coran, la sourate pour le butin. »

Le cadi m'écoutait avec attention. Ce que je lui disais

[1] Le grand sultan, Napoléon Ier.

des montagnes d'Erz et du café paraissait l'intéresser vivement. Il se figurait, j'en étais sûr, l'Erz-Gebirge comme un amas d'airain fondu s'élevant en pointe jusqu'au ciel. Quant au café, je pensais qu'il ferait quelque difficulté de l'avouer supérieur à celui de son pays. Après un moment de réflexion, il reprit :

« Si dans ta patrie il y a de pareilles montagnes, on doit y être riche... Je connais le kavé tchitchetchykun. Il est excellent, mais très cher. Le sultan, le grand-vizir et tout au plus le kapoudan pacha seuls en font usage. Je vais parfois chez ce dernier; j'y ai goûté le divin breuvage. Avez-vous une poste dans votre pays?

— Plusieurs. Il y a aussi des chemins de fer, et sur les fleuves des bateaux à vapeur.

— La poste de Saxe vient-elle jusqu'à Stamboul ? »

Je devinais la malice du digne fonctionnaire, et je répondis avec empressement :

« On peut envoyer de la Saxe à Stamboul ou à Edirneh tout ce qu'on veut ; la voie est sûre.

— Pourrait-on faire venir du kavé tchitchetchykun à Edirneh ?

— Oui, certes !

— Quand retourneras-tu chez toi ?

— Dans quelques semaines, je l'espère.

— Ne te serait-il pas aisé de m'adresser une corbeille ou un sac de ce café ? Je payerais tout : le café, la corbeille, le sac, le port. Seulement tu n'es peut-être pas assez riche pour te procurer cette divine liqueur ?

— Sois sans inquiétude. Notre bon roi aime beaucoup ses sujets; il a soin que tous, même les plus pauvres, puissent boire de ce café tant qu'ils veulent.

— *Allah illa Allah !* quel excellent monarque ! Dans les

domaines du Padischah, le café devient de jour en jour moins bon et plus coûteux. Donc tu m'enverras du café des fleurs ?

— Oui... Sauras-tu préparer la liqueur avec la graine ? »

Je l'insultais probablement ; car, agitant ses bras en l'air, il s'écria :

« Que penses-tu de moi ? Je m'entends à préparer toutes sortes de liqueurs. Envoie toujours ; moi et les miens nous ferons une grande fête pour célébrer l'arrivée du kavé. Voyons : combien demandes-tu de cabassers ?

— Trois.

— Tu en auras six demain matin à la porte de Houlam, tous gens prudents, braves, capables d'empoigner les plus habiles scélérats et de ne pas trembler même à la vue du Cheïtan ! Tu leur remettras une piastre par jour, et ils se nourriront à leurs frais. Est-ce trop exiger ?

— Non, certes ! Je suis reconnaissant de ce que tu fais pour nous. Je donnerai deux piastres à chacun de tes hommes.

— Bien. Qu'Allah te conduise !

— Qu'il soit avec toi, cadi ! »

Le fonctionnaire turc devenait si aimable, qu'il nous reconduisit jusque sur le seuil de la prison et voulut attendre que nos lanternes fussent allumées avant de prendre congé de nous.

On ne pouvait, à une telle heure, s'aventurer dans les rues sans lumière. La police, très sévère sur ce point, nous eût arrêtés, et notre nuit se serait passée en société d'un ramassis de brigands, de vagabonds, de misérables de toute espèce.

Nous n'avions pas fait cent pas, qu'un individu, venant

en sens inverse, se jeta brusquement sur moi. Je fis un bond en arrière. Il cria :

« Prends garde ! prends garde !

— Eh ! tu aurais dû le dire plus tôt ! répliquai-je avec humeur.

— *Aman! aman!* pardon ! pardon ! je me dépêche... Ma lanterne s'est éteinte en courant. Veux-tu me permettre de la rallumer ?

— Volontiers. »

Il prit la mèche de sa lanterne de papier et la ralluma à la mienne en continuant ses excuses :

« J'étais très pressé. Je cherche un médecin, un barbier, un apothicaire. Un hôte vient de tomber malade chez mon maître. Personne ne le comprend : il ne parle que l'allemand. »

Il n'en fallait pas davantage pour exciter ma compassion : un compatriote atteint d'un mal subit chez des étrangers et pouvant à peine se faire entendre, il était de mon devoir de lui venir en aide sans délai.

« De quelle partie de l'Allemagne est-il? demandai-je.

— Du Bavaristan. »

Je ne songeai pas même qu'on pouvait me tromper.

« La Bavière n'est pas si connue des habitants d'Andrinople, que ce garçon la désigne ainsi, sans en avoir recueilli le nom sur les lèvres du malade, » me disais-je.

Je poursuivis mes questions :

« Quelle maladie a donc votre client ?

— Une fièvre nerveuse. »

Cette réponse même, malgré son peu de vraisemblance, ne m'ouvrit point les yeux. Je ne songeais qu'à un compatriote souffrant et isolé en un pays étranger.

« C'est un négociant, sans doute ?

— Je ne le connais pas. Il est entré chez mon patron pour acheter du tabac.

— Demeurez-vous loin ?

— Non.

— Conduisez-moi chez vous.

— Tu es médecin ?

— Non, mais je suis Allemand. Je pourrai rendre service à mon compatriote.

— Loué soit Allah ! Suis-moi. »

Houlam offrit de m'accompagner ; mais j'insistai pour qu'il allât chez lui se reposer, ce dont il devait avoir besoin. Je lui remis la lanterne, puis je marchai près du domestique. Celui-ci s'arrêta au bout de quelques minutes devant une porte et frappa. On ouvrit aussitôt. J'étais encore dans la rue, derrière mon introducteur, lorsque j'entendis une voix lui crier :

« Tu as trouvé un médecin ?

— Non, mais un *hamcheri* (compatriote) du malade.

— A quoi peut-il nous être utile ?

— Il servira d'interprète ; il parle facilement.

— Bien. Qu'il entre ! »

Je pénétrai dans un étroit couloir donnant sur une petite cour. La lanterne de papier portée par celui qui me précédait ne me permettait guère de voir à plus de trois pas autour de moi, mais j'avançais sans la moindre appréhension ; aussi je ne fus pas peu étonné quand la même voix murmura :

« Empoignez-le ! c'est bien lui. »

La lanterne s'éteignit immédiatement. On me saisit par les pieds, les jambes, les bras... Je ne sais combien de mains m'étreignaient.

On ne devait pas se tromper, non : c'était bien à ma

personne qu'on en voulait, la voix venait de le dire. Des cris ne m'eussent point servi au milieu de cette cour, dont j'avais entrevu les hautes murailles. Une seule chance me restait : j'essayai de lutter avec énergie pour entraîner les assaillants et les ramener vers le couloir qui donnait sur la rue. J'étendis les bras, j'allongeai les jambes autant que me le permettait ma situation, puis je les retirai violemment à moi, imprimant ainsi à tout mon corps de brusques secousses. Deux des brigands me lâchèrent un instant, mais les autres me serraient comme dans des étaux. Ceux même qui avaient reculé revinrent plus furieux à la charge.

Quels étaient ces hommes ? Ils nous épiaient sans doute dès notre entrée à la prison.

Parlementer ?... Il n'y fallait pas songer. Je m'entêtais à me débattre silencieusement, en désespéré. Les mains de mes agresseurs me froissaient les membres, m'écrasaient la poitrine. Je résistais toujours. Enfin je dus me résigner, mes adversaires étaient trop nombreux. Je me sentis lier avec des cordes aux poignets et aux chevilles. Si je refoulai le besoin de crier si naturel quand on est violenté, c'est que je voulais du moins ne pas compromettre ma vie. De pareils scélérats n'auraient guère hésité à me faire taire pour toujours, dans le cas où mes cris eussent été un danger. J'espérais, en gardant le silence, me préserver des dernières extrémités où ces hommes eussent pu se porter.

La lutte m'avait épuisé, je perdais haleine ; mes persécuteurs soufflaient de leur côté comme des locomotives. Mes armes m'avaient été enlevées dès le premier moment ; ma position n'offrait rien de rassurant. Bientôt les brigands se mirent à jurer et à se disputer. Je ne savais

combien ils étaient. Des ténèbres si épaisses nous enveloppaient, que je ne serais pas parvenu à distinguer ma main en la plaçant devant mes yeux.

J'entendis le chef sans doute qui disait :

« Êtes-vous prêts ?

— *Evet !* oui !

— Emportez-le. »

On me prit à bras-le-corps, on m'entraîna, on me poussa. Mes épaules et mes genoux restant libres, j'eusse essayé encore de me défendre sans la crainte de rendre ma situation pire. Je remarquai qu'on me faisait traverser deux salles. On me jeta sur les dalles de la troisième, puis ceux qui m'avaient porté s'éloignèrent.

Un peu plus tard, la porte se rouvrit : deux personnages armés vinrent vers moi. L'un d'eux tenait une lanterne. Le dernier, je l'avais vu quelque part,... dans la cour de notre hôte, autant qu'il m'en souvenait.

L'autre me demanda avec un rire sardonique :

« Me reconnais-tu ? »

Il dirigeait sur son visage la lumière qu'il avait prise des mains de son acolyte.

Certes, je le reconnaissais, et non avec plaisir en ce moment, comme on peut le penser : c'était Ali ben Baroud el Amasat, le fils du fugitif, le derviche tourneur de Constantinople.

Je ne répondis pas. Ali m'allongea un coup de pied et répéta d'un air méprisant :

« Giaour, me reconnais-tu ? »

Il était temps de parler. D'ailleurs, j'avais hâte de savoir ce qu'on prétendait faire de ma personne et pourquoi ce guet-apens.

« Oui, murmurai-je.

— Avoue que tu as menti. Tu ne faisais point partie de la bande des Nasr.

— Ai-je soutenu le contraire ?

— Oui.

— Pas du tout. J'ai profité de ton erreur, mais non menti. Que me veux-tu ?

— Te tuer.

— Soit !

— N'affecte pas de dédaigner la vie, giaour. Les chrétiens ne savent point mourir ; ils n'ont ni Coran, ni Prophète, ni paradis pour les y encourager. »

Là-dessus, le charitable derviche me lança un second coup de pied. Ah ! si j'avais eu seulement une main libre, cet impertinent moine tourneur eût appris à danser d'une autre façon que dans son couvent. Je répliquai :

« Si vous êtes décidés à me tuer, qu'y puis-je ? Je recevrai la mort avec autant de calme que je reçois tes coups de pied. Chez nous autres chrétiens, personne ne serait assez lâche pour frapper un ennemi garrotté. Enlève-moi mes liens, nous pourrons lutter ensemble : on verra lequel attend un paradis plus magnifique.

— Chien ! tu m'insultes ! Sache que tu descendras dans le *mezardji* (tombeau) avant le jour.

— Laisse-moi en paix jusque-là. Va-t'en.

— Non, je veux te parler. Accepterais-tu un tchibouk ? »

Je haussai les épaules, le regardant d'un air de pitié.

« Excellent danseur et bouffon encore plus accompli, murmurai-je, tous mes compliments ! j'ignorais que les derviches joignissent ensemble ces deux talents de société. Tu es jeune : je t'engage, si tu veux obtenir une réponse,



Il me demanda avec un rire sardonique : « Me reconnais-tu ? »

à me parler avec le respect dû à ma barbe. Souviens-toi des prescriptions du Prophète. »

En l'appelant danseur (*choradji*), je lui faisais une sanglante injure. Par le mot *chora*, les Turcs entendent une sorte de danse qui est sévèrement interdite aux hommes.

La danse des derviches a un caractère tout différent; elle est regardée comme sacrée. Dire au jeune musulman que, dans ma pensée, l'ordre des derviches dont il faisait partie s'assimilait aux danseurs et aux baladins, c'était provoquer un nouveau coup de pied. A mon grand étonnement, Ali se contenta de me regarder avec colère; puis il s'assit près de moi, tandis que son compagnon se tenait debout à une certaine distance.

« Je pourrais t'apprendre à t'exprimer d'une autre manière; mais les injures d'un giaour n'atteignent pas un vrai croyant. Le soleil méprise la boue qu'on lui lance. Réponds à mes questions et finissons-en.

— Je te répondrai si tu m'interroges convenablement. C'est toi qui injuries.

— Tu es ce médecin frank dont les intrigues ont attiré l'ousta dans le piège, à Damas?

— Il y a plusieurs façons d'envisager les choses. Enfin, oui, c'est moi!

— Depuis, tu as rencontré l'ousta à Stamboul?

— Oui.

— Tu as tiré sur lui dans l'eau?

— Non pas moi, mais mon serviteur.

— L'as-tu revu plus tard?

— Oui.

— Où?

— Au pied de la tour de Galata. Il n'était plus qu'un cadavre.

— Ce qu'il me disait est donc bien vrai ! s'exclama le jeune homme en désignant son compagnon du geste.

— Tu ne le savais pas encore ? repris-je.

— Non. Je croyais que l'ousta s'était caché. On prétendait que l'un des cadavres de la tour était celui de Kolletis, mais que l'autre n'avait pu être reconnu.

— Il n'y a pas d'erreur possible : c'était celui de l'ousta.

— C'est vous qui avez causé sa mort !

— Qui le prouve ?

— Cet homme m'a tout raconté. Je suis venu à Edirneh ignorant l'événement ; mon père me mandait au plus vite. Je me rendis chez Houlam sous quelque prétexte, pensant y trouver mon père : j'appris qu'il avait été traîné en prison. Comme je cherchais les moyens de l'en tirer, il s'échappa heureusement avec l'aide de nos amis. L'homme que tu vois ici le servait et demeurait avec lui dans la maison de Houlam. Il y a rencontré ton compagnon hadji Halef Omar et l'a fait parler ; c'est ainsi que j'ai été mis au courant. Quand je me présentai à la haudjia Doxati, mon père l'avait quittée déjà ; mais nous vous aperçûmes : vous vous rendiez à l'écurie. Tu devines le reste. Je sais que tu es Allemand. Un des nôtres alla t'attendre dans la rue et te parla d'un de tes compatriotes malade ; tu l'as cru, et te voilà entre nos mains. Que penses-tu que nous fassions de toi ? »

Quoique je fusse très médiocrement rassuré, je répondis tout de suite :

« Vous ne me tuerez pas !

— Qui nous en empêchera ?

— Je payerai une forte rançon. »

Les yeux du derviche brillèrent. Il me regarda d'un air avide et demanda :

« Combien offres-tu ?

— A quel prix m'estimes-tu ?

— Toi, tu ne vaux pas plus qu'un *agreb* (scorpion) ou un *jylon* (serpent). On tue ces bêtes venimeuses dès qu'on le peut. Ta vie ne vaut pas un dixième de para ; mais tu nous as fait beaucoup de mal, et pour cela tu dois être puni. J'exigerai donc une forte somme. »

L'aimable jeune homme comptait me faire payer d'abord, pour me punir, puis me tuer ensuite ; car alors ma vie ne vaudrait pas celle d'un scorpion. Je lui aurais volontiers crié mille injures ; mais il fallait se modérer et gagner du temps. Je repris gravement :

« Tu me compares à une bête malfaisante. Est-ce là cette politesse que j'ai réclamée pour traiter avec toi ? Tue-moi, mais je ne payerai pas une piastre à celui qui m'insulte !

— Comme tu voudras ; seulement plus je te parlerai poliment, plus j'exigerai une grosse somme.

— Enfin, fixe-la.

— Es-tu riche ?

— Je ne changerais pas avec toi.

— Eh bien, attends ! »

Il se leva et sortit. L'autre restait, il me surveillait en silence. J'entendis des voix s'élever dans l'appartement voisin, mais je ne compris pas un mot à la conversation. Je remarquai cependant que chacun semblait soutenir son avis avec violence. Une demi-heure au moins se passa en discussions ; puis le derviche reparut.

« Tu donneras quinze mille piastres, dit-il.

— C'est trop, beaucoup trop ! »

Il fit un geste d'impatience et reprit :

« Pas un para de moins ! Décide-toi, le temps presse.

— Je payerai.

— Où est l'argent ?

— Pas sur moi, naturellement : vous m'avez dépouillé ; pas à Andrinople non plus.

— Comment entends-tu payer alors ?

— Je te donnerai une adresse pour toucher la somme à Stamboul.

— Chez qui ?

— Chez l'ambassadeur persan.

— L'eltchi du Farsistan ? s'écria le jeune homme tout surpris. Tu me remettras une lettre pour lui ?

— Oui.

— Et il payera ?

— Le représentant du Shah des shahs est-il sans le sou ?

— Non ; mais payera-t-il pour toi ?

— Il saura que tout lui sera rendu. »

Je m'amusais aux dépens du derviche, ou plutôt je jouais mon va-tout contre quelques jours de répit. Le disciple de Zoroastre n'avait certainement aucun soupçon de l'existence terrestre d'un plumitif allemand tel que moi. Il nous prendrait, moi et mon messager, pour des fous ; donc je ne risquais point de lui faire du tort.

« Écris tout de suite ! ordonna Ali.

— Sur quoi ? sur la muraille ?

— Attends. Je vais t'apporter ce qu'il faut et te délier les mains. »

Cette promesse me ranima soudain. Avoir les mains libres,... saisir mon tortionnaire à la gorge, le terrasser, m'échapper... Hélas ! cet espoir insensé s'éteignit bientôt. Le derviche rentra. Il ne portait pas le costume de son ordre, il était armé. Son visage me parut féroce.

Quatre vigoureux gaillards le suivaient. Le moindre mouvement m'eût perdu.

On me délia les mains. Je pris le parchemin que me tendait Ali, et j'écrivis sur mes genoux, en guise de pupitre, le billet fantaisiste que voici :

« A mon frère Abbas Iesoud Haman Mirza, au rayon du soleil de la Perse qui luit à Stamboul.

« Donne, je te prie, quinze mille piastres au porteur de cette lettre, tout indigne qu'il est de jouir du reflet de ta faveur. Mon caissier te remboursera dès que tu le lui demanderas. Ne fais aucune question à l'homme qui se présente de ma part. Ne cherche à savoir ni qui il est, ni d'où il vient, ni où il va. Je suis à l'ombre de ta lumière,

« HADJI KARA BEN NEMSI. »

Je signai ainsi, pensant bien que le serviteur du derviche devait m'avoir désigné sous ce nom. Après quoi je mis la suscription voulue sur l'enveloppe et je rendis les deux papiers à Ali, lequel me dit avec un mouvement de tête :

« C'est bien. Tu as eu une excellente idée en lui marquant qu'il ne devait point interroger l'envoyé, quoique celui-ci soit assez habile pour ne pas se trahir. Maintenant liez-lui les mains de nouveau, le *kiradji* nous attend. »

Je dus subir le désagréable ligottage ; puis mes persécuteurs s'éloignèrent, me laissant dans une complète obscurité.

Resté seul, je commençai à secouer et à tirailler mes liens en tous sens sans parvenir à les relâcher. Ne pouvant continuer à travailler des mains, je travaillai de la

tête. Pourquoi ce jeune derviche avait-il été appelé à Andrinople? Il ne nous suivait point, puisqu'il ignorait alors nos projets. Son père tramait sans doute de nouveaux complots nécessitant l'aide du jeune homme..... Mais surtout où me trouvais-je? Quels étaient ces hommes? Faisaient-ils partie de la bande de l'ousta? Étaient-ils des agents, des séides, des affidés particuliers de Baroud el Amasat et du compère qui venait de le délivrer?

Cette dernière hypothèse me paraissait la plus vraisemblable. Les quatre drôles dont Ali se faisait assister, avaient de véritables faces patibulaires, des Arnautes peut-être!... Le derviche annonçait, en me quittant, que le kiradji attendait. Qu'attendait-il?

Les kiradji sont des voituriers, des rouliers qui transportent les marchandises ou les commissions dans toute la presqu'île des Balkans, comme autrefois les *harzar*, ces vieux voituriers allemands avec leurs chevaux couverts d'ornements de cuivre, faisaient le roulage des colis par tout l'empire. Le kiradji est l'expéditeur, le messager, le facteur, l'intermédiaire de tout le monde. Il va partout et ne reste nulle part. Il connaît les secrets de chacun; il a une réponse à toutes les questions. Partout où il se montre il est bien accueilli, car il sait tant de choses! Dans les gorges sauvages des montagnes, il est des cabanes où, de toute l'année, on ne voit d'autre étranger que lui. Le kiradji vient s'y informer si le berger a rassemblé assez de fromages pour un chargement, et il y apporte quelques nouvelles du reste du monde.

On confie souvent à ces rouliers des marchandises de grande valeur, sans jamais leur demander de caution; leur probité sert de garantie. Ils reparaissent après de

longs mois, des années même; mais enfin ils reparaissent, rapportant le prix de la marchandise déposée entre leurs mains. Si le père est mort, le fils ou le gendre se chargent de la commission. Jamais la famille ne s'adjuge un dépôt.

La probité de ces voituriers, passée en proverbe depuis des siècles, était demeurée intacte jusqu'à nos jours. Hélas! tout dégénère, même les kiradji des Balkans. Les vieilles familles de kiradji, si renommés par leur honnêteté, sont presque toutes éteintes. D'autres les ont remplacés, qui, abusant de la confiance du public, se sont mis à spéculer sur la bonne réputation de leurs prédécesseurs. C'était sans doute un de ces voituriers peu scrupuleux des « nouvelles couches » qui s'entendait avec mes geôliers.

Peut-être voulait-on me faire transporter au loin. Tant que je restais en ville, je pouvais encore espérer... Le lendemain, quand Houlam ne me verrait pas revenir, mes amis, mon petit Halef surtout, qui m'auraient attendu anxieusement toute la nuit, se mettraient en campagne. Mais, si on allait m'enlever, si on me cachait dans les montagnes, leurs recherches seraient vaines.

Ah! quand je songeais à eux, à notre expédition projetée, aux cabassers que devait envoyer le cadi, j'entrais dans une rage désespérée. Je me meurtrissais les membres par des efforts sans nom pour briser mes liens, puis je retombais dans ma douloureuse immobilité.

J'avais tancé Halef pour son imprudente présomption; mais avais-je été moins sot que lui dans cette circonstance?

En vain, pour me consoler, je mettais mon imprévoyance sur le compte de mon bon cœur; je me sentais

néanmoins très honteux de m'être laissé prendre à un piège aussi grossier. Enfin je me dis que le plus sage était d'attendre patiemment l'occasion et de la saisir adroitement par les cheveux. Avec l'aide de Dieu, je m'étais tiré déjà d'aussi mauvais pas. Ce serait un nouvel incident de voyage intéressant à raconter.

En ce moment, les quatre séides rentrèrent sans mot dire, me bâillonnèrent avec de vieux chiffons, me roulèrent dans un grand tapis et me traînèrent comme un ballot.

Où me voulait-on mener? Je ne pouvais naturellement m'en rendre compte.

J'étouffais. Le bâillon, outre la gêne qu'il m'occasionnait, était imprégné d'une odeur d'ail suffocante. Mes efforts pour respirer m'épuisaient. J'étais dans un état semblable à celui d'un homme qui se sent enterrer vif et entend les premières pelletées de terre tomber sur son cercueil. Mes bourreaux ne paraissaient pas s'inquiéter le moins du monde du cas où j'étoufferais entre leurs mains.

Tout à coup le mouvement imprimé à mon corps cessa. Il me sembla qu'on me déposait sur une surface solide; puis je crus percevoir le bruit des roues d'une voiture. Des cahots me jetèrent tantôt en avant, tantôt en arrière. Décidément on me faisait quitter la ville. Impossible d'agiter mes bras; mais je pouvais remuer les jambes. Je les allongeai et les retirai tant de fois, que mon tapis finit par s'écarter un peu dans toute sa longueur, de sorte que je pus avoir de l'air au moins par le nez. Le poids terrible qui oppressait ma poitrine se dissipa, non pas complètement, mais de façon à me rendre ma position moins incommode. Je pouvais en-

tendre assez distinctement; mais j'avais beau écouter, nulle voix ne parvenait à mon oreille...

N'avais-je donc aucun gardien? Étais-je confié à un conducteur seul? J'essayai de me tourner de droite et de gauche. L'espace me parut étroit; j'en conclus que je devais me trouver dans un véhicule de petites dimensions. Ce que je sentais autour de moi étant élastique et doux, je crus qu'on m'avait placé sur un char de foin. A force de m'agiter, je m'imaginai que ma tête pouvait s'allonger en dehors de la voiture et que j'étais déposé à l'arrière. Si je parvenais à exécuter un bond jusque sur la route, j'étais sauvé. Vite je ramenai mes jambes et mes coudes, je tentai de m'élancer. Une forte résistance aussitôt éprouvée me contraignit à demeurer en repos... Il se passa un laps de temps que je comparai à plusieurs éternités... Enfin, enfin une main vigoureuse entreprit de dérouler le grossier tapis qui m'enveloppait. A force de travailler à la chose, mon libérateur me délivra entièrement de ce manteau incommode. Je me vis couché au milieu d'un char de paille. Le jour commençait à paraître. Je reconnus, penché vers moi, le visage du serviteur de Baroud el Amasat.

« Si tu me promets le silence, me dit-il, je t'enlèverai ton bâillon. »

On pense bien que je me hâtai d'incliner la tête en signe d'assentiment. Il me délia la bouche... Dieu merci, je respirai à pleins poumons l'air frais et pur du matin. On eût dit que je sortais de l'enfer pour entrer au ciel

« As-tu faim? me demanda mon gardien.

— Non.

— Soif?

— Non.

— Quand tu voudras boire ou manger, nous t'en donnerons. Nous ne te ferons aucun mal tant que tu te tiendras tranquille et que tu te tairas; mais, si tu essayes de t'échapper, nous avons l'ordre de te tuer. »

Là-dessus, la figure qui se penchait vers moi se retira. J'avais les mouvements libres; le lourd tapis s'écartait facilement, je pouvais m'asseoir et remuer les jambes en tous sens : c'était beaucoup. J'occupais l'extrémité arrière d'une charrette fort allongée et recouverte d'une sorte de bâche. En avant se tenait accroupi l'homme qui venait de me parler, et près de lui le voiturier ou kiradji.

Je ne pouvais guère apercevoir le visage de ce dernier; mais je reconnaissais parfaitement l'espèce de peau fourrée que les kiradji portent sur le dos, même en été, le grand chapeau à bords monstrueux dont ils se coiffent, et je voyais aussi le manche du fouet indiquant ses fonctions de conducteur. Il eût été pour moi d'une grande importance de savoir quel genre d'individu se cachait sous ce costume. Je me disais qu'un kiradji de la vieille race n'aurait jamais consenti à se faire le complice des brigands; cependant il me paraissait difficile d'admettre qu'une peau aussi antique n'eût point été transmise de père en fils depuis un temps immémorial.

Je me penchai de côté pour essayer d'apercevoir les traits du conducteur, épiant le moment où il se retournerait. J'attendis longtemps; enfin le kiradji remua la tête :... ses yeux, deux grands yeux bleus nullement méchants, rencontrèrent les miens. Le voiturier se hâta de reprendre sa situation naturelle; mais un mouvement rapide des muscles avait soulevé ses sourcils, et son œil clignait vers la gauche.

Je crus comprendre la pantomime. Le soulèvement des

sourcils me disait que je devais être attentif, et le clignement de l'œil me montrait le côté gauche de la voiture. Il y avait peut-être, dans cette direction, quelque chose qui favoriserait ma fuite.

J'examinai du mieux que je pus la voiture de ce côté, sans découvrir d'autre particularité frappante que celle d'une petite corde attachée à la partie supérieure de la ridelle, et qui en descendait pour se perdre au milieu de la paille. Cette corde paraissait tendue fortement; donc elle soutenait un poids assez lourd. Pourquoi le conducteur appelait-il mon attention sur cet objet?

Je feignis de me sentir fatigué de la position que j'avais prise, et je me glissai un peu en avant afin de me rapprocher de la ficelle. Quoique mes mains fussent garrottées, j'arrivai à saisir ce cordon du bout des doigts, et j'étouffai difficilement un cri joyeux, car j'aperçus un couteau que j'attirai à moi.

Le brave kiradji avait dû préparer exprès cet instrument. Il avait eu la précaution de l'attacher par une boucle large, dont je le fis sortir aisément. Je parvins, non sans quelques efforts et beaucoup de précautions, à fourrer le couteau par le manche dans la tige de ma botte, de manière à laisser dépasser toute la longueur de la lame; puis je ployai le genou pour arriver à toucher cette lame avec mes poignets.

Les cordes dont on m'avait garrotté étaient très fortes; mais le couteau fit l'office d'une scie sur laquelle je passai et repassai jusqu'à ce que le lien fût tranché. Une fois que j'eus les mains libres, je coupai promptement les liens de mes jambes et je respirai avec délices. Plus d'entraves, et un couteau en ma possession!

Mon surveillant n'avait pu se douter de mes mouve-

ments, car je manœuvrais sous la paille dans laquelle je paraissais enfoui.

Me soulevant un instant avec les mains, je jetai un coup d'œil par une fente de la bâche. Ali Mana était à cheval près de la voiture. Il me parut probable qu'un de ses compagnons m'escortait de l'autre côté.

Mon plan fut vite fait. Mes gardiens avaient des armes à feu : il fallait éviter une lutte ouverte et recourir à la ruse. Je reculai autant que possible et parvins à scier le fond de la charrette, qui consistait en un treillis de jonc assez vieux. Mon bras restait toujours caché au milieu de la paille. Cependant le tapis me gênait, car je l'avais toujours sous moi, et il faisait obstacle à mes mouvements. D'ailleurs le gardien, assis près du voiturier, se retournait de temps à autre pour me surveiller. Grâce à Dieu, le bruit du couteau était couvert par celui des roues et du piétinement des chevaux.

A un instant où mon Argus me parut occupé avec le kiradji, je réussis à passer mes jambes par le trou que je venais d'ouvrir; puis j'y glissai le corps et la tête. Je me trouvai sur la route, derrière la voiture.

Il s'agissait maintenant de me procurer un cheval. La route me sembla déserte et plate, bordée des deux côtés par une forêt épaisse.

Comme je l'avais supposé, deux cavaliers escortaient la charrette. Le cheval monté par le jeune derviche était petit, mais vigoureux, et bien plus ardent que celui de l'autre brigand. Il avait le poil laineux, une crinière magnifique et une longue queue flottante.

Son allure paraissait élastique, ses jarrets très forts. Je crus qu'il pourrait aisément porter deux cavaliers, du moins pendant quelque temps. Quelle bonne idée! de

prisonnier je devenais vainqueur, et je faisais captif mon gardien !

Les cavaliers ne paraissaient ni redouter la moindre rencontre, ni s'occuper de ce qui pouvait arriver derrière eux. Ils chevauchaient en toute confiance, suivant le tour des roues.

Ali ne posait que le bout du pied dans ses étriers. Quoique solidement assis sur sa selle turque, une brusque poussée le jetterait facilement en avant, en lui faisant quitter l'étrier.

L'important pour moi était de bien me tenir sur le cheval et d'agir sans retard.

Le couteau entre mes dents, en quelques bonds j'eus rejoint le cavalier, et je m'élançai en croupe, me retenant à la selle.

Le cheval, effrayé, demeura quelques secondes immobile. J'en profitai pour asséner un violent coup de poing sur la nuque d'Ali. Celui-ci lâcha la bride et les étriers en chancelant. Je l'empoignai par la ceinture, et, me soulevant dans un vigoureux effort, j'enlevai le jeune homme pour me mettre à sa place. Tout cela se fit avec la rapidité de l'éclair. Le cheval commençait à se cabrer. D'une main je serrai Ali contre moi; de l'autre je saisis la bride et parvins à maîtriser l'animal, que je forçai à faire volte-face.

Je repris ma route en sens contraire, lentement et sans bruit. Cette route dessinait une large courbe. Arrivé à l'autre extrémité de l'arc, je me retournai.

La voiture continuait à rouler tranquillement, escortée d'un seul cavalier. On ne s'était aperçu de rien. Cela ne m'étonnait pas trop, car les roues avaient des essieux de bois qui faisaient un vacarme infernal. De plus, le second

cavalier, séparé par la charrette et ne songeant point à regarder en arrière, devait rester dans une complète sécurité.

J'aurais eu grand plaisir à être témoin de l'étonnement de mes ex-gardiens quand ils s'apercevraient de ma disparition, et surtout de l'enlèvement de leur chef. J'aurais pu, en cas de poursuite, abandonner Ali et me cacher dans les fourrés pour les dépister. Mais fallait-il tenter davantage une fortune déjà si propice? D'ailleurs, mes compagnons m'attendaient; je devinais leurs inquiétudes. Je me résolus à hâter mon retour, sans plus me préoccuper des sbires d'Ali.

Ce dernier, couché en travers du cheval, paraissait toujours évanoui. J'éperonnai ma monture, qui partit au galop.

Ali Mana, abasourdi par mon coup de poing et par sa brusque aventure, n'avait pas poussé un cri. Il faisait entendre seulement quelques sourds grognements. Au bout de quelques instants, il se tut et resta immobile. Comme je le serrais fort par la ceinture, je craignis qu'il ne fût étouffé : je lâchai un peu.

Le brave petit cheval galopait toujours, malgré son double fardeau. J'espérais ne pas tarder à me voir hors d'atteinte. Du reste, je me serais défendu avec les pistolets que portait Ali, et dont je m'étais emparé.

Chemin faisant, je tâtai dans les poches du jeune derviche : j'y retrouvai ma bourse et ma montre. Ma bourse me sembla plus lourde : Ali, la regardant comme sienne, y avait mis sans doute son propre argent. Je me baissai pour interroger les fontes de la selle : des munitions et des vivres les remplissaient jusqu'au bord.

Cependant nous commencions à dépasser la région

boisée. Une large plaine, couverte de champs de maïs et de buissons de roses, s'étendait devant moi. Tandis que je contemplais le paysage, les pas d'un cheval se firent entendre : un cavalier arrivait à toute bride par derrière. On avait fini par s'apercevoir de ma fuite ; je pensais que le compagnon d'Ali s'était mis à mes trousses. Je ne le craignais pas beaucoup, avec mes pistolets chargés et mon cheval meilleur que le sien, d'autant que j'approchais de la route fréquentée. Bientôt le cavalier, maîtrisant sa monture, lui fit tourner bride et disparut.

Tout à fait rassuré, je sautai à bas de mon cheval afin de le laisser souffler et de voir ce que devenait mon intéressant captif, que je déposai sur l'herbe. Il respirait sans effort, son pouls battait régulièrement. J'appuyai ma main sur son épaule en lui disant :

« Ne feins pas plus longtemps, Ali Mana, tu es en pleine connaissance. Ouvre les yeux et réponds. »

Si le jeune derviche s'était un instant évanoui, il avait depuis une demi-heure au moins repris l'usage de ses sens. Il m'entendait parfaitement, j'en demeurais persuadé ; mais il ne fit aucun mouvement, peut-être espérait-il encore me tromper et déjouer ma surveillance. J'essayai d'un moyen qui plus d'une fois m'avait déjà réussi. Tirant mon couteau, je murmurai :

« Diable ! il faut voir s'il vit ou non. Voilà une lame avec laquelle on peut faire l'épreuve. »

A peine Ali eut-il senti la pointe du couteau contre sa poitrine, qu'il se souleva, ouvrit de grands yeux et cria de toutes ses forces :

« Ah ! *vaï !* arrête ! Vas-tu m'assassiner ?

— Non, si tu vis ; mais, si tu fais le mort, je n'aurai aucun scrupule à t'enfoncer cette pointe dans le gosier. »

Le derviche se mit complètement sur son séant.

« Voyons, Ali Mana, repris-je, où voulais-tu me mener ?

— En lieu sûr.

— Sûr !... pour toi ou pour moi ?

— Pour tous les deux.

— Pourquoi t'y prendre si brusquement ?

— Tu ne courais aucun danger, effendi. On t'aurait bien traité en attendant ta rançon et le retour de mon père.

— Vos intentions me paraissent des plus bienveillantes, je t'en remercie, Ali. Où m'auriez-vous caché ?

— Dans un *karaul*, au milieu des montagnes.

— Ah ! dans les ruines d'un ancien fort. Avoue que tu espérais que ma captivité faciliterait le retour de ton père.

— Oui.

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu aurais pu découvrir sa trace. Ton hadji a raconté que tu t'y entendais merveilleusement.

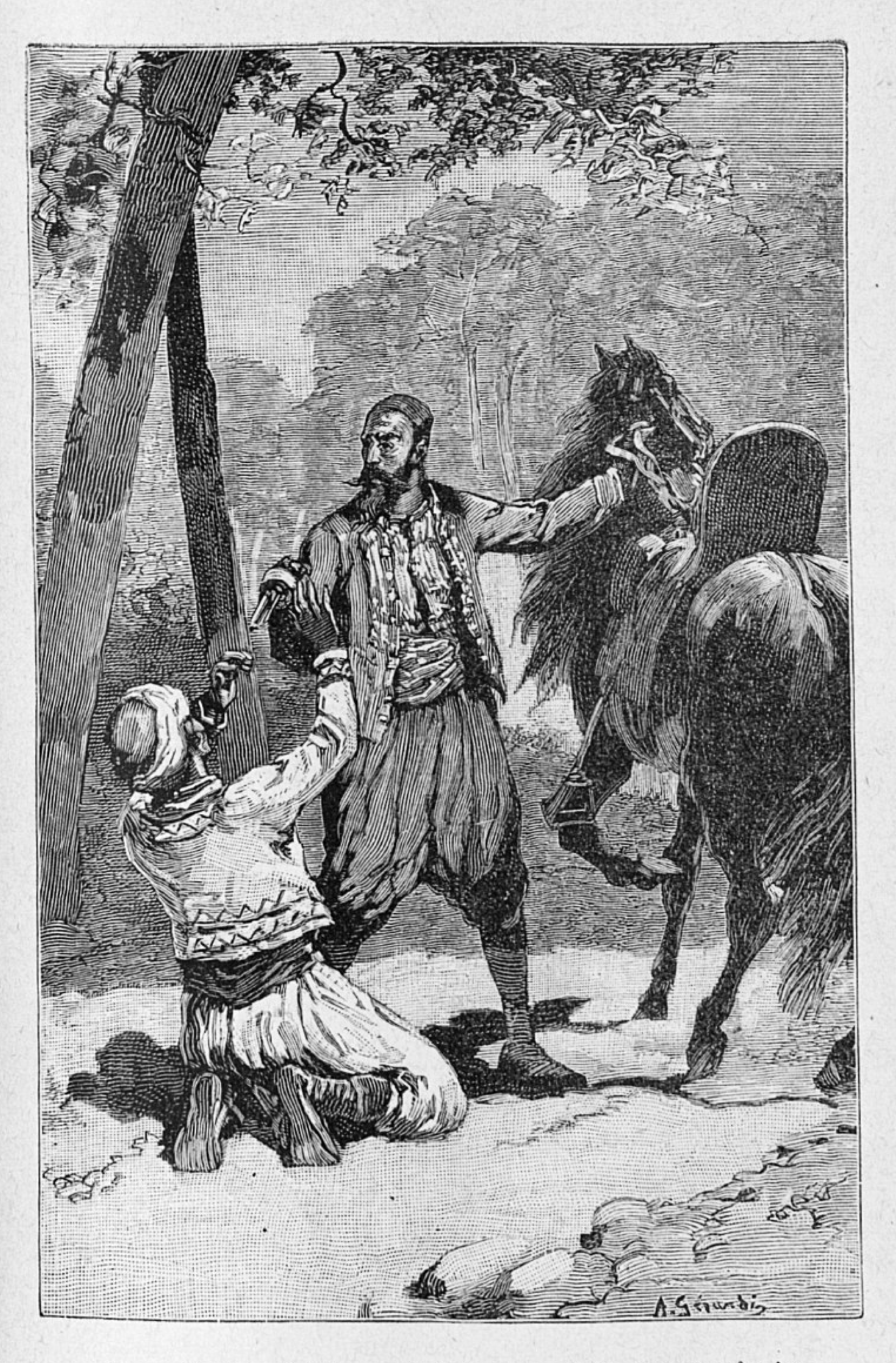
— A Edirneh ! découvrir des traces ! Comment m'y serais-je pris ?

— Je n'en sais rien, effendi.

— Eh bien ! écoute, Ali. Je sais déjà où est ton père ; il s'est évadé de la prison avec l'aide de Manach el Barcha, et suit à présent la voie de l'est vers Adra. Manach l'accompagne, et un autre aussi. Deux de leurs chevaux sont blancs, le troisième noir. »

Le jeune homme me regarda avec une sorte d'effroi qu'il réprima promptement :

« Tu te trompes, balbutia-t-il, tu te trompes beaucoup !



« Reste là, lui criai-je, ou je te loge une balle dans la tête ! »

— Je ne me trompe pas ; j'espère en découvrir davantage encore. Où est le billet que vous m'avez pris ?

— Quel billet ?

— Un billet qui se trouvait dans la poche de ma veste.

— Nous l'avons jeté ; il ne contenait rien d'important.

— Je crois le contraire. Retourne tes poches. »

Le derviche se leva comme pour mieux obéir, puis d'un bond sauta vers son cheval et l'enfourcha. Il allait mettre le pied dans l'étrier, quand j'accourus à mon tour et le tirai par derrière : Ali perdit l'équilibre et tomba sur le sol.

« Reste là, lui criai-je, ou je te loge une balle dans la tête ! Tu ne m'échapperas pas, malgré toute ton adresse. »

Je vidai moi-même ses poches sans rien y trouver. Je visitai la selle aussi vainement. Enfin je songeai à regarder dans ma propre bourse : j'y vis une quantité de pièces d'or qui ne m'appartenaient point ; parmi elles se cachait le billet. Il ne renfermait que trois lignes d'écriture *nestalik*.

Cette écriture, de droite à gauche et presque oblique, tient le milieu entre l'écriture arabe, rapide et courante (*neskhi*), et le *talik*, beaucoup plus incliné.

Ce papier entre les mains, j'étais tranquille ; mais, comme le temps me manquait pour en déchiffrer les caractères, je le replaçai dans ma bourse en disant :

« J'espère bien trouver là ce que je cherche. Quant à toi, Ali, tu connais la retraite de ton père ?

— Non, effendi. Je ne sais où il est allé pour le moment.

— Penses-tu me faire croire cela ?

— Tu sais, effendi, que mon père ne m'a pas vu à Edirneh.

— Il a dû te faire renseigner par ses affidés. Je suis persuadé, moi, qu'il s'en va droit à Iskenderieh, où son frère Hamad el Amasat l'attend. »

En disant ces mots, j'observais attentivement le visage du derviche : je remarquai qu'il semblait s'éclairer d'un demi-sourire de satisfaction. Je fus certain alors que le père ne se rendait point à Iskenderieh. Ali reprit aussitôt :

« Il se peut que tu aies bien deviné, effendi. Quant à moi, j'ignore où va mon père; mais, je t'en prie, dis-moi tes intentions à mon sujet.

— Qu'en penses-tu, Ali, voyons?

— Tu me laisseras partir?

— Partir!

— Oui, avec mon cheval, car cette bête ne t'appartient pas.

— Tu m'appartiens, toi; à plus forte raison ton cheval, il me semble! Espères-tu que je vais te laisser courir?

— Tu as recouvré ta liberté, je ne t'ai fait aucun mal: nous sommes quittes.

— Quittes! comme tu y vas! Tu me suivras, s'il te plaît, jusque dans Andrinople, voire même jusque dans la maison où j'ai été enfermé hier: car je suis curieux de la visiter en plein jour et, naturellement, avec le cadi à mes côtés.

— Effendi, tu ne feras pas cela. Je sais que tu es chrétien et qu'Isa ben Maryam, votre Sauveur, a dit : « Aimez vos ennemis. »

— Tu te reconnais donc pour mon ennemi?

— Je ne l'étais point, mais tu es devenu le mien. J'espère trouver en toi un bon chrétien, j'espère que tu obéiras à la loi de ton maître.

— Oui, j'obéis volontiers à la loi divine.

— Alors, effendi, donne-moi la liberté.

— Ali, mon ennemi, je t'aime tellement, que je ne puis te quitter.

— Ne te joue pas de mon angoisse. Je payerai ma rançon.

— Es-tu riche?

— Non, mais mon père le sera bientôt.

— Au moyen du vol et du brigandage. Je ne voudrais pas toucher un argent si mal acquis.

— Ce n'est point avec cet argent que je te payerai; tu garderas le tien.

— Le mien!... As-tu de l'argent à moi?

— Pas en ce moment; mais mon envoyé est à Stamboul pour toucher la somme que tu as demandée à l'ambassadeur persan. Laisse-moi partir, et on te remettra cette somme dès que nous l'aurons entre les mains.

— O Ali Mana ben Baroud el Amasat, ton esprit est resté dans ton couvent! N'as-tu pas compris que ton envoyé ne recevrait pas une seule piastre? Je vous ai donné le premier nom venu. L'ambassadeur persan ne me connaît point, et moi-même je n'ai aucune relation avec lui.

— Comment! effendi, tu nous as trompés? Mon envoyé devra revenir les mains vides?

— Oui.

— Mais, si tu étais resté notre prisonnier, ta perte était assurée!

— Je le savais; seulement je savais aussi que vous ne

me tueriez pas moins quand même je payerais une rançon. J'espérais bien, d'ailleurs, me tirer d'affaire. Tu le vois, j'y ai réussi, me voilà libre.

— Et tu prétends me traîner comme ton prisonnier jusqu'à la ville ?

— Oui.

— Alors rends-moi l'argent que j'ai mis dans ta bourse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'appartient. Il me faudra payer ma nourriture pendant que je serai en prison.

— On te fournira tout ce dont tu auras besoin, sauf les friandises. Quand un derviche jeûnerait un peu, quel mal y aurait-il à cela ?

— En ce cas, c'est toi qui deviens le voleur ?

— Nullement. Regarde-moi : vous m'avez assailli en traîtres, j'ai dû lutter pour me défendre, et tes hommes ont déchiré mes habits. Ne faudra-t-il pas que j'achète un nouveau costume ? Crois-tu que ces pièces d'or suffiront à payer le dommage subi ? Du reste, cette somme ne t'appartient point : un derviche devrait tout abandonner à son ordre.

— Je ne suis plus derviche ; je ne l'étais que pour un temps.

— Afin de mieux servir tes intérêts personnels et ceux de ta bande, n'est-ce pas ? Du reste, peu m'importe. Donne-moi tes mains. »

Je tirai une corde des fontes de la selle, où je l'avais découverte avec un certain plaisir.

« Effendi ! s'écria le jeune homme, que veux-tu faire ?

— Te lier.

— Non, non ! tu es un chrétien, tu ne saurais tou-

cher à un musulman. Tu n'as aucun droit sur moi, puisque tu n'es ni cabasser, ni officier du sultan.

— Écoute, Ali : je suis chrétien. Les chrétiens pardonnent l'injure et les mauvais traitements ; mais ils regardent comme un devoir d'empêcher un malfaiteur de nuire à leurs semblables. Laisse-moi donc te lier ; car, alors même que je répugnerais à me servir d'autres armes, tu sais si mon poing est solide. »

Le pseudo-derviche se résigna en grommelant. Il semblait mou et lâche ; le vice l'avait énervé.

Après lui avoir lié les mains, je l'attachai au pommeau de la selle, puis je montai sur la bête.

« Ce cheval m'appartient, murmurait Ali.

— Le cadi en décidera, répondis-je. Marchons ! »

Nous ne tardâmes point à apercevoir le panorama de la ville et à rejoindre la grande route qui conduit au caravansérail de Mustapha-pacha. Elle était encombrée de voyageurs, qui nous regardèrent avec un certain étonnement, mais ne m'adressèrent pas une seule question.

Les rues d'Andrinople étaient encore plus animées. Tout le monde allait à ses affaires sans s'occuper de moi ni de mon prisonnier.

J'appelai deux cabassers, leur fis ma déclaration et les requis de m'accompagner. Ils y consentirent volontiers. Sur ma demande, ils me conduisirent chez Houlam pour rassurer mes amis. Je leur promis de me rendre ensuite près du cadi.

Tout à coup je remarquai dans la foule un individu que la vue d'Ali fit tressaillir, et qui s'enfuit aussitôt par la prochaine ruelle.

Mon prisonnier l'intéressait sans doute très vivement. Peut-être ce passant effaré faisait-il partie de la bande

des Nasr. Il allait jeter l'alarme parmi les affiliés... Ne ferais-je pas bien d'envoyer un cabasser sur ses traces?

Mais comment accuser un inconnu d'après un pur soupçon? Fallait-il exposer ce malheureux, fort inn cent peut-être, aux mauvais traitements dont la justic turque ne se fait pas scrupule envers un prévenu de l basse classe? D'ailleurs, quel droit avais-je de comman der à ces cabassers, moi un chrétien? Le plus sage ét encore de me taire.

Arrivé à la porte de Houlam, je frappai très fort. L portier accourut pour regarder par le judas, puis s'écria tout joyeux :

« *Hamdoulillah !* est-ce toi, effendi?

— Oui. Ouvre vite, Malhem.

— A l'instant. On est si tourmenté à cause de toi ! te croit perdu ! Te voilà en bonne santé : Dieu soit loué

— Où est hadji Halef Omar?

— Dans le selamlik. Ils y sont tous, ils pleurent s ta disparition.

— Eh ! mais tu es donc Kara ben Nemsi effendi? inter rompit l'un des cabassers.

— Oui.

— Quel bonheur ! Nous avons gagné les trois cen piastres !

— Trois cents piastres?

— Oui. Cette somme est promise à qui te retrouver

— C'est moi-même qui me suis retrouvé, il me sembl mon brave. Enfin, nous verrons. Entrez. »

Très flatté du haut prix qu'on mettait à ma personne, j m'avançai dans le vestibule dont Malhem venait d'ouvr la porte tout au large. Ce dernier faisait la figure la plus drôle en apercevant Ali dans sa posture humiliée.

Dès que les sabots du cheval eurent frappé le pavé, tous les habitants de la maison, attirés par le bruit, se précipitèrent au-devant de moi. Halef, oubliant la gravité orientale, fit un saut jusqu'au bas des marches du perron, courut à ma rencontre, me prit les mains et se mit à crier :

« *Allah il Allah !* est-ce toi ? est-ce vraiment toi, sidi ?

— Mais oui, Halef, c'est moi. Attends que je descende.

— Et tu rentres à cheval ? Tu viens donc de loin ?

— Oui. La mauvaise chance s'est tournée en bonne fortune. »

Tout le monde criait, battait des mains, m'entourait, me félicitait. Enfin Isla me demanda avec étonnement :

« Qui est celui-là, effendi ?... Quoi !... Ali, le derviche tourneur ! Et tu le ramènes ainsi !... Tu as pu... ? »

Dans le premier moment on ne s'était guère occupé que de moi. L'attention se porta alors sur le prisonnier.

« Ali ! répéta Houlam, le fils de celui qui s'est enfui ?

— Lui-même. Venez dans le selamlik, je vous raconterai tout. »

Nous entrâmes dans le salon de réception. Je tenais Ali Mana par le bras et le traînais après moi. Nous ne nous étions pas encore assis, quand le cadi se présenta.

« Comment ! effendi, s'écria-t-il, te voilà donc retrouvé ? Dieu soit loué !... Mais d'où viens-tu ?

— Je vais tout vous expliquer.

— Effendi, je te faisais chercher avec diligence. Je pensais à toi et à ce précieux café que tu m'as promis. »

Je ne pus m'empêcher de sourire. On s'accroupit en cercle. Ali Mana s'était réfugié dans un coin ; Halef se plaça près de lui pour le garder. Ma narration fut souvent interrompue par des exclamations de toutes sortes,

des questions, des cris de surprise. Halef, très grave, avait soin de rétablir le silence.

« Taisez-vous! disait-il, laissez parler mon sidi! »

Le cadi l'approuvait du regard. En terminant, je m'adressai à ce dernier pour réclamer l'arrestation immédiate du derviche, la visite de la maison où j'avais été attiré la veille, et la poursuite des voituriers.

« Je vais interroger tout de suite le jeune homme, répondit le magistrat turc. Nous verrons ce qu'il y aura à faire. »

Halef amena le prisonnier devant le cadi, qui, prenant un air digne, commença ainsi son interrogatoire :

« Ton nom est Ali Mana ben Baroud el Amasat?

— Oui.

— Ton père se nomme Baroud el Amasat?

— Oui.

— C'est lui qui, dans la soirée d'hier, a réussi à s'enfuir de la prison ?

— Je n'en sais rien.

— Tu essayes de mentir : prends garde à la bastonnade! Connais-tu l'ancien receveur de l'impôt Manach el Barcha?

— Non.

— C'est toi qui as attiré hier dans une maison cet honorable effendi pour le faire prisonnier et le voler?

— Non.

— Chien, ne mens pas! Cet effendi atteste que c'est toi.

— Il se trompe.

— Tu l'as emmené ce matin, lié sur une voiture de paille.

— Ce n'est pas vrai. Je me trouvais dans la rue : une

voiture passa. Je m'arrêtai afin de dire quelques mots au kiradji, qui me connaît. Tout à coup je fus assailli par derrière et frappé si violemment, que je perdis connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais prisonnier de cet homme, auquel je n'ai jamais fait le moindre mal.

— Ta langue est fausse et mauvaise; mais tes mensonges ne feront que rendre ton affaire plus grave. Nous savons que tu es un Nasr.

— Et moi je ne sais pas ce que c'est.

— Comment! ne te souviens-tu point d'avoir parlé des secrets de l'association à ce sidi, dans le couvent des derviches tourneurs?

— Je ne suis jamais entré en ce lieu. »

Ce système de négation absolue excita la fureur du cadi, qui s'écria :

« Par Allah! je vais te faire donner la bastonnade si tu persistes dans tes mensonges. Me diras-tu aussi que tu es, comme ton père, un sujet anglais?

— Mon père n'est pas sujet anglais. Le Baroud el Amasat dont on parle ici porte le même nom que lui; mais je vois bien qu'on fait confusion.

— Si tu n'es pas derviche, quelle profession exerces-tu?

— Je suis un *chaijad es semk* (pêcheur); mais je voyage en ce moment.

— D'où es-tu?

— D'Inada, près de la mer.

— Où vas-tu?

— Je me rends à Sofia pour visiter un de mes parents. Je n'ai pas même passé une heure à Edirneh. J'y suis arrivé la nuit par une porte; j'en sortais par l'autre quand j'ai rencontré la voiture.

— Tu n'es pas un pêcheur, mais un menteur! Pourrais-tu prouver que tu demeures à Inada?

— Envoyez-y, vous verrez que j'ai dit la vérité. »

Cette effronterie mit presque le cadi hors de lui. Il se tourna vers mes compagnons et dit :

« Isla ben Mafleï, as-tu véritablement vu cet homme dans le couvent des derviches tourneurs, à Stamboul?

— Oui, affirma Isla, je l'y ai vu. Je le jure par la barbe du Prophète et par celle de mon père!

— Et toi, Kara ben Nemsi-effendi, tu assures avoir vu aussi ce jeune homme à Stamboul?

— Oui. Je l'ai vu dans le couvent des derviches, et je lui ai parlé.

— Tu affirmes que c'est un derviche?

— Oui. Lui-même me l'avouait encore tout à l'heure. Il ment pour éviter le châtiment. S'il n'est plus derviche, il l'a été.

— Il mérite d'être puni deux fois davantage; mais comment prouver qu'il ment et que vous dites la vérité? »

La question me sembla digne d'un fonctionnaire turc.

« Prouve-lui qu'il a menti, interrompis-je; ce sera prouver que nous avons dit vrai.

— Il faut que j'envoie à Inada, alors...

— Permets-moi de l'interroger à mon tour.

— Oui, parle.

— Écoute d'abord, cadi. Je t'ai montré hier un billet trouvé dans l'écurie de la haudjia : le reconnaîtrais-tu?

— Oui.

— Regarde! »

Je tirai le papier de ma bourse et le tendis au juge, qui l'examina en tous sens, puis me demanda :

« Que veux-tu faire avec ce billet? C'est bien le même.

— Tu vas le voir tout à l'heure. Halef, tu connais ma bourse?

— Comme la mienne, sidi.

— C'est bien celle-ci, n'est-ce pas?

— Oui, sidi.

— Bien. Maintenant, Ali Mana, réponds-moi : à qui appartiennent les pièces d'or que contient cette bourse?

— A moi,... » balbutia le faux derviche avec une précipitation qu'il essaya de réparer en ajoutant :

« Si la bourse t'appartient véritablement, les pièces d'or sont à toi aussi.

— Tu n'as donc aucune prétention sur cet or?

— Comment réclamerais-je ce que contient ta bourse? »

Le cadi remua la tête en disant :

« Effendi, ta peine sera perdue. Avec un menteur, il faut d'autres moyens pour obtenir un aveu.

—Le temps presse. Cadi, conduisons cet homme dans la maison où j'ai été enfermé hier. Ceux que nous trouverons là le reconnaîtront sans doute.

— Tu as raison. Nous arrêterons tous les habitants de ce repaire. Ali Mana, dans quelle rue est située la maison?

— Je ne sais. Je ne connais pas cette ville.

— Effendi, on n'en tirera rien ainsi. Te crois-tu capable de nous guider?

— Je l'espère.

— Je vais envoyer chercher des cabassers, qui cerneront la demeure de ces brigands. Mais Houlam a promis trois cents piastres de récompense pour ceux qui te ramèneraient : a-t-il l'intention de les donner aux deux hommes que voilà?

— Je vais les leur remettre moi-même. «

Houlam m'arrêta au moment où je tirais ma bourse.

« Effendi, s'écria-t-il, tu es mon hôte : voudrais-tu me couvrir de honte en m'empêchant de faire honneur à mes engagements ? »

Je n'osai insister. Le riche négociant s'apprêtait à remettre la somme aux cabassers, dont les yeux brillaient de joie, quand, à son tour, le cadi l'arrêta du geste.

« Attendez, dit-il, je suis le chef de ces hommes. Raconte-moi, effendi, comment ils t'ont retrouvé. »

Je ne voulais pas priver les pauvres gens de leur gratification. Je répondis avec empressement :

« Ils m'ont rencontré dans les faubourgs et ramené ici sur ma demande.

— Tu parles sagement, effendi ; mais t'auraient-ils rencontré, si je ne les avais envoyés à ta recherche ?

— Non, sans doute.

— Donc c'est à moi que tu dois cette rencontre : avoue-le, effendi. »

Il fallait bien suivre la logique du digne fonctionnaire. Ce n'était pas le moment, d'ailleurs, de l'indisposer contre moi.

« Oui, c'est à ton zèle que je la dois, repris-je en souriant.

— Alors à qui reviennent directement les trois cents piastres ?

— En remontant à l'origine des choses, c'est à toi, cadi.

— Parfait !... Houlam, compte-moi donc tout de suite la somme convenue, et la justice sera satisfaite. Un cadi, obligé de maintenir les droits de chacun, ne peut oublier les siens, il me semble.

— Tu parles comme Salomon, cadi. »

Le fonctionnaire empocha sans vergogne les trois cents piastres. Il paraissait enchanté et se frottait les mains; ses subordonnés avaient des mines beaucoup moins réjouies.

Je m'approchai des pauvres diables à la dérobée et leur remis deux pièces d'or prises sur celles qu'Ali avait glissées si gracieusement dans ma bourse. Si je n'avais pas manœuvré avec adresse, le cadi se serait empressé, j'en étais persuadé, de confisquer encore ce pourboire.

Tandis qu'on allait chercher une escouade de cabassers, le cadi, me prenant à part, me demanda :

« Effendi, es-tu bien sûr de ton affaire? Es-tu certain que cet homme ait été derviche tourneur à Stamboul?

— Très certain.

— Et il assistait aux mauvais traitements que tu as subis hier?

— Il y présidait même. C'est lui qui a fixé la somme de ma rançon.

— Il avait volé ce que tu portais sur toi?

— Oui.

— Ta bourse?

— Oui. »

Je compris. Le cadi n'oubliait pas certaine particularité de mon récit : j'avais trouvé ma bourse plus pleine qu'elle ne l'était auparavant. Il fallait s'enquérir de ce supplément de somme. Excellent et intègre magistrat! Notre homme continua donc :

« Ainsi, quand tu lui as repris cette bourse, elle était pleine d'or?

— Elle contenait quelques pièces d'or que je n'y avais pas mises.

— Ces pièces ne t'appartenaient point.

— Je ne sais trop.

— Non; c'est à Ali qu'elles appartiennent.

— Il faudrait savoir pourquoi ce jeune brigand les avait placées dans ma bourse.

— Parce que ta bourse lui paraissait plus commode ou meilleure que la sienne. D'ailleurs, telle n'est pas la question. Personne ne doit garder ce qui ne lui appartient pas.

— Tu as raison, cadi; mais crois-tu que je sois capable de garder le bien d'autrui?

— Ces pièces d'or ne sont point à toi.

— Ali Mana ne vient-il pas de déclarer qu'il n'y prétendait en aucune façon?

— Il mentait.

— Qui le prouve?

— Toi-même, effendi. Tu as raconté tout à l'heure ta surprise en ouvrant cette bourse, plus pleine que tu ne t'y attendais.

— C'est vrai. Seulement, comme personne ne réclame, il me semble que ce qui est dans ma bourse m'appartient.

— Non. Cet or doit être remis entre les mains du représentant de la justice, jusqu'à ce qu'on parvienne à en découvrir le légitime propriétaire.

— Dis-moi, cadi : quand il pleut la nuit dans ta cour, à qui est l'eau qui tombe?

— Que veux-tu dire?

— Je dis qu'il a plu la nuit dans ma bourse; par conséquent...

— Tu es un Frank, tu n'entends rien à nos lois.

— C'est possible; mais je suis la loi naturelle, je garde ce que le hasard m'a restitué. Crois-tu que ces gens ne

m'aient pas causé des dommages plus grands que ceux que je réparerai avec ces quelques pièces ? »

Là-dessus je tournai le dos au cadi, qui n'osa pas insister davantage. Certes, je n'avais nullement l'intention de prendre pour moi cet or volé ; mais il me semblait qu'on en pouvait faire un bon usage, au lieu d'en remplir la poche sans fond de l'avide cadi, dont il ne serait jamais sorti pour une restitution.

Quelques minutes plus tard, nous nous dirigions tous vers l'endroit où j'avais été retenu prisonnier la veille. Les cabassers nous suivaient à distance, afin de ne pas attirer l'attention du public.

Au bout de quelques minutes, nous fûmes au coin de la rue où l'envoyé d'Ali Mana m'avait heurté en me demandant du feu pour sa lanterne. Houlam reconnaissait la place aussi bien que moi. A partir de là, je dus guider seul mes compagnons.

Je retrouvai la maison sans beaucoup de difficulté. Nous frappâmes : personne ne répondit.

« On nous aura vus venir, murmura le cadi. Ils se cachent...

— Je crains autre chose, interrompis-je. Il me semble avoir rencontré un des hommes de la bande, comme je rentrais en ville avec Ali. Le drôle a donné l'alarme, la maison doit être vide.

— Enfonçons les portes ! »

Les passants s'amassèrent autour de nous. Le cadi fit avancer ses soldats, sous les coups desquels la porte d'entrée vola bientôt en éclats. Je reconnus l'étroit corridor où avait eu lieu le guet-apens de la veille. Les cabassers se répandirent en un instant par toute la maison, ouvrirent toutes les pièces, fouillèrent du haut en bas

sans trouver personne. Plus d'un indice démontrait que les habitants de la maison s'étaient enfuis précipitamment.

Je me rendis au lieu dans lequel on m'avait tenu enfermé. Il était ouvert et vide.

Quand je revins dans la cour, le cadi interrogeait Ali. Ce dernier témoignait une assurance de plus en plus audacieuse. Ses craintes au sujet de ses complices se dissipaient sans doute ; il nous voyait frustrés dans notre attente et prenait un ton insolent. Je répétai ma première déposition. Je rappelai la scène de ma lutte avec les brigands, ma conversation avec le jeune derviche assis près de moi : il nia tout.

« Tu t'obstines à ne pas vouloir reconnaître cette maison ? demanda le cadi.

— Je ne la connais pas.

— Tu n'y es pas venu hier ?

— Jamais de ma vie ! »

Le juge se retourna vers moi.

« Tu entends ? dit-il. Un homme saurait-il mentir à ce point ? Je commence à croire que tu te trompes.

— Et Isla se trompe-t-il aussi, quand il affirme avoir vu ce jeune drôle à Stamboul ?

— Pourquoi ne se tromperait-il pas ? Beaucoup de gens se ressemblent. Celui-ci pourrait bien être un pêcheur d'Inada, dont les traits rappellent ceux d'un derviche.

— Laisse-moi te parler à l'écart, cadi.

— A quoi bon ?

— Je voudrais te dire une chose qu'il est inutile de faire savoir à tout le monde.

— Tous les assistants doivent entendre ta communication : fais-la tout haut, effendi.

— Alors tu consens à ce qu'ils apprennent des choses peu agréables pour toi ? »

Le juge réfléchit un peu et repartit :

« Tu ne dois prononcer à mes oreilles que des paroles agréables. Cependant, afin de te témoigner toute ma condescendance, je te permets de m'entretenir librement. Viens. »

Il s'éloigna de quelques pas. Je le suivis et lui demandai :

« D'où vient que tu changes ainsi tout d'un coup ton langage avec moi, cadi ? Comment as-tu pu te convaincre d'une manière si soudaine de l'innocence d'un prévenu que tu étais si fort disposé tout à l'heure à déclarer coupable ?

— J'ai vu que tu te trompais.

— Non, murmurai-je d'une voix sourde ; non, tu n'as pas vu que je me trompais ; tu as cru t'être trompé toi-même.

— Et en quoi ? au sujet de ce pêcheur ?

— Non, à mon sujet... Tu pensais que je te remettrais la bourse. J'ai résisté : Ali est innocent.

— Effendi !

— Cadi !

— Sais-tu que, sur cette seule injure, j'aurais le droit de te faire arrêter ? me dit-il d'un air furieux.

— Tu t'en garderais bien, repris-je sans m'émouvoir, car je suis ici en qualité d'hôte, et l'ombre du sultan m'accompagne ; tu n'as aucun pouvoir sur moi. Menace Ali Mana de la bastonnade, fais préparer l'exécution, et tu verras que ce scélérat avouera tout. D'ailleurs sois sûr que, si tu agis suivant la justice, je parlerai de toi avec honneur quand je serai de retour dans ma patrie. Je

dirai que les fonctionnaires du sultan sont des hommes intègres.

— Quant à cela, tu auras raison. Je vais te le prouver tout de suite. »

Le cadi revint au milieu du groupe qui stationnait dans la cour, et demanda au prévenu :

« Connais-tu l'aubergiste Doxati ?

— Non. Je ne connais personne dans Andrinople, murmura Ali en pâlissant.

— Et lui, te connaît-il ?

— Comment cet homme pourrait-il me connaître ? Je ne suis pas d'ici.

— Il ment ! interrompis-je. Qu'on aille querir Doxati, et tu... Non, attendez !... »

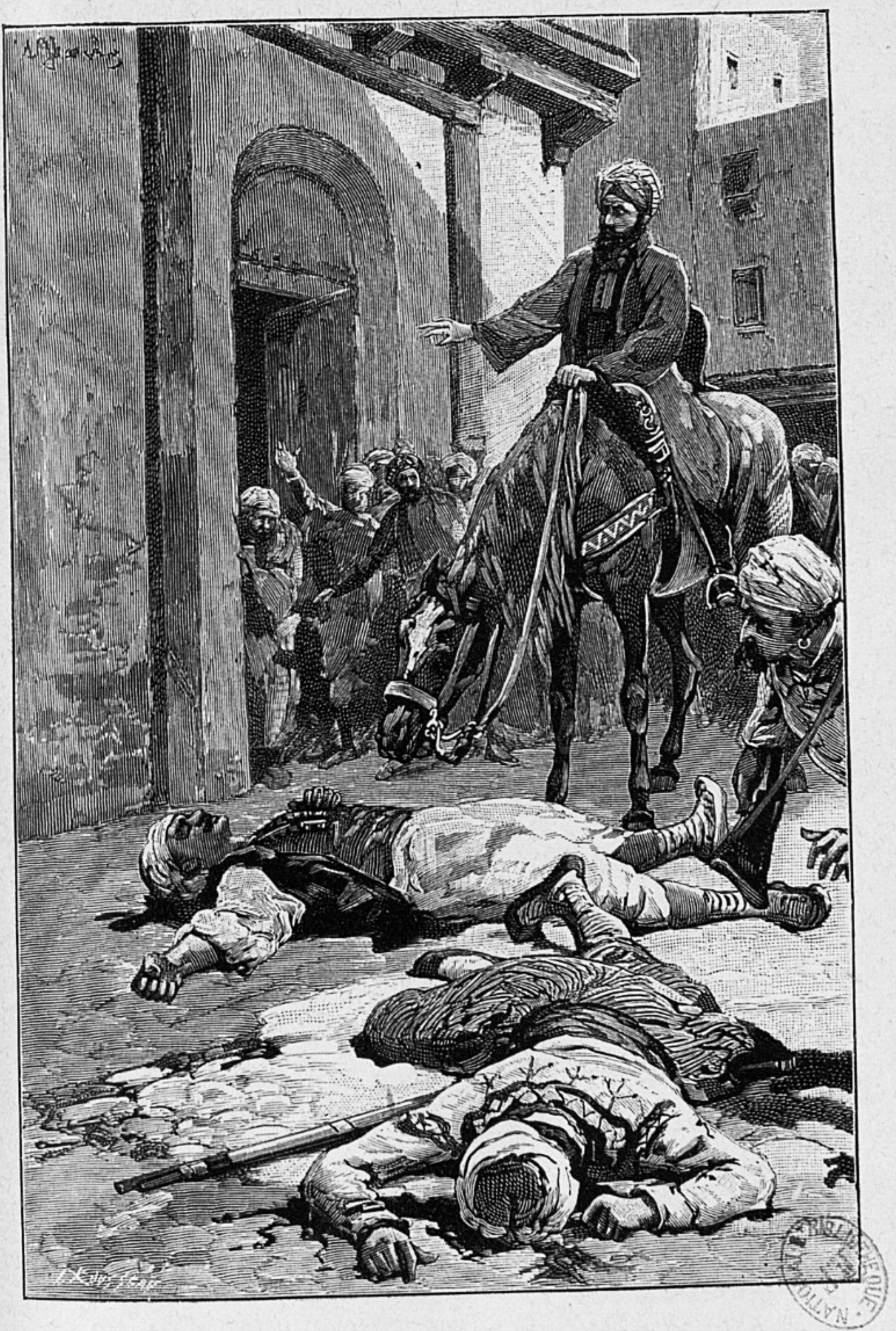
En parlant au cadi, mon regard avait été machinalement arrêté par un mouvement léger dans une sorte d'appentis que fermait un grillage en bois. Chose étrange ! il me semblait voir apparaître à travers les trous de ce treillis les canons de deux fusils, dont l'un était braqué vers moi, et l'autre menaçait Ali. D'instinct je reculai, pour me réfugier dans le corridor.

Au même instant deux coups partirent, suivis d'exclamations bruyantes :

« *Allah ! ya Allah ! Ma ouna !* Mon Dieu ! ô mon Dieu ! au secours ! » gémit un des cabassers, qui chancela.

Il roula sur lui-même et tomba la face contre terre, baigné dans son sang.

La balle m'était destinée ; une seconde plus tard elle m'atteignait. Le tireur n'avait pu s'arrêter à temps en me voyant bouger, et le projectile était allé frapper juste à la tempe le cabasser placé un peu en arrière.



Ali Mana gisait auprès de l'employé de police.

Quant à l'autre balle, elle n'avait pas manqué son but : Ali Mana gisait auprès de l'employé de police.

Tout ému, je rentrai dans la cour. Un étroit escalier conduisait au petit bâtiment garni d'un treillis. Halef s'élançait déjà sur les premières marches en criant :

« Montons, sidi ! »

Je suivis le brave petit homme. Nous trouvâmes un long couloir sur lequel s'ouvraient quelques chambres, ou plutôt quelques trous noirs. L'odeur de la poudre remplissait encore l'étage supérieur.

Nous pénétrâmes dans ces réduits, nous cherchâmes partout... Il fallut constater la disparition de l'ennemi sans pouvoir expliquer par où les meurtriers s'étaient enfuis.

Soudain j'entendis des pas précipités au rez-de-chaussée, vers la droite. J'écoutai quelques instants, puis je m'approchai d'une cloison en planches terminant le bâtiment, et où j'avais remarqué une fente assez large. En y collant mon œil, j'aperçus dans la cour voisine deux individus armés de carabines turques. Ils couraient à toutes jambes.

« Vite, vite! regardez sur la rue! criai-je de toutes mes forces. Ils s'échappent par la maison d'à côté. »

J'étais sur les marches de l'escalier. Le cadi me répondit d'en bas :

« C'est impossible.

— Comment ! impossible ! Je les vois.

— Allez donc, vous autres ! ordonna le fonctionnaire à ses gens. Assurez-vous de ce que dit cet effendi. »

Deux cabassers obéirent avec une grave lenteur. Après tout, il m'importait peu que les meurtriers fussent rejoints ou non. Je descendis sans me presser non plus, et le cadi me demanda aussitôt :

« Effendi, es-tu médecin ? »

On sait que les Orientaux prennent tous les Franks pour des médecins ou des jardiniers.

« A l'occasion, répondis-je.

— Examine donc ces deux hommes : vois s'ils sont complètement morts. »

Pour Ali Mana, aucun doute n'était possible : la balle lui avait traversé le crâne. Le cabasser, frappé au front, respirait encore, mais ne devait pas tarder à rendre l'âme.

« Mon père ! mon père ! gémissait un jeune employé de police qui s'était accroupi près du corps.

— Eh ! qu'as-tu à te plaindre ? grommela le cadi. Telle était sa kismet. Le livre portait qu'il devait finir ainsi : Allah sait ce qu'il fait ! »

Les deux cabassers envoyés à la poursuite des fugitifs reparurent d'un air placide ; ils s'étaient peu échauffés.

« Eh bien ! interrogea le cadi, cet effendi ne se trompait-il point ?

— Non, murmura tranquillement un des policiers.

— Vous avez vu ces scélérats ?

— Nous les avons vus.

— Il fallait les ramener.

— Ils étaient déjà presque au bout de la rue.

— Il fallait les rattraper.

— Nous n'osions le faire ; tu ne nous l'avais pas commandé. D'après tes ordres, nous devions seulement nous assurer de ce que disait cet effendi.

— Chiens de paresseux ! Allons, levez-vous tous, courez, empoignez-moi ces brigands !... »

La troupe sortit à la hâte ; mais je tenais pour certain que leur ardeur se ralentirait dès qu'ils ne sentiraient plus sur eux les yeux de leur chef.

« *Allah akbar !* grommelait Halef, ces deux brigands voulaient te tuer, et on va les laisser se sauver !

— Ne t'en inquiète pas, Halef, repris-je. Je reste sain et sauf et m'en remets à la justice du cadi. »

Le cadi regardait attentivement le cadavre d'Ali.

« Je ne puis comprendre pourquoi ils l'ont tué, répétait le digne magistrat.

— De peur sans doute qu'il ne vienne à les trahir. C'était un jeune homme sans énergie ; on en aurait tiré tout ce qu'on aurait voulu.

— Il a sa récompense, sidi ! Mais pourquoi frapper aussi ce cabasser ?

— Le malheureux paye pour moi. La balle m'était destinée : un brusque mouvement m'a sauvé.

— Ils voulaient se venger de toi, effendi ?

— Certainement. Que feras-tu du cadavre de ce brigand ?

— Je ne me souillerai point en le touchant. On l'enterrera tout à l'heure ; c'est beaucoup pour lui. Son cheval est encore chez Houlam, je vais l'envoyer chercher.

— Mais le père, n'y songes-tu plus, cadi ?

— Le père ! Tu veux encore lui donner la chasse ?

— Naturellement.

— Quand pars-tu ?

— N'as-tu plus besoin de nous ?

— En aucune façon.

— Je pense que nous serons prêts dans deux heures.

— Qu'Allah vous accompagne ! qu'il vous accorde le succès !

— Certes, je compte sur le secours d'Allah ; mais je réclame aussi le tien.

— Le mien ! comment l'entends-tu ?

— Ne m'as-tu pas promis une formule de mandat d'amener et six cabassers?

— Oui. Ils devaient se trouver au point du jour devant la porte de Houlam ; mais je n'ai pu les envoyer à cause de ton accident. As-tu donc besoin de six hommes ?

— Non, trois suffisent.

— Dans deux heures ils seront chez ton hôte. Mais feras-tu ce que tu m'as promis ?

— Oui, je tiendrai ma parole. Toi, remplis tes engagements.

— Adieu donc. Qu'Allah te conserve la santé et la vie! qu'il te ramène heureusement dans le pays de tes pères ! »

Il s'éloigna. Depuis que je lui avais refusé l'argent renfermé dans ma bourse, sa mine était froide et compassée vis-à-vis de moi.

Les cabassers suivirent leur chef. Seul le fils du mort resta agenouillé près du cadavre, se lamentant à haute voix.

Je pris le reste des pièces d'or qui venaient d'Ali Mana et les glissai dans la main du jeune homme. Celui-ci, s'essuyant les yeux, me regarda d'un air étonné. Il me demanda en hésitant :

« C'est pour moi, effendi?

— Oui. Fais enterrer ton père convenablement, et ne parle de rien au cadi.

— Seigneur, merci à toi! Ta bonté est comme un baume répandu sur la blessure qu'Allah vient de me faire. Mon père a obéi à sa destinée, il est parti. Je suis pauvre; mais voilà de quoi faire sculpter un turban sur

la pierre de sa tombe, pour que les passants reconnaissent à ce signe un fidèle croyant, fils du Prophète. »

De sorte que j'allais contribuer à la sépulture d'un fidèle musulman. Enfin j'espérais que le pauvre défunt avait vécu dans la bonne foi de son cœur, et je me dis que l'argent d'Ali Mana, empoché par le cadi, n'eût certainement pas été si bien employé.

Comme nous retournions chez Houlam, nous rencontrâmes deux cabassers conduisant par la bride le cheval du faux derviche. La confiscation pouvait être légale; mais le juge en profiterait seul, j'en étais certain.

Ainsi Ali avait reçu sa punition. Nous n'y comptions guère la veille. Il semblait être venu de lui-même la chercher à Andrinople. Seulement son père, encore plus coupable, allait sans doute nous échapper, car tous ces incidents nous faisaient perdre un temps précieux. Il fallait nous hâter de le récupérer.

On tint conseil. Houlam appela notre attention sur les meurtriers d'Ali. Suivant lui, ces hommes appartenaient à la bande des Nasr. Cette opinion paraissait vraisemblable; cependant je pensais qu'ils pouvaient bien être du nombre de ces individus désignés dans la presqu'île par cette périphrase : « ceux qui sont allés dans la montagne; » des brigands, des fugitifs, des gens sans aveu prêts à toutes les besognes.

Afin de nous orienter un peu, je tirai de ma bourse le billet de Baroud el Amasat; mais je ne vins point à bout de le déchiffrer. Il passa de main en main; chacun l'examina de son mieux. Tous les efforts restèrent infructueux, personne ne parvenait à le lire. Les

lettres, assez distinctement tracées, formaient des mots dont le sens échappait à tous. J'épelai plusieurs fois ces mots, mais toujours sans succès. Halef se montra enfin le plus avisé. Il me demanda :

« Sidi, de qui penses-tu que vient ce billet ?

— Je suppose qu'il a été écrit par Hamad el Amasat.

— Eh bien ! cet homme n'avait-il pas toutes sortes de raisons pour dissimuler ? Il s'est servi d'une écriture secrète.

— Tu as raison. Il pouvait craindre que ce papier ne tombât aux mains d'un ennemi. Les caractères n'offrent rien de particulier ; l'arrangement des lettres seul nous déroute. *Sa ila ni,...* je ne comprends pas. *Al,...* voilà un mot ; mais *nahk* constitue un monosyllabe qui n'a point de sens dans le langage oriental. Ah ! tenez,... en retournant les lettres, cela ferait *khan.*

— Tous les mots sont peut-être retournés ? interrompit Houlam. Ainsi, quand tu as lu *ila,* cela faisait sans doute *Ali.*

— C'est très juste ! m'écriai-je. Ali, le nom du jeune derviche, est aussi un mot serbe. Mais que signifie *ni,* ou *in* en retournant les lettres ? A moins que ce terme ne vienne de la langue roumaine; en ce cas, il équivaudrait à l'adverbe *très.*

— Lis un peu toutes les lignes à rebours, » demanda Halef.

Je l'essayai, mais ne réussis qu'après beaucoup de peine à grouper mes lettres de manière à obtenir un sens suivi. Enfin j'arrivai à ce résultat :

In pripeh beste la karanorman khan ali sa panojir menelikde.

Cette phrase, mêlée à dessein de mots roumains, turcs et serbes, pouvait se traduire ainsi :

« Très vite; nouvelle à Karanorman-khan, mais après la foire de Menelik. »

« C'est cela, murmura Houlam, ce doit être cela... Dans quelques jours il y aura une foire à Menelik.

— Mais Karanorman-khan, connaissez-vous ce pays ? »

Personne ne le connaissait. Karanorman-khan signifie littéralement : *Maison de la forêt noire* ou *sombre*. Le lieu désigné devait se trouver au fond des bois, mais dans quelle contrée ? Nous nous efforçâmes vainement de le deviner ; nos conjectures n'aboutissaient à rien de plausible.

« Pourquoi nous tourmenter ainsi ? dis-je enfin. Nous savons le principal. La nouvelle doit être portée à Karanorman-khan et sera donnée au marché de Menelik ; le mot *sa* signifie *ensuite, après*. J'en conclus que le porteur de la nouvelle ira d'abord à Menelik. C'est justement dans cette direction que se rendaient nos trois fugitifs d'hier soir, n'est-il pas vrai ?

— Tu as raison, interrompit Houlam, tu as raison, effendi ! C'est là qu'ils se rencontreront avec leurs complices.

— En ce cas, il faut nous hâter et partir le plus tôt possible, remarquai-je. De plus, je crois que nous ferions bien d'envoyer un messager à Iskenderieh pour avertir Henri Malingré.

— Je m'en charge, dit Houlam. Vous allez prendre un dernier repas avec moi. Quant aux provisions de route, j'en aurai soin. »

Deux heures plus tard, nous descendions tout équipés dans la cour : Osco, Omar, Halef et moi. Les autres ne nous accompagnaient point.

« Combien de temps te faudra-t-il? demanda Isla en me serrant la main.

— Je ne sais. Si je parviens à rejoindre le fugitif, je le ramènerai moi-même aussitôt. L'atteindrai-je? où et quand? Je n'en sais rien. Peut-être ne nous reverrons-nous plus; car, si Baroud m'échappe, je repartirai pour l'Europe sans revenir ici, probablement.

— Qu'Allah te préserve de tout danger! Si tu ne retrouves pas Baroud, reviens néanmoins à Stamboul, je t'en supplie. Quant à Halef, nous l'emmenons avec nous.

— Je resterai avec mon sidi! s'écria Halef; je ne le quitterai jamais, à moins qu'il ne me chasse. »

En cet instant arrivèrent les cabassers. J'eus bien de la peine à ne pas rire en les apercevant montés sur de méchantes haridelles qui ne valaient pas cent piastres et armés jusqu'aux dents, avec les figures les plus pacifiques du monde.

L'un d'eux, poussant son cheval en avant, s'adressa tout de suite à moi.

« Effendi, tu t'appelles Kara ben Nemsi?

— Oui.

— J'ai l'ordre de me tenir à ta disposition avec mes hommes. Je suis le *cabass-bachi*.

— Le chef des trois autres? Bien. Tu es muni de la pièce officielle?

— Oui.

— Vos chevaux marchent bien?

— Un train d'enfer, effendi. Vous aurez peine à nous suivre.

— Tant mieux! Le cadi vous a marqué le chiffre de ce que nous devons vous payer?

— Oui. Voilà la note écrite : dix piastres chacun par jour... Lis. »

Le cabasser disait vrai ; seulement son chef n'était pas resté dans les conventions. Volontiers j'eusse renvoyé ces trois héros et leurs fringantes montures ; mais j'étais persuadé qu'ils ne resteraient pas longtemps à notre charge.

Le cabass-bachi à cheval ressemblait à une souris des champs égarée dans une gouttière ; les autres n'avaient pas meilleure tournure. Je demandai au vaillant chef de détachement :

« Vous savez tous ce dont il s'agit ?

— Naturellement. Il nous est ordonné de rattraper trois drôles que vous n'avez pu prendre et de les ramener à Edirneh. »

Cette façon de comprendre la chose m'amusa. Décidément, je pouvais me promettre de bouffonnes aventures en compagnie de ces trois gaillards.

Pour Halef, il se montrait furieux contre le cadi, et regardait l'envoi de cette escorte ridicule comme une injure.

Les adieux eurent lieu avec toute la solennité orientale, mais on y sentait une véritable cordialité. L'incertitude de nous revoir jamais donnait à ces échanges de vœux et d'amitiés quelque chose de grave et presque de douloureux.

Quant à moi, je ne me séparais pas sans émotion de ces excellentes gens, qui m'avaient si sincèrement traité en ami. Du moins j'emmenais mon petit Halef, mon fidèle, mon dévoué, mon affectueux serviteur, et sa compagnie m'empêcherait de sentir trop vivement l'isolement où j'allais me trouver ; car Osço était presque

un étranger, et le farouche Omar m'inspirait peu de sympathie.

Je projetais de prendre la route de Filibe en quittant Andrinople. Les circonstances en décidèrent autrement. Nous nous dirigeâmes par l'ouest vers l'Arda, sur les bords de laquelle nous nous étions promenés la veille au soir.

FIN

36 997. — Tours, impr. Mame.